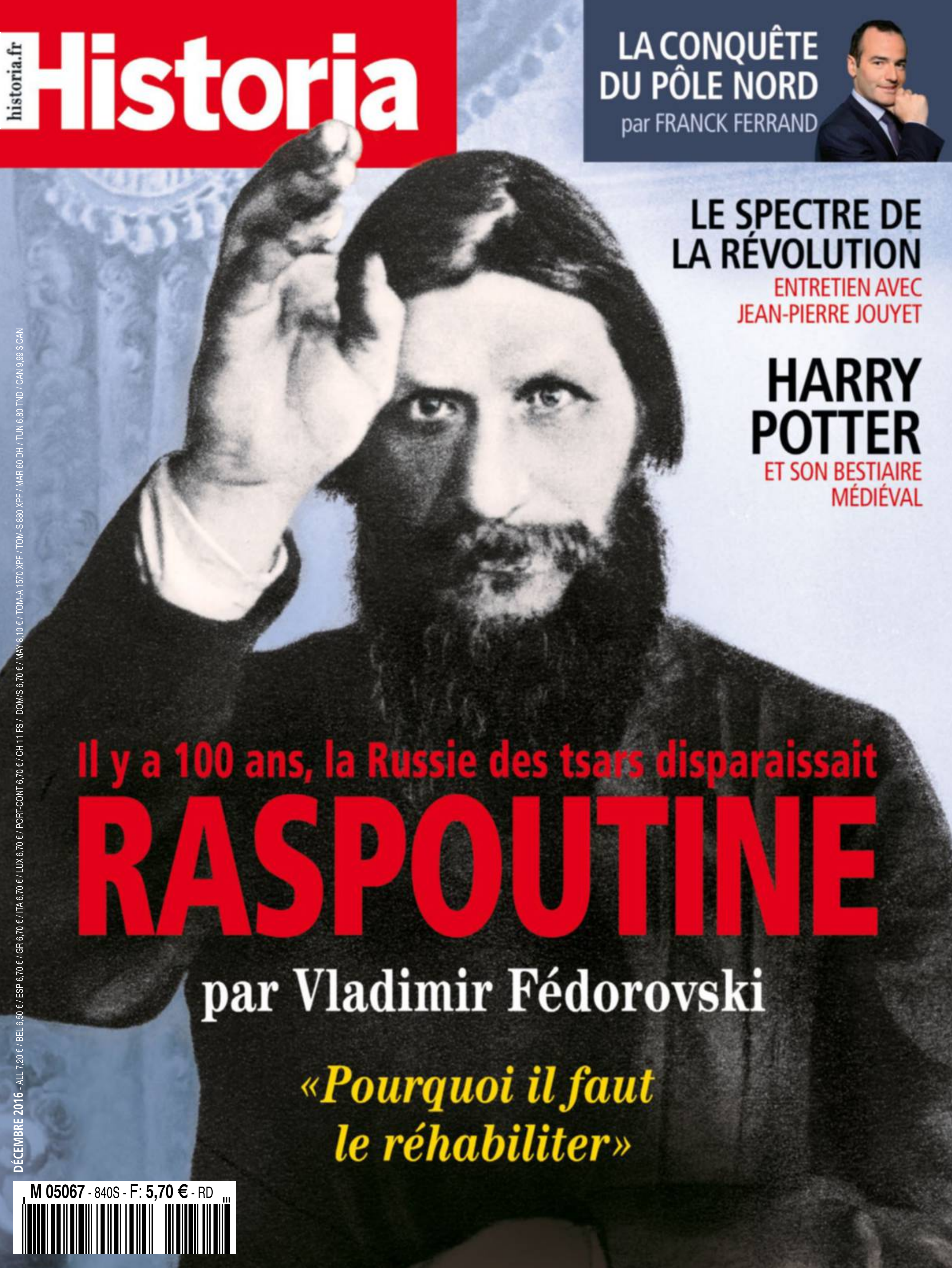

historia.fr
Historia
LA CONQUÊTE DU PÔLE NORD
par FRANCK FERRAND
LE SPECTRE DE LA RÉVOLUTION
ENTRETIEN AVEC JEAN-PIERRE JOUYET
HARRY POTTER
ET SON BESTIAIRE MÉDIÉVAL
Il y a 100 ans, la Russie des tsars disparaissait
RASPOUTINE
par Vladimir Fédorovski
«Pourquoi il faut le réhabiliter»
DÉCEMBRE 2016 - ALL 7,20 € / BEL 6,50 € / ESP 6,70 € / GR 6,70 € / ITA 6,70 € / LUX 6,70 € / PORT-CONT 6,70 € / CH 11 FS / DOM/S 6,70 € / MAY 8,10 € / TOM-A 1570 XPF / TOM-S 880 XPF / MAR 60 DH / TUN 6,80 TND / CAN 9,99 $ CAN
M 05067 - 840S - F: 5,70 € - RD



8, rue d'Aboukir, 75002 Paris.
www.historia.fr – Tél. : 01 70 98 19 19.
Pour joindre votre correspondant, veuillez composer le 01 70 98 suivi des quatre chiffres figurant à la suite de chaque nom.

Pour toute question concernant votre abonnement : Tél. 01 55 56 70 56.
Historia service abonnements, 4, rue de Mouchy, 60 438 Noailles Cedex. E-mail : abo.historia@groupe-gli.com
Tarifs France : 1 an, 10 nos + 1 no double *Historia* : 60 € ;
1 an, 10 nos + 1 no double Historia (mensuel) + 6 *Historia Spécial* (bimestriel) : 88 €.
Tarifs pour l'étranger : nous consulter.

Anciens numéros : Sophia Publications, BP 65, 24, chemin Latéral, 45390 Puiseaux. Tél. : 02 38 33 42 89.

Président-directeur général et directeur de la publication : Claude Perdriel.
Directeur éditorial : Maurice Szafran.
Directeur éditorial adjoint : Guillaume Malaurie.
Directeur délégué : Jean-Claude Rossignol.

RÉDACTION
Rédacteur en chef : Éric Pincas (19 39).
Rédacteur en chef adjoint chargé des Spéciaux : Victor Battaggion (19 40). **Assistante :** Florence Jaccot (19 23).
Secrétaires de rédaction : Alexis Charniguet (19 46) ; Xavier Donzelli (19 45) ; Jean-Pierre Serieys (19 47).
Directeur artistique : Stéphane Ravaux (19 44).
Rédacteur graphiste : Nicolas Cox (19 43).
Rédacteurs photo : Annie-Claire Auliard (19 42), Claire Balladur Segura (19 41).
Conception graphique : Dominique Pasquet.
Comité éditorial : Olivier Coquard, Patrice Gélinet, Catherine Salles, Thierry Sarmant, Laurent Vissière.
La rédaction est responsable des titres, intertitres, textes de présentation, illustrations et légendes.
Responsable administratif et financier : Vincent Gentric (19 18) ; comptabilité : Teddy Merle (19 15).
Ressources humaines : Agnès Cavanié (19 71).
Directeur des ventes et promotion : Valéry-Sébastien Sourieau (19 11) ;
Ventes messageries : À juste titres – Benjamin Boutonnet – Réassort disponible : www.direct-editeurs.fr – 04 88 15 12 41.
Agrément postal Belgique n° P207 231.
Diffusion librairies : Pollen/Dif'pop'.
Tél : 01 43 62 08 07 - Fax : 01 72 71 84 51.
Responsable marketing direct : Linda Pain (19 14).
Responsable de la gestion des abonnements : Isabelle Parez (19 12).
Communication : Nelly Chirio (19 70).
Fabrication : Christophe Perrusson.
Activités numériques : Bertrand Clare (19 08).

RÉGIE PUBLICITAIRE
Mediaobs – 44, rue Notre-Dame-des-Victoires, 75002 Paris. Fax : 01 44 88 97 79.
Directeur général : Corinne Rougé (01 44 88 93 70, crouge@mediaobs.com).
Directeur commercial : Jean-Benoît Robert (01 44 88 97 78, jbrobert@mediaobs.com).
Directeur de marché : Christian Stéfani (01 44 88 93 79, cstefani@mediaobs.com).
Publicité littéraire : Pauline Duval (01 70 37 39 75, pduval@mediaobs.com). www.mediaobs.com
Impression : G. Canale & CSPA, via Liguria, 24, Borgaro T. se 10071, Turin (Italie).
Imprimé en Italie/Printed in Italy. Dépôt légal : décembre 2016.
© Sophia Publications. Commission paritaire : n° 0321 K 80413.
ISSN : 1270-0835. *Historia* est édité par la société Sophia Publications.
Ce numéro contient un encart abonnement *Historia* sur les exemplaires kiosque France + étranger (hors Suisse et Belgique), un encart *La Croix* sur les exemplaires abonnés, un 4 pages tout en un Restos du cœur sur les exemplaires abonnés, un 4 pages tout en un La Cigale voyage sur les exemplaires abonnés.



PHOTOS DE COUVERTURE :
Ferrand : Baltel/SIPA, Raspoutine : Rue des Archives/RDA

ÉDITO



STLAURE@GMAIL.COM

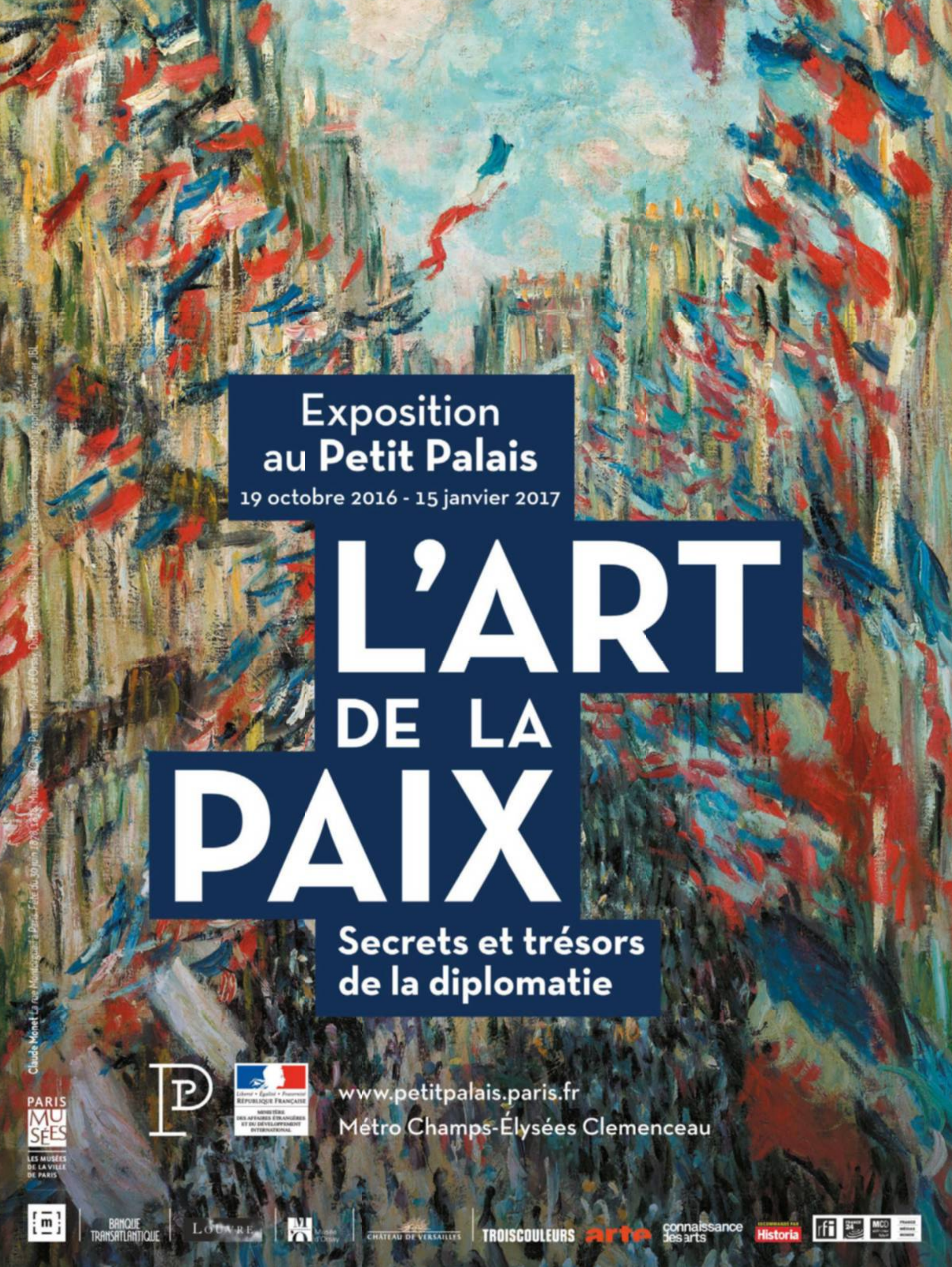
PAR ÉRIC PINCAS *RÉDACTEUR EN CHEF*

MÉFIEZ-VOUS DES APPARENCES

Prisonniers de leur légende noire… Parmi les grands personnages de l'Histoire, ils sont légion à souffrir d'une distorsion de leur image, d'une perception négative inscrite dans la mémoire collective. Les clichés ont la vie dure et donnent le plus souvent une vision partielle – et pour le moins partiale – de la geste politique ou militaire de ces grandes figures vouées aux gémonies. Attila, fléau de Dieu ? Telle est la sentence de l'historiographie chrétienne, qui occulte l'habileté politique du personnage, qui parlait même le latin et le grec ! Catherine de Médicis, une âme noire intrigante ? C'est oublier un peu vite sa volonté d'imposer la tolérance entre catholiques et protestants pour sauvegarder l'autorité royale. Napoléon III, un « pantin insignifiant » ? C'est enterrer promptement les glorieuses années de l'Empire libéral, qui ont vu la France entrer dans la modernité… « Robespierristes, anti-robespierristes, nous vous crions grâce : par pitié, dites-nous, simplement, quel fut Robespierre », écrivait Marc Bloch dans son *Apologie pour l'Histoire ou métier d'historien* vers 1941. Cette exhortation en appelait à l'objectivité des historiens, qui malgré la diversité de leurs sensibilités ont pour mission d'interroger les sources, de les croiser, de sonder les mentalités du temps, d'analyser son contexte et surtout de se défaire des visions partisanes. C'est ce à quoi s'est attelé le docteur en histoire Vladimir Fédorovski, en réhabilitant de manière inattendue l'impénétrable Raspoutine, présenté comme le gourou maléfique de la tsarine Alexandra Fiodorovna. Fédorovski l'affirme avec conviction : « Raspoutine n'est pas responsable de la ruine de l'Empire. » Bien au contraire, il apparaît comme un étonnant visionnaire, clairvoyant mais méprisé, voire incompris. Un portrait iconoclaste qu'il nous a semblé intéressant de vous faire partager à la veille des commémorations des révolutions russes de 1917. Une approche qui, nul doute, alimentera le débat, en regard de l'avis tranché de Jean-François Colosimo, que vous découvrirez aussi dans nos pages. ◆

LES HISTORIENS ONT POUR MISSION D'INTERROGER LES SOURCES […] ET SURTOUT DE SE DÉFAIRE DES VISIONS PARTISANES

@ **POUR CONTACTER LA RÉDACTION,** adressez votre courrier électronique à **redaction@historia.fr**


Exposition
au Petit Palais
19 octobre 2016 - 15 janvier 2017
L'ART
DE LA
PAIX
Secrets et trésors
de la diplomatie
www.petitpalais.paris.fr
Métro Champs-Élysées Clemenceau
PARIS MUSÉES
LES MUSÉES DE LA VILLE DE PARIS
Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU DÉVELOPPEMENT INTERNATIONAL
BANQUE TRANSATLANTIQUE
LOUVRE
CHÂTEAU DE VERSAILLES
TROISCOULEURS
arte
connaissance des arts
Historia
rfi
MCD



SOMMAIRE N° 840/Décembre 2016



ASTRID DI CROLLALANZA



AÉROPORT DE SAINTE-HÉLÈNE



RUE DES ARCHIVES/PVDE

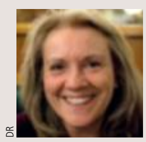
CONTRIBUTEURS


DR

GUILLAUME MALAURIE Normalien, journaliste et ex-directeur du *Nouvel Observateur*, il est l'auteur de *L'Affaire Kravchenko, Paris, 1949* (Laffont).


2010 GETTY IMAGES/AFP

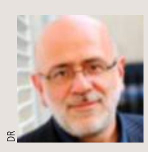
VLADIMIR FÉDOROVSKI Ex-diplomate, il est l'écrivain russe le plus publié en France. Dernier ouvrage paru : *Dictionnaire amoureux de Saint-Pétersbourg* (Plon).


DR

MARTINE DEVILLERS ARGOUARC'H Traductrice (Prix Pierre-François-Caillé en 2005), elle a rédigé *Charles Bell, chirurgien à Waterloo* (Michalon, 2015).


PAUL ROUSTEAU

THIERRY SARMANT Éminent spécialiste du Grand Siècle et de Paris, il a signé en 2016 *Paris capitale : splendeurs et misères d'une métropole* (Parigramme).


DR

JEAN-FRANÇOIS COLOSIMO Directeur des éditions du Cerf, historien des religions, il a publié en 2016 *Les Hommes en trop : la malédiction des chrétiens d'Orient* (Fayard).



SOMMAIRE N° 840/Décembre 2016



BIANCHETTI STEFANO/LEEMAGE



SOPHIE BOEGLY/MUSÉE D'ORSAY



STEFAN AUTH/IMAGEBROKER - WWW.AGEFOTOSTOCK.COM

44 RÉCIT

60 À L'AFFICHE

CONTRIBUTEURS



BALTEL/SIPA

FRANCK FERRAND
Historien, auteur de romans historiques et d'essais, dont un *Dictionnaire amoureux de Versailles* (Plon, 2013), il anime l'émission *Au cœur de l'Histoire* sur Europe 1.



GIL LEFAUCONNIER

LAURENT VISSIÈRE
Maître de conférences en histoire médiévale à la Sorbonne, il vient de codiriger *Le Feu et la Folie : l'irrationnel et la guerre (fin du Moyen Âge-1920)*, aux PU de Rennes.



GIL LEFAUCONNIER

FARID AMEUR
Spécialiste de l'histoire des États-Unis, il est l'auteur de plusieurs livres sur le XIXe siècle américain, dont, dernièrement, *Les Français dans la guerre de Sécession* (PU de Rennes).



ARNAUD FÉVRIER © FLAMMARION

OLIVIER WEBER
Écrivain-voyageur et grand reporter, Prix Albert-Londres et ancien ambassadeur, il a publié cette année *Jack London, l'appel du grand ailleurs* (Paulsen).

"LA FRANCE ENTRE RÉFORMES ET CONVULSIONS… comme au XVIIIe siècle !"

JEAN-PIERRE JOUYET, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE L'ÉLYSÉE

Dans Ils ont fait la Révolution sans le savoir, *consacré au Siècle des lumières, ses salons, ses femmes, ses modernistes, il s'interroge sur l'instinct parfois suicidaire de nos élites. Plus enclins à jouer avec le feu qu'à conclure les réformes.*

HISTORIA – **Je résume à outrance le propos de votre livre : le premier XVIIIe siècle, celui de la Régence (1715-1723), allège la chape de la monarchie absolue et invente le premier régime éclairé libéral français. Pourquoi la promesse de la Régence n'est-elle pas tenable ?**

JEAN-PIERRE JOUYET – La première partie du XVIIIe siècle, c'est ce moment très singulier où la monarchie française se rapproche le plus d'un nouvel équilibre institutionnel que d'autres pays européens, comme la Grande-Bretagne, expérimentent : celui d'un système où le roi règne et le gouvernement gouverne. Mieux : en quelques années, la Régence surmonte la banqueroute laissée par Louis XIV, desserre les règles économiques, redistribue pour partie les richesses et stimule l'émergence de nouvelles catégories bourgeoises. Le cardinal Fleury a d'ailleurs continué l'œuvre du Régent au début du règne de Louis XV. Si cette réforme libérale a finalement avorté, c'est que le premier cercle du pouvoir royal n'a pas voulu, à la différence d'autres cours, comme celle de Frédéric II, fâcher l'Église et la haute aristocratie sur la question fiscale – c'est-à-dire la question très sensible des privilèges de la noblesse et du clergé. Cette tension, on la voit se manifester en 1753 lors de la tentative d'attentat de Damiens contre Louis XV. Ceux qui veulent réformer au plus haut niveau de l'État seront à chaque fois pris en tenaille entre le Parlement, qui veut maintenir ses acquis, et le roi et les grands, qui adorent lire Rousseau, fréquentent la franc-maçonnerie, dévorent les friponnes *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos, mais se refusent à céder quoi que ce soit de leurs considérables avantages fiscaux.

Ces grands libéraux du Palais-Royal, souvent très libertins, sont les premiers à mettre de l'huile sur le feu qui couve sous la vieille monarchie…

C'est tout le paradoxe. Ces grands aristocrates applaudissent Beaumarchais à tout rompre, se bousculent à l'enterrement de Jean-Jacques Rousseau – qui est l'événement mondain majeur du XVIIIe siècle –, se piquent d'égalité, de Lumières, d'*Encyclopédie*, mais ce sont eux qui, avec la bourgeoisie parlementaire, les fermiers généraux, les titulaires d'offices, huissiers, prévôts, tuent dans l'œuf toute réforme qui pourrait revenir sur l'hérédité des charges. Ce sont encore eux qui vont bloquer les efforts de modernisation de Turgot, Necker, Calonne. Tout ›››

ASTRID DI CROLLALANZA


Jean-Pierre
Jouyet
ILS ONT FAIT
LA RÉVOLUTION
SANS LE SAVOIR
Le libertinage
contre la Terreur
Albin Michel

››› se complique avec la dégradation financière de la seconde partie du XVIIIe siècle : la France est la grande perdante du traité de Paris en 1763. Et la guerre que l'on gagne, celle de l'Indépendance américaine, est ruineuse. La dette française est à l'origine de la convocation des États généraux. On entend alors des libéraux de très bonne famille clamer, la main sur le cœur : « Pas d'impôt pour le peuple ! » Sauf que, s'il n'y en a pas pour le peuple, il en faut bien un peu pour les aristocrates et pour le clergé. Or ces mêmes libéraux, tels La Fayette ou La Rochefoucauld, bloquent tout élargissement de l'assiette fiscale dès que cela les concerne.

Les grands aristocrates se piquent d'égalité, de Lumières, d'Encyclopédie, mais ils tuent dans l'œuf toute réforme touchant à l'hérédité des charges

Vous écrivez : « Jusqu'en 1750, les souverains étaient aimés et respectés ou, à défaut, craints. La seconde moitié du XVIIIe siècle nous enseigne – la leçon est toujours actuelle – qu'au moindre embarras l'amour passe, on peut bien essayer quelques coups d'autorité mais si celle-ci est ressentie comme un effort par celui qui l'exerce, elle ne dure pas. Le gouvernement, n'osant pas donner suite à ce qu'il entreprend, tombe alors dans une fatale indolence. » La formule est terrible. C'est du vécu ? La « fatale indolence » vaut pour cet automne 2016 ?

La France d'aujourd'hui, comme celle du XVIIIe siècle, alterne des phases de réformes et d'autorité – la loi El Khomri sur le droit du travail, par exemple – puis de relâchement et de blocage. D'un côté, on dit qu'on va aller très loin, mais on ne va pas jusqu'au bout et ceux qui voulaient aller le plus loin possible, comme Emmanuel Macron, s'en vont. Arrive le moment critique où vous n'arrivez à satisfaire personne. La leçon que je retire du XVIIIe siècle, c'est que, pour conjurer les convulsions, il faut une continuité de l'exécutif dans la conduite des réformes. Le président Hollande a beaucoup fait depuis 2012. Encore faut-il que ce soit perceptible par les Français… Or, comme au XVIIIe siècle, les processus de décisions parlementaires et la pression d'un certain nombre de corporations se liguent pour tout engluer.

Vous dressez les portraits de ceux qui ont tenté et échoué. Parmi eux, l'abbé Dubois, conseiller du Régent, qui est l'« Européen », le cardinal de Bernis, le « gentil » conseiller de Louis XV, Turgot, le fonceur, Choiseul, le diplomate… Tous tombés au champ d'honneur de la réforme.

Choiseul est, je crois, le premier qui essaie d'être un Premier ministre à l'anglaise. Avec le soutien de la marquise de Pompadour – une favorite politique –, qui, elle aussi, comprend que tout est en train de bouger. Mais quand Louis XV meurt, Louis XVI, qui est pourtant au fond sur la même ligne que Choiseul, remet tout en question. Qu'est-ce qu'un Ancien Régime au XVIIIe siècle ou en 2016 ? C'est le régime qui vous précède ! Si vous essayez de faire le contraire de celui qui vous précède, ça ne fait guère avancer le pays.

Vous faites preuve d'une grande tendresse pour l'orateur girondin Pierre Vergniaud, mais vous ne lui pardonnez pas une conviction pourtant très partagée dans les palais de la République : la certitude que « le temps va toujours tout arranger ».

C'était même un axiome central de François Mitterrand. Pierre Vergniaud et les Girondins croyaient déjà

Des réformateurs dans le collimateur



GUILLAUME DUBOIS

PREMIER MINISTRE

Actions : rétablir les finances (après l'échec du système bancaire de Law) en mettant fin aux guerres coûteuses (alliance avec l'Angleterre, les Provinces-Unies, l'Autriche) et en promouvant la concorde religieuse et le dirigisme d'État.

Bilan : Dubois inscrit son action politique dans la droite ligne de celle du Régent. Il meurt avec les honneurs en 1723, alors que le royaume, pacifié, entre dans une ère de prospérité.



PHOTO JOSSE/LEEMAGE

1715 MORT DE LOUIS XIV — RÉGENCE DU DUC D'ORLÉANS — 1722 — 1723



LEE/LEEMAGE

BLÉ TROP CHER
La réforme de Turgot en faveur de la liberté de commerce des grains provoque en 1775 la guerre des Farines. Cette révolte du peuple affamé dénonce aussi le « complot aristocratique » – le refrain de 1789.

qu'avec le temps la raison devait l'emporter. Et que la modération triompherait sur les excès. Du coup, Vergniaud en vient à voter la mort du roi alors qu'il y était hostile. Il hésitera jusqu'au dernier moment. Puis il feint de se persuader que la mort du roi va purger toutes les revanches, toutes les violences latentes, toutes les colères. Et pourtant, lui-même s'inquiète qu'une fois l'exécution passée la plaie ne se referme pas. Et qu'il faille trouver encore et encore de nouveaux responsables, de nouveaux criminels, de nouveaux suspects… Le temps ne suffit pas à arranger ce qu'on a laissé s'envenimer.

Au moment où l'on rédige les cahiers de doléances, quel a été le rôle de la très élitiste société des Trente, que vous comparez au tout aussi sélect actuel club du Siècle ?
La société des Trente [fondée par Adrien Duport, conseiller au Parlement de Paris rallié au tiers état] rassemblait les personnalités les plus en vue de l'« hyperclasse » du XVIIIe siècle. À la fois des bourgeois petits et grands, et des aristocrates, grands, très grands et souvent francs-maçons. Tous estiment qu'il faut imprimer du mouvement parce que le pouvoir royal piétine. Il y a même une espèce d'arrogance intellectuelle qui conduit cette société des Trente à abaisser le pouvoir royal et à se gausser de la bêtise crasse du roi. Alors, oui, ils poussent à la roue le grand déballage des cahiers de doléances. Ils trouvent ça « ultra tendance ». Ils ne voient pas qu'au bout c'est leur propre tête qui vacille !

La société des Trente, c'est donc le distingué Palais-Royal qui accouche du club des Jacobins !
Oui, c'est exactement ça.

Dans ce débat-là, vous seriez plutôt du côté de Louis XVI ?
Ce n'est peut-être pas politiquement correct, mais il me semble que le roi a bien manifesté alors une volonté de réforme. Il n'a peut-être pas suffisamment assumé. Il n'avait peut-être pas assez d'autorité, mais il a essayé pendant dix ans de bouger les murs. De guerre lasse, il redevient conservateur entre 1781 et 1789. Un point est cependant mal connu du grand public : la Révolution et le 14 Juillet interviennent un mois après la mort du fils aîné de Louis XVI et Marie-Antoinette. À ce moment-là, l'un et l'autre sont dévastés et incapables de suivre ou de peser sur les événements. Absents quand tout bascule. Et dans les manuels de la IIIe République, on omet toujours ›››

MACHAULT D'ARNOUVILLE

CONTRÔLEUR GÉNÉRAL DES FINANCES

Action : pour réduire le déficit du Trésor, creusé par la guerre de la Succession de Pologne, il instaure le vingtième, prélèvement d'un vingtième de tous les revenus – privilégiés ou non.

Résultat : cette réforme soulève l'indignation des nouveaux contribuables concernés (noblesse et clergé). Le roi soutient d'abord son ministre, avant de céder en 1751 aux injonctions du clergé.

BRIDGEMAN IMAGES

DUC DE CHOISEUL

SECRÉTAIRE D'ÉTAT AUX AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Missions : établir un renversement d'alliances avec l'Autriche, au détriment de la Prusse ; réorganiser l'armée et la marine en vue d'une revanche sur l'Angleterre après le traité de Paris (1763).

Bilan : acquis aux idées libérales, partisan d'une monarchie constitutionnelle progressiste à l'anglaise, Choiseul tombe en disgrâce en 1770 pour avoir soutenu les parlementaires opposés au pouvoir royal.



AKG-IMAGES

RÈGNE DE LOUIS XV

1745

1766

››› de souligner que, si le dauphin meurt, c'est parce que Louis XVI lui a fait inoculer, comme à toute sa famille, le vaccin de la variole. Pour donner l'exemple à son peuple. Au nom des Lumières.

La suite logique de la « fatale indolence » de la fin du XVIIIe siècle, c'est qu'elle conduit tout droit à la Révolution puis à ce que vous appelez « l'ordre monarchiste républicain ». Celui de Thiers, Clemenceau, de Gaulle, Mitterrand…

Ce qui me fascine dans notre pays, c'est cette tension conjuguée entre une énorme aspiration à la liberté et la quête d'autorité de type monarchique. Le tout compliqué par une forte dose d'individualismes et de patriotisme. Mélangez, laissez reposer et vous aurez un régime de monarchie républicaine. Mais au fond, il n'est pas si sûr que tout soit chamboulé. Après le maelstrom révolutionnaire et malgré la loi Le Chapelier [votée le 14 juin 1791, elle met fin aux corporations], vous comptez pratiquement autant de corporations sous l'Empire, et certaines ont prospéré tout au long du XIXe siècle, voire jusqu'au XXIe siècle.

Bon, d'accord, la Régence fut un remarquable exercice de libéralisme politique. Mais la vocation de la France est-elle de ressembler aux régimes pépères du Danemark, de la Hollande ou du royaume de Suède ?

La France, au XVIIIe siècle, c'est sûr, n'a pas évolué comme le Royaume-Uni ou la Prusse, et la France du XXIe siècle n'est pas le Danemark ni la Suède, parce qu'il y a chez nous une mystique de la nation héritée de la Révolution. C'est la marque de la souveraineté populaire, qui s'est substituée à la souveraineté monarchique. Remarquez qu'on observe hier et aujourd'hui la même projection de la France à l'extérieur de ses frontières. Au XVIIIe, avec La Fayette, Rochambeau et Vergennes, qui s'engagent dans la guerre de l'indépendance américaine. Soit une monarchie qui attaque une autre monarchie pour imposer une république ! Aujourd'hui, c'est au Proche-Orient ou au Mali que la France se projette. Cet héritage continue de nous distinguer. Nous conservons une capacité d'intervention supérieure à celle du Royaume-Uni, alors même que les deux pays sont les seules puissances nucléaires de l'Europe et les deux membres européens du Conseil de sécurité. Les Anglais, y compris au XVIIIe siècle, se projettent à l'extérieur pour des raisons commerciales, ce qui explique les colonies et l'Empire britannique, qui sera si puissant au XIXe siècle. Les Français, eux, le font pour des ambitions qui sont souvent idéologiques et au nom d'une vision qu'ils ont du monde.

Vous êtes prolixe sur le rôle décisif des femmes tant sous la Régence qu'après Thermidor. Et même dans la chute de Robespierre, avec

COLL. DAGLI ORTI/AURIMAGES

DEUX POIDS, DEUX MESURES. Au XVIIIe siècle, noblesse et clergé déjouent les manœuvres royales visant à les mettre à contribution afin de soulager la dette. Ils le paieront cher à la Révolution.

ANNE ROBERT TURGOT

MINISTRE D'ÉTAT

Actions : favoriser la liberté de commerce, élargir l'assiette fiscale à la noblesse et au clergé, maîtriser les frais de la Maison du roi.

Résultat : ses réformes lui valent de se mettre à dos les nobles, les ecclésiastiques, les financiers, les jurés – et le peuple, qui, ulcéré par la réforme sur le commerce des grains, se soulève lors de la guerre des Farines (1775), que le ministre d'État réprime violemment. Louis XVI finit par le lâcher en 1776.

DEAGOSTINI/LEEMAGE

JACQUES NECKER

DIRECTEUR GÉNÉRAL DES FINANCES



Actions : abandon de la réforme fiscale de Turgot, politique d'économies ministérielles et recours à l'emprunt pour résorber la dette.

Résultat : attaqué par les privilégiés, il réagit, pour prouver sa bonne gestion, en diffusant publiquement un *Compte rendu au roy*, véritable état des lieux des finances du royaume. Cette initiative inédite provoque l'ire de Louis XVI, qui le congédie en 1781.

PHOTO JOSSE/LEEMAGE

RÈGNE DE LOUIS XV

1774

1777

Thérésa Cabarrus, la future Mme Tallien…

Tallien tombe amoureux de Thérésa Cabarrus alors qu'il fait régner la terreur à Bordeaux pendant l'hiver 1793. Or Thérésa, qui a les idées larges, bruyantes et peu conformistes, se retrouve à la Conciergerie Il faut savoir que Tallien était éperdument amoureux d'elle. Et tout laisse entendre qu'elle jouera de son influence pour convaincre son amant de précipiter la chute de Robespierre ou du moins de rallier la conjuration de telle manière qu'elle soit élargie et non raccourcie. De là son surnom : « Notre-Dame de Thermidor. » La preuve que les sentiments peuvent tempérer l'Histoire. Pas toujours. Le poète André Chénier, condamné en 1794 à la guillotine, a eu beau multiplier les appels à l'aide à son frère cadet, le dramaturge Marie-Joseph Chénier, celui-ci n'a pas bougé.

Dans le climat libertin et libertaire du XVIIIe, vous insistez sur le rôle majeur des femmes dans les débats politiques et culturels…

Au XVIIIe siècle, pouvoir et libertinage sont étroitement liés. Louis XV n'avait pas hésité pas à épuiser les quatre sœurs de Nesle, les unes après les autres. Elles se concurrençaient dans le lit du roi pour gagner de l'influence. Ces jeux de pouvoir infusent dans les alcôves, mais aussi dans les salons. Au XVIIIe siècle, toute l'Europe se donne rendez-vous à Paris dans ces lieux d'échanges et de conversations brillants. Et ces salons réapparaîtront après la Révolution, après Thermidor, avec Mme de Staël et Mme de Récamier. D'une certaine façon, Barras et Mme Tallien ont recréé la Régence à la fin du siècle.

INCUBATEURS
Sous le règne de Louis XV, « toute l'Europe se donne rendez-vous dans les salons, lieux d'échanges et de conversations », souligne Jean-Pierre Jouyet. En particulier celui de Mme Geoffroy (ill.), fréquenté par Fontenelle ou Marivaux.

ADOC-PHOTOS

On vous reprochera de regarder parfois l'Histoire par le petit bout de la lorgnette…

Le point de vue peut sembler assez éloigné de l'histoire officielle telle qu'on la dispense au lycée. Mais vous savez, au XVIIIe siècle, les meilleurs mémorialistes regardaient beaucoup d'événements à travers ce que l'on appelait « l'œil-de-bœuf ». Prenez l'étincelante Mme de Tencin, dont le salon joua un rôle de première importance à Paris, après qu'elle eut pourtant fréquenté d'autres maisons moins honorables. Elle a notamment pesé de tout son poids en faveur des jansénistes contre les Jésuites et elle fut la maîtresse du cardinal Dubois, qui dirigeait la politique étrangère pour le Régent. Mme de Tencin préféra ne pas reconnaître l'enfant qu'elle eut avec le chevalier Destouches, sans doute pour la tranquillité de sa carrière. Cet enfant, c'est… Jean Le Rond d'Alembert, le père de l'*Encyclopédie*. Lequel préférera déclarer : « Je suis le fils de la nature. »

S'il fallait trouver une analogie au XVIIIe siècle pour les années actuelles ?

Nous vivons une période de vaste révolution mondiale (numérisation, uberisation, géostratégie européenne à la suite du Brexit) qui tranche avec la période de stabilité qui a prévalu après la guerre. Soit un environnement extrêmement mouvant, marqué par des actes de violence, où l'on ne peut prédire l'avenir à cinq ou dix ans. Réformer sans heurt et sans hésiter à s'en prendre aux privilèges est un défi semblable à celui que la société française a affronté à partir de 1770. La France a une tendance aux convulsions, indiscutablement. Mais c'est surtout un pays où ›››

CHARLES DE CALONNE

CONTRÔLEUR GÉNÉRAL DES FINANCES

Mission : résorber la dette après la coûteuse guerre de l'Indépendance américaine. Pour cela, Calonne contracte de nouveaux emprunts et lance une politique de grands travaux. En 1786, son *Précis d'un plan d'amélioration des finances* prévoit, entre autres réformes, la mise en place d'un impôt sur la production agricole de toutes les propriétés foncières.

Résultat : comme ses prédécesseurs, il subit la fronde des parlementaires et des privilégiés visés par son plan. Il est renvoyé en 1787.

RUE DES ARCHIVES/TALLANDIER



RÈGNE DE LOUIS XVI

1783

1789
PRISE DE LA BASTILLE



BIS REPETITA. L'opposition des parlementaires à certaines décisions du roi a marqué la fin de l'Ancien Régime. Sous la Révolution, l'Assemblée sera le théâtre de luttes de pouvoir entre les différents courants.
• *Le triomphe des Montagnards contre les Girondins le 31 mars 1793.*

Voyez le nombre d'acteurs de 1789 qu'on retrouve en 1830 ou 1848 ! Dupont de l'Eure, figure de la Révolution, siège aux côtés de Lamartine en 1848 !

les élites ont beaucoup de mal à accepter leur renouvellement. Prenons garde, car on observe, comme avant 1789, des critiques très fortes des élites contre le pouvoir central. Il est dès lors logique que le peuple les rejette en bloc. L'évolution d'Emmanuel Macron est symptomatique de cette rupture.

À qui compareriez-vous Emmanuel Macron dans votre galerie de portraits du XVIIIe siècle ? Vous évoquez Necker dans votre livre…
Je le fais surtout parce que Necker était banquier et ministre des Finances, comme Macron. Mais, à bien y réfléchir, je vois chez lui un mélange de La Fayette et de Girondin.

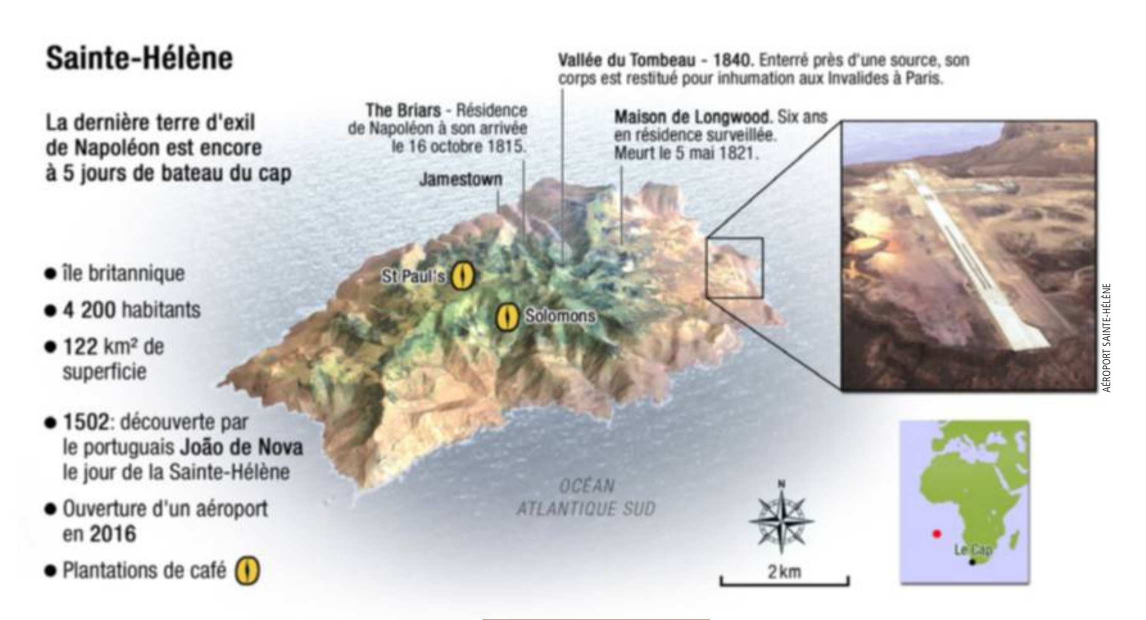
Sur Fouché, vous citez une phrase très pénétrante de son biographe Emmanuel de Waresquiel : « Dans les régimes de tyrannie et de dictature, seuls des hommes comme Fouché et Talleyrand, multiples, divers et successifs, peuvent survivre. » Finalement, ce sont ces hommes gris et durs qui font la continuité de l'État moderne, et pas les Saint-Just, les Turgot, les Vergniaud…
J'ai pris Fouché pour exemple, parce qu'il a, contrairement aux apparences, des convictions et qu'il veut par-dessus tout que ça marche. Pour les serviteurs de l'État, on peut avoir des variations de sensibilité dès lors que l'on travaille à la bonne marche de l'intérêt général. En tant que serviteur de l'État, j'ai servi différents régimes, j'ai essayé de les servir pour faire avancer les dossiers au niveau tant national qu'européen. Fouché, d'une certaine façon, et malgré tous ses défauts et crimes, incarne cette ambition du bien public sur le temps long. C'est lui qui, après Waterloo, sauve Paris de l'invasion allemande et d'une occupation prussienne. Sinon, c'eût été juin 1940 avant la lettre. Ce qui m'a fasciné, c'est d'ailleurs de voir le nombre d'acteurs de la Révolution qu'on retrouve en 1830 et en 1848. Voyez Dupont de l'Eure, qui commence une carrière politique en 1789 et qu'on retrouve avec Lamartine à la révolution de 1848 ! Il y a même d'anciens révolutionnaires qui se sont ralliés au coup d'État du 2 décembre de Louis Napoléon Bonaparte en 1851 ! Ce fut d'ailleurs l'intelligence de Louis XVIII de réaliser qu'il fallait s'appuyer sur cette administration moderne. Il ne renverra Fouché que parce que celui-ci s'était fait trop d'ennemis.

Vous avez déclaré récemment qu'après les élections vous souhaitez vous consacrer de manière plus intense à l'Histoire…
Ce qui est vrai, c'est que, quel que soit le verdict du suffrage universel, je changerai de vie et l'Histoire continuera de jouer un rôle de première importance. Si Dieu le veut.

PROPOS RECUEILLIS PAR GUILLAUME MALAURIE

Mémento

RUBRIQUE COORDONNÉE PAR VÉRONIQUE DUMAS



FIASCO

Sortie de piste à Sainte-Hélène

Grâce à son nouvel aéroport, la « petite île » devait s'ouvrir au tourisme et profiter de l'engouement pour l'Empereur. Las, c'était sans compter le vent… de l'Histoire !

C'est l'histoire d'une piste d'atterrissage aussi coûteuse qu'inutilisable. L'aéroport de Sainte-Hélène, cela faisait dix ans qu'on en parlait. L'île allait enfin sortir de son isolement. Le touriste, en effet, était rare, rebuté par les cinq heures de traversée maritime depuis Le Cap, en Afrique du Sud: 1 500 visiteurs par an, au maximum. L'office du tourisme local en espérait désormais 30 000 par an, partants pour découvrir ce que ce caillou britannique, perdu dans l'Atlantique, entre Brésil et Angola, avait à offrir. Ni plage ni cocotier, mais des randonnées fabuleuses dans une nature intacte et une faune qui n'appartient qu'à celle que l'on surnomme « la Galapagos de l'Atlantique sud ». Et surtout une île riche de son histoire. Le 15 octobre 1815, Napoléon, empereur déchu, observe à la lunette son île prison – un « catafalque de rochers », selon le mot de Chateaubriand – avant de plonger dans un silence éloquent. D'ici, pas d'échappatoire, il le sait. Dans sa « chambre noire de Longwood », avec ses deux lits de camp identiques, Napoléon va, jusqu'à sa mort, le 5 mai 1821, respirer l'« odeur de l'ennui ». Une tombe sans nom ni corps et un musée témoignent de son exil hélénien.

Sur le papier, le calendrier était parfait, comme l'indique Michel Dancoisne-Martineau, consul honoraire de France et directeur des Domaines nationaux sur l'île: « 2016, seconde année du bicentenaire de Napo-


COPYRIGHT 2014 PAUL TYSON PHOTOGRAPHY

SO BRITISH. Longwood House, ultime résidence de Napoléon Ier.

Confidentiel **L'Association des amis de l'abbaye cistercienne de Vaucelles (Nord)** a pris connaissance de la décision de Gordon Schroeder, un architecte américain décédé en 2014, de léguer 125 000 dollars à l'édifice. Des travaux de sécurité indispensables pourront ainsi être réalisés. Cinq autres monuments français bénéficieront, dans des proportions moindres, de cet héritage. MATHILDE SAMBRE

léon à Saint-Hélène, devait coïncider avec la fin de deux projets ambitieux. » D'abord, la remise dans l'état de 1821 des appartements occupés par l'entourage de Napoléon à Longwood. Succès collaboratif, avec l'appui de la Fondation Napoléon, une souscription internationale a permis de réunir 1,4 million d'euros de quelque 2000 donateurs et d'effectuer sur place les restaurations plus que nécessaires. Deuxième projet, l'ouverture du fameux aéroport international, perçu comme une aubaine pour les 4200 habitants de l'île.

Atterrir ou pas, *that is the question* !

Les commerçants ont investi afin d'accueillir au mieux la manne touristique tant attendue. La piste d'atterrissage devait être inaugurée en février, puis ce fut mai, avant que ne tombe la terrible nouvelle : l'aéroport – construit pour la somme non négligeable de 285 millions de livres (315 millions d'euros) – ne peut accueillir les vols commerciaux, les vents violents et imprévisibles rendant les atterrissages trop hasardeux ! Fait étrange, le site de l'aéroport a été choisi trois ans avant la publication d'un rapport du Met Office (les services météo), qui alertait, comme d'autres, sur la vitesse alarmante des vents. Aujourd'hui, face au fiasco, les commerçants crient au scandale et réclament réparation. Qui est responsable ? Priti Patel, la nouvelle ministre du Développement international du gouvernement de Theresa May, a nommé des experts chargés d'étudier ce qui apparaît comme un catalogue d'erreurs. Comme le note Michel Dancoisne-Martineau, les spécialistes auraient gagné à lire, avant les travaux, *Le Mémorial de Sainte-Hélène* de Las Cases. Le compagnon d'exil de Napoléon remarquait déjà, en janvier 1816, que le vent soufflait la plupart du temps au degré de tempête…

Quel avenir pour l'aéroport ? Selon le gouvernement de Sainte-Hélène, « [il] continue de faire l'objet de travaux afin de pallier les défis que représente l'effet de cisaillement du vent, car la sécurité est primordiale ». Ratiboiser une montagne pourtant prisée des randonneurs serait même envisagé ! En attendant, le Royal Mail Ship *St Helena*, qui avait fait ses adieux à la mer en juillet dernier – après vingt-six ans de traversées –, a dû reprendre illico du service pour assurer les liaisons maritimes.

MARIE-HÉLÈNE MARTIN

PRÉHISTOIRE

LA (VIEILLE) DAME DE ÇATAL HÖYÜK

Dirigées par Ian Hodder, professeur d'anthropologie de l'université Stanford, les fouilles menées sur le célèbre site néolithique turc de Çatal Höyük, découvert en 1958, ont mis au jour une figurine féminine exceptionnelle.

Réalisée en marbre, cette statuette mesure 17 cm de longueur, 11 cm de largeur, et pèse un peu plus de 1 kg. Elle représente une femme âgée, probablement en position allongée : ses mains sont placées sous ses seins tombants, et son ventre, proéminent, est affaissé. Ses yeux, sa bouche, son menton, son nombril et ses plis adipeux ont été finement sculptés. Son état de conservation est remarquable.

Si sa signification ne peut que faire l'objet d'hypothèses, les chercheurs ont rejeté d'emblée l'idée d'une divinité de la fertilité, telle que peuvent l'évoquer les nombreuses statuettes retrouvées sur le site, dont beaucoup sont moulées dans l'argile (puis jetées aux ordures…). Évoquant un possible rituel aux anciens, la statuette était soigneusement enterrée, avec un morceau d'obsidienne, sous les fondations d'une maison, datée entre 6300 et 6000 av. J.-C. À l'instar des morts que les citadins de Çatal Höyük avaient coutume d'ensevelir sous leurs demeures… CLARA DELPAS

JASON QUINLAN/AP/SIPA

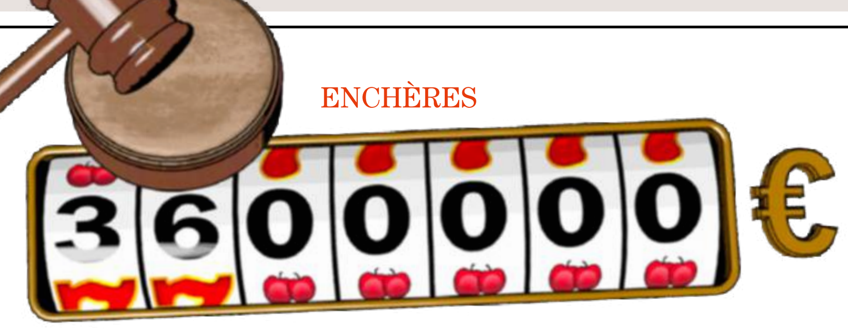
RECONNUS Les Alsaciens de Lascaux

L'invention de la grotte de Lascaux, en septembre 1940, a été attribuée à quatre adolescents de Montignac : Jacques Marsal, Marcel Révidat, Georges Aniel et Simon Coencas. Pourtant, quatre autres jeunes d'Elsenheim (Alsace) faisaient aussi partie du groupe ! Leur village avait en effet été évacué à Montignac en 1939. Xavier Prévôt, Arsène Sittler, Marthe Grollengrund et Pierre – au patronyme perdu – ont ainsi été réhabilités comme coïnventeurs de la grotte de Lascaux soixante-seize ans après. Laquelle revient dans l'actualité avec l'inauguration de Lascaux 4, prévue pour le 15 décembre. C. D.

"Ce sont les échecs bien supportés qui donnent le droit de réussir",
Jean Mermoz (1901-1936), disparu le 7 décembre 1936 à bord de *La Croix du Sud*.

LOIC DERRIEN

ENCHÈRES



Jackpot pour le D-Day !

Un millier de collectionneurs du monde entier se sont rassemblés en Normandie le 18 septembre dernier pour une vente aux enchères exceptionnelle : tanks, Jeep, camions Dodge, canon de flak, fusils et armes de poing, uniformes américains et allemands de la dernière guerre. Au total, 130 lots du Normandy Tank Museum, lequel fermait ses portes après trente-cinq ans d'existence. Exceptionnelle, cette vente l'a été d'abord par la qualité des pièces présentées, toutes parfaitement restaurées par une famille de collectionneurs. Ensuite, par les prix, qui ont flambé au regard de la cote habituelle.


PHILIPPE LOUZON/ARTCURIAL

Ainsi, deux Jeep Willys, emblématiques de la période, étaient proposées à la vente. L'une est partie à plus de 95 000 € ; l'autre, à 75 000 €, pour un prix habituel de marché autour de 20 000 €. Une moto Harley-Davidson de 1943, estimée à 15 000 €, a vu ce prix multiplié par quatre. Un scooter américain de 1944 a atteint dix fois son estimation. Une Traction Citroën, icône de la Libération, a été vendue trois fois la cote. Plus de 80 % des lots ont été acquis par des acheteurs étrangers (principalement venus des États-Unis et des pays du Golfe), dont les sept plus chers. Au total, la vente a rapporté près de 3,6 millions d'euros.

PAUL-FRANÇOIS TRIOUX

Les résultats de la vente sont consultables sur le site www.artcurial.com (sélectionner l'onglet « résultats »).

CARL COURT/GETTY IMAGES/AFP

GOD SAVE THE QUEEN…

PATRIMOINE Westminster menace ruine

Le palais – siège des deux chambres du Parlement – de plus de 1 000 pièces et cinq kilomètres de couloirs – est malade. Il pleut à travers le toit, qui menace de s'effondrer, et la vétusté de son réseau électrique lui fait courir un risque d'incendie. Sans parler de ses murs tapissés d'amiante. Pour rénover ce bâtiment néogothique, reconstruit à partir de 1840, deux solutions sont envisagées : faire des travaux en laissant les parlementaires à l'intérieur. Durée estimée : trente-deux ans. Coût : entre 5,7 et 7,1 milliards de livres. Ou leur faire plier bagage, pour six ans et un coût estimé entre 3,5 et 3,9 milliards de livres… V. D.


DR

INSOLITE
de Frédérick Gersal

DE BONS PLANS !

Tout amateur d'histoire aime découvrir des objets du passé dans les châteaux et les musées. De les voir « en vrai » permet de prendre conscience de leur taille et de leur beauté. Désormais vous pouvez, vous aussi, fabriquer de tels objets historiques. L'association Leplanhisto a créé un site Internet (leplanhisto.com) qui propose une grande quantité de plans, classés par époques et par difficultés de fabrication, suivant que vous vous considériez comme « apprenti », « compagnon » ou « maître ». Ce site propose quatre niveaux, du « débutant, qui n'a jamais touché un tournevis de sa vie », à « l'expert, capable de faire la pyramide de Khéops en bois avec un simple couteau suisse ». Cette fois, tout est possible pour les amoureux du temps passé, vous pouvez concevoir votre intérieur dans un style médiéval ou tiré de l'Antiquité égyptienne, grâce à toutes sortes de meubles et d'objets, tabourets, lits, pots, peignes… Voilà bien un site qui décoiffe !

Messagerie **Colloque les 8 et 9 décembre** à la Sorbonne et au Louvre sur « Le Louvre monde. Un lieu, des territoires ». • **Conférence de Cyril Grange** (CNRS/Université Paris-Sorbonne) sur « Les élites juives parisiennes à la fin du XIXe s. », le 13 décembre, à l'Institut d'études avancées de Paris, hôtel de Lauzun, 17, quai d'Anjou. Entrée libre mais inscription obligatoire : information@paris-iea.fr O. C.

ANTIQUITÉ

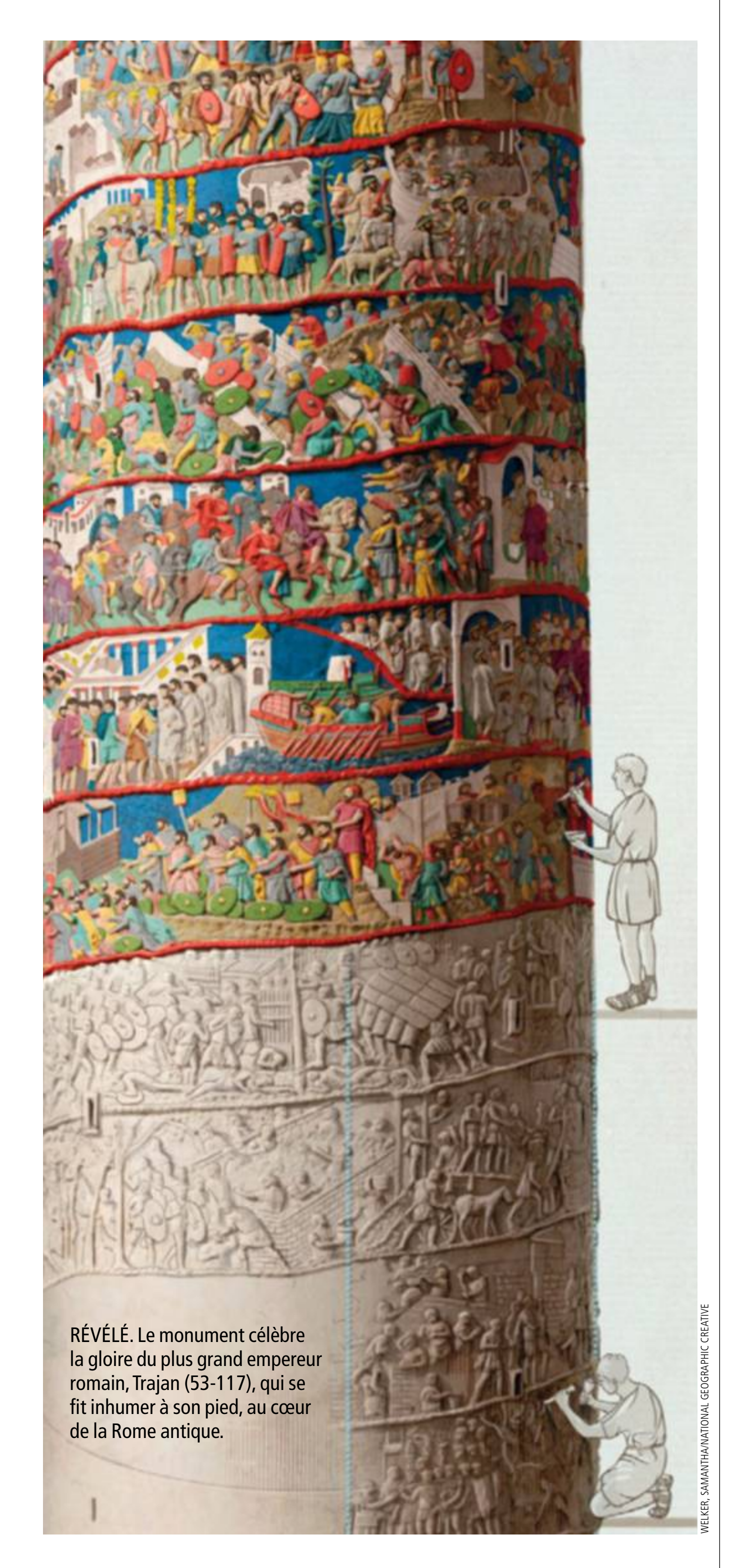
UNE COLONNE À LA UNE !

À Rome, la colonne Trajane – achevée en 113 après sept ans de construction – déploie de magnifiques bas-reliefs racontant les campagnes de l'empereur Trajan contre les Daces. Le ruban de sculptures s'enroule en 23 tours autour du fût, formant une frise de près 200 mètres de longueur. Cette œuvre a été sculptée dans le marbre de Carrare des 17 tambours qui composent la colonne, après que la surface a été aplanie par la taille de traits verticaux, créant une sorte de canevas vierge. En 184 tableaux, quelque 2 639 personnages évoluent à pied ou à cheval dans des éléments d'architecture et des paysages naturels. Certains des personnages, dont les mains sont percées, devaient tenir des armes et des objets métalliques, aujourd'hui disparus.

Sans doute peinte en couleurs vives, afin d'en faire ressortir les différents personnages – dont Trajan, représenté 58 fois –, le choix des teintes utilisées reste en réalité inconnu… La proposition de colorisation avancée par les chercheurs repose sur des traces ténues – et reste donc aléatoire – mais donne une idée plus précise de la flamboyance originelle du monument.

Triomphe en couleurs

Nul besoin de faire 23 fois le tour de la colonne pour déchiffrer la frise : l'alignement vertical des scènes est étudié pour que l'observateur saisisse le déroulement des deux campagnes militaires victorieuses de Trajan. Au cours de la première (101-102), les légions traversent le Danube en bateau puis soumettent les Daces. Lors de la seconde (105-106), l'armée triomphe, construit un pont sur le Danube puis attaque *Sarmizegetusa*, la capitale. Les Daces, désespérés, incendient alors leur ville tandis que leurs chefs se suicident. Trajan conclut en capturant les ennemis. Réalisation probable d'Apollodore de Damas, la colonne Trajane a directement inspiré à Paris celles de la place Vendôme et de la Bastille. C. D.



RÉVÉLÉ. Le monument célèbre la gloire du plus grand empereur romain, Trajan (53-117), qui se fit inhumer à son pied, au cœur de la Rome antique.

WELKER, SAMANTHA/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE

Mémento

Messagerie **Du 4 au 6 décembre, colloque** sur le verre, sa production et ses usages au Moyen Âge, à l'université de Franche-Comté (http://calenda.org/374195). • **Les 15 et 16 décembre : sociologues et historiens** se rassemblent au centre Pouchet du CNRS (Paris XVII) pour évoquer les mondes de la philanthropie aux XIXe et XXe siècles (http://calenda.org/378416).



KEYSTONE-FRANCE

VÉTÉRANS. Défilé des Croix-de-Feu à Paris, le 14 juillet 1935.

ERRATUM

Dans notre numéro hors-série consacré à « L'Été 1936 », nous avons reproduit une photo d'une manifestation des Croix-de-Feu en date du 14 juillet 1935, avec ce titre de légende : « Marche brune. » Hugues de La Rocque, petit-fils du dirigeant des Croix-de-Feu, a tenu à nous signaler qu'un tel titre était inapproprié, car il laisse à penser que ce mouvement s'inscrit dans une démarche fascisante.
Pour lever toute ambiguïté et rétablir la réalité historique, rappelons que, lors des événements du 6 février 1934, le colonel de La Rocque n'a pas participé aux manifestations contre le Palais-Bourbon et que pendant la Seconde Guerre mondiale il est entré en résistance et a été déporté par les Allemands.
Précisons aussi, dans la lignée de tous les historiens sérieux qui se sont penchés sur la vie et l'action du colonel de La Rocque, que les mouvements et partis qu'il avait animés ou créés, étaient nationalistes mais pas fascistes. Nous regrettons cet amalgame malheureux. ◆

L'INÉDIT **En partenariat avec les Archives nationales**

Le catalogue des poilus

L'Artilleur déchaîné est l'un de ces nombreux journaux qui apparaissent dans les tranchées à la fin de l'année 1914, lorsque la guerre de position succède à la guerre de mouvement. Porteurs de titres évocateurs, *Le Bochofage*, *L'Anticafard*, *La Guerre joviale*, *Gardons le Sourire*, *La Woëwre joyeuse*…, mêlant caricatures, parodies, récits fantaisistes, calembours, chansons et poésies, ils sont rédigés par et pour les poilus lors des moments de répit.
Écrits en première ligne ou au repos, entre deux montées en lignes, ils sont ensuite calligraphiés ou dactylographiés, puis décorés et illustrés, avant d'être dupliqués à la gélatine, ronéotés ou imprimés. Encouragés et contrôlés par les autorités militaires, qui procurent le matériel nécessaire à leur fabrication, ils apparaissent comme un moyen de soutenir le moral des soldats et traduisent leur volonté d'échapper à l'enfer des combats par l'écriture et le rire avec un mélange d'ironie, de dérision et d'humour noir.
Le nombre de titres parus est évalué à environ cinq cents pour la durée du conflit, mais avec une diffusion limitée, en raison de l'isolement des unités et de leurs fréquents déplacements, et une durée de vie très variable, allant de quelques numéros à une centaine. Certains, comme *Le Crapouillot*, survivent à la guerre, perpétuant l'« esprit poilu » que l'on retrouve dans le numéro présenté ici, avec cette adaptation aux préoccupations du moment – Noël et le Nouvel an, à l'image de ce catalogue de jouets. Forme d'expression singulière, ces « feuilles bleu horizon » constituent un témoignage unique sur les conditions de vie et la mentalité des combattants. Ce journal de tranchées est conservé dans le fonds de la cour de justice de la Seine, instituée à la Libération pour réprimer les faits de collaboration. ◆

PASCAL RAIMBAULT


GRANDS MAGASINS de "l'Artilleur Déchaîné"
ETRENNES-JOUETS 1917

Panoplie de Traceur

Panoplie du Travailleur

Panoplie de Brigadier

Uniforme Canonnier

• **Type de document :** journal manuscrit. • **Format :** 28 x 22 cm.
• **Date et lieu :** 1916 – lieu indéterminé. • **Lieu de conservation :** Pierrefitte-sur-Seine. • **Cote Archives nationales :** Z/6/1002, dossier 1750.

La chronique D'EMMANUEL DE WARESQUIEL


H. ASSOULINE/OPALE/LEEMAGE

NOS ANCÊTRES LES GAULOIS

Comme vous le savez tous, Astérix est un nain et il s'en arrange très bien. Si sa petite taille ne l'a pas rendu nerveux ni méchant, c'est parce qu'il a su garder ses amis, qu'il n'est pas dépourvu de bon sens et qu'il ne s'est jamais départi d'un grand fond de bienveillance envers les siens autant que pour les autres. Certes, les Romains sont ses ennemis, mais, au fond, il les aime bien. Il s'amuse plus qu'il ne s'étonne des mœurs du vaste monde : celles des Normands, dont les noms se terminent tous en « af », des Wisigoths du Sud et des Ostrogoths du Nord, des Bretons et de leur « bouillante eau », des Égyptiens, des Grecs et des fiers Ibériques. Et même des Corses ! Au fond, le nabot à moustaches s'arrange très bien des étrangers. Obélix aussi. Ce sont plutôt les irréductibles Gaulois qui lui donnent du souci. Ceux-là ne sont pas commodes. Bagarreurs, susceptibles, querelleurs, mauvais joueurs, ils n'aiment jamais perdre. Un jour, c'est le terrain qui est trop lourd ; un autre, ce sont les sangliers qui ont mangé des cochonneries. Et puis leur chef – enfin, je veux dire « le chef de nous » –, Abraracourcix, est si débonnaire qu'il ne s'occupe de rien, sinon de prendre un bain une fois par an. Et encore le dérange-t-on presque toujours. On a les chefs qu'on peut et les héros qu'on veut. Seulement, si Astérix est si plein de qualités, d'assurance et d'indulgence, c'est qu'il avait la potion magique. Tel un sage, le druide Panoramix veille. Il va falloir s'y faire, voilà plus de deux mille ans que nous ne l'avons plus et nous ne sommes pas près de la retrouver. C'est peut-être pour cela que nos futurs chefs, qui veulent tous être chef à la place du chef, n'ont pas uniformément les qualités du petit Gaulois. C'est peut-être aussi parce que ce dernier n'est gaulois que dans la tête de René Goscinny, comme les peuplades bariolées et diverses qui habitaient autrefois notre pays l'avaient été dans celle de César, comme elles le seront à nouveau dans celles de nos hussards noirs de la République, comme elles le sont encore dans les propos de certains candidats à la candidature. Tous gaulois !



> ILS CONSTITUENT UN MYTHE. ILS ONT SERVI À CÉSAR, QUI TROUVAIT PLUS AVANTAGEUX DE SOUMETTRE UN PEUPLE SOUDÉ PLUTÔT QU'UN RAMAS DE TRIBUS. ILS SERVENT AUJOURD'HUI AUX CHARLATANS

Qu'on se le dise une bonne fois pour toutes, nous n'étions pas unis avant que les Romains ne débarquent. Cela ne nous faisait d'ailleurs ni meilleur, ni pire que si nous l'avions été. Mais depuis, la Révolution a inventé l'unité, et avec elle l'indivisibilité de la nation. Il a bien fallu s'aligner. L'abbé Sieyès en a même rajouté en faisant prendre aux Gaulois leur revanche sur ceux qui les auraient dominés, les Francs, dont la noblesse aurait été l'héritière, en renvoyant cette dernière à tous les diables, dans leurs forêts de Franconie. On connaît la suite. Ainsi est née une mécanique à exclure dont nous sommes restés friands et dont nous avons un mal fou à nous défaire. Il n'y avait pas que des Gaulois en 52 av. J.-C. On a oublié les autres. J'en demande pardon aux Ligures, aux Aquitains et aux Celtes si divers : Andégaves, Cénomans, Lingons, Sénons, j'en passe… Et puis il y eut les invasions. On en a connu, des invasions ! Francs, Bretons, Saxons, Alamans, Wisigoths, Normands. Et encore, je m'arrête au IX[e] siècle. Vous connaissez les autres, les plus récentes. Tout ça s'est fait un peu dans la douleur, car la fourmi n'est pas prêteuse, et puis tout s'est arrangé avec le temps. N'en déplaise à certains, nous ne sommes pas tombés tout crus et tout unis dans la marmite de Dame Nature. Les Gaulois sont un mythe. Ils ont servi à César, qui trouvait plus avantageux de soumettre un peuple soudé plutôt qu'un ramas de tribus. Ils ont servi à Camille Jullian et à ses émules, qui préféraient enseigner l'histoire d'un peuple fort plutôt que faible à ceux qu'ils voulaient civiliser, ils servent encore aujourd'hui aux charlatans. C'est oublier que nous ne sommes pas nés français, mais que nous le devenons par la langue et par la culture, par ces mille nuances de gris de nos imaginaires, par la forme des lieux de notre enfance, par notre mémoire et par nos passions, par nos vies banales qui sont la pente de nos rêves. Voltaire avait raison : « Mon Dieu, gardez-moi de mes amis ; quant à mes ennemis, je m'en charge ! » Ce ne sont pas les Gaulois qui nous ont faits. C'est *La Chartreuse de Parme*. ◆


NOUVELLE ÉDITION 2017
Embarquez pour
La Croisière Napoléon
du 21 mai au 4 juin 2017
au départ de Paris
Belgique - Suède - Estonie - Russie - Danemark - Angleterre
Une croisière au coeur du destin napoléonien
• 6 experts pour vous accompagner : Marie-Hélène Baylac, David Chanteranne, Jacques Garnier, Patrice Gueniffey, Marie-Pierre Rey et Jean Tulard
• Plus de 12 conférences passionnantes sur le destin de Napoléon : La campagne de Russie, Waterloo, Bernadotte,...
Programme détaillé sur www.croisiere-napoleon.fr/programme
• Un programme d'excursions spécifique
• Offre Spéciale : 300 € de réduction par personne, soit la croisière à partir de 2990 €* pour toute réservation avant le 30 novembre 2016
David Chanteranne
Patrice Gueniffey
Jean Tulard
SAINT-PÉTERSBOURG
STOCKHOLM
TALLINN
COPENHAGUE
MER DU NORD
MER BALTIQUE
WARNEMÜNDE
SOUTHAMPTON
BRUGES
Un itinéraire sublime au départ de Paris
DEMANDEZ LA DOCUMENTATION
Connectez-vous sur
www.croisiere-napoleon.fr/offreH
Écrivez à
croisiere-napoleon@croisieres-exception.fr
Appelez au 01 75 77 87 48
Du lundi au vendredi de 9 h 30 à 13 h et de 14 h 30 à 18 h 30
Complétez, découpez et envoyez ce coupon à :
Croisières d'exception - 77 rue de Charonne - 75011 PARIS
❑ Mme ❑ M. Nom : .... Prénom : ....
Adresse : ....
Code postal : ⌴⌴⌴⌴⌴ Ville : ....
Date de naissance : ⌴⌴⌴⌴⌴⌴⌴⌴ Tél. : ⌴⌴⌴⌴⌴⌴⌴⌴⌴⌴
Email : ....@................................
Vous voyagez : ❑ seul(e) ❑ en couple
❑ Oui, je bénéficierai d'un prix spécial (-300 €/pers.) pour toute réservation avant le 30 novembre 2016
HISTORIA-1611
Conformément à la loi "Informatique et Liberté" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès, de modification et de rectification des données vous concernant. Itinéraire sous réserve de modifications de l'armateur - Cette croisière est organisée par Média UP détenteur de la marque Croisières d'exception / Licence n° IM075150063 – Les invités seront présents sauf cas de force majeure.
*Prix par personne en cabine intérieure base double incluant le transport A/R depuis Paris, les transferts, la croisière en pension complète (hors boissons), les conférences, les pourboires, les taxes portuaires.
Crédits photos : © Shutterstock - Création graphique : www.linerz.fr
Croisières d'exception



DOSSIER

POURQUOI IL FAUT RÉHABILITER RASPOUTINE

Il demeure, pour ses contempteurs, le fossoyeur du régime tsariste. Délesté du sensationnel et de l'exagération, concernant notamment son rôle politique et sa sexualité, le moujik mystique se révèle aussi un homme proche du peuple, désintéressé, que l'engagement militaire révulsait.

PAR VLADIMIR FÉDOROVSKI

Faut-il réhabiliter Raspoutine, cent ans après son assassinat ? Ce qui est sûr, c'est que ce diable d'homme mérite mieux que la réputation de soudard concupiscent, vicelard et priapique que lui bâtissent avec une singulière unanimité la haute aristocratie russe et les bolcheviks. Si un procès posthume à peu près équilibré était instruit, il faudrait aujourd'hui mettre dans la balance l'indiscutable clairvoyance du starets sur une question décisive de l'histoire russe : la guerre. La Grande Guerre. Fallait-il oui ou non entrer en 1914 dans le conflit mondial alors même que le système politique russe était aussi mal assuré ? Fallait-il courir le risque de l'anéantissement de cette immense armée mal préparée et battue par les Japonais en 1905 ? Seul contre tous ou presque à la cour, le moine conseiller Raspoutine se prononçait déjà en 1909 contre un engagement russe dans les Balkans. Du point de vue de la Russie et des convulsions qu'a générées la guerre, plus encore du point de vue de la famille impériale, qui l'avait embauché, force est de reconnaître que Raspoutine a plutôt eu le nez creux.

En faveur des réformateurs

Certes, le conseiller occulte aura fait valser quelques ministres, mais il a dans l'ensemble soutenu les réformateurs de son temps. À commencer par le ministre le plus compétent de sa génération : Sergueï Witte. Enfin, reconnaissons que Raspoutine n'a tué personne tandis que lui-même fut sauvagement assassiné et que ses procureurs, bolcheviks en tête, ont provoqué la déportation et la disparition de dizaines de millions d'êtres humains.

Qui était Raspoutine ? Un paysan religieux venu des confins orientaux de la Sibérie mais qui a déjà voyagé au Moyen-Orient et fait son entrée à la cour impériale de Saint-Pétersbourg à la demande de la grande-duchesse Militza un peu avant la naissance du tsarévitch (1904). Un heureux événement qui s'était fait attendre et qu'il avait prédit un an plus tôt, en 1903. Ce qui est indiscutable, c'est que Raspoutine s'impose très vite pour assister le tsar Nicolas II et sa femme, Alexandra, auprès de leur fils, Alexis, héritier présomptif de la couronne. Le tsarévitch souffre d'hémophilie. Or, seul Raspoutine parvient à faire cesser les saignements du petit garçon. Il lui arrive même de le soulager par téléphone. Les tenants du chamanisme sibérien lui prêtent aussi de véritables pouvoirs thaumaturges. Ils restent persuadés que ses dons de guérisseur doivent ›››

RUE DES ARCHIVES/PVDE

Son attitude à l'égard des solliciteurs était imprévisible, mais jamais malveillante. L'argent reçu de certains visiteurs pouvait être aussitôt offert à une mère dans le besoin

››› être analysés à la lumière de la médecine traditionnelle orientalo-asiatique. Ce qui est sûr, c'est que son regard a toujours subjugué ceux et celles qu'il a croisés. Un regard insaisissable et agité qui vous transperçait telle une lame. Et pourtant ses yeux trahissaient « une sorte de langueur empreinte de tendresse et d'humanité ». Maurice Paléologue, qui fut ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg et le fréquenta sans l'apprécier, en témoigne : « C'était un regard à la fois pénétrant et rassurant, naïf et malin, fixe et lointain. Mais lorsque son discours s'enhardissait, un magnétisme incontestable s'échappait de ses pupilles. » Était-il comme une sorte de porte-parole de la Russie profonde dans la capitale russe de l'époque ? Disons plutôt qu'il était assez à l'idée que se faisait la haute société de l'homme du peuple. Rustique, haut en couleur, doté d'un solide bon sens mais bas de plafond.
Les historiens « officiels » voulurent accréditer assez rapidement la version selon laquelle Raspoutine tirait bénéfice de ses interventions. Rien ne l'atteste. À sa mort, ses comptes bancaires sont vides et sa famille se retrouve sans ressources. En vérité, le Sibérien ne courait pas après l'argent, même si beaucoup de roubles passaient entre ses mains. Il lui arrivait de redistribuer le jour même les sommes considérables offertes par les plus riches de ses visiteurs à un autre visiteur à court d'argent.
Raspoutine gardait le souvenir de ses rudes années d'enfance. Mais il demeurait extrêmement proche de sa femme et de ses enfants, qui vivaient avec lui à Saint-Pétersbourg. Et il retournait souvent dans son village natal. Il ne possédait ni vêtements élégants ni propriété pour recevoir. Il écrivait par ailleurs avec beaucoup de difficultés, et son fort accent sibérien pouvait sembler insupportable à une société très cosmopolite, où l'on passait de l'anglais au français sans difficulté.
« Pour se rapprocher de Dieu, il faut beaucoup pécher », répétait Raspoutine, qui, dans sa jeunesse, s'imposait de longues périodes de continence sexuelle pour privilégier les valeurs spirituelles. Terrible lutte intérieure entre désir et maîtrise. Il disait essayer de réconcilier les deux forces, en apparence contradictoires, pour répondre à la fois aux exigences de l'esprit et à celles – volcaniques – de sa chair. Il y parvient au cours d'un pèlerinage, quand le chant harmonieux d'un oiseau retient son attention. Il comprend que le volatile donne une aubade à la femelle de son choix. La beauté de la mélodie semble provenir de son envie de séduire. Si l'oiseau, mû par le désir, chante d'une voix céleste, quel mal y a-t-il à céder à son impulsion, pense-t-il ? Telle est la réponse à ses prières : un signe venu de la nature, de l'univers, créé par Dieu. Dès lors, rien ne le rendra plus heureux que de céder aux élans de sa nature délestée de toute culpabilité.
Si un « mystère Raspoutine » subsiste, c'est de savoir s'il est parvenu ou non à persuader l'impératrice de sa capacité à

LA RÉVÉLATION

Un jour que Raspoutine laboure un champ dans son village, la Vierge lui apparaît. Il décide de faire un grand pèlerinage au mont Athos, en Grèce. Après quoi, selon sa fille, bercée par les histoires merveilleuses racontées par son père au retour de ce voyage, il se serait ensuite dirigé vers la Terre sainte. Une chose est certaine, il ne reparaît chez lui que deux ans et demi plus tard. Il a maigri, ses cheveux sont en brousaille. Ce ne sont pas les seuls changements notables : Raspoutine a aussi pris de l'autorité et acquis un sens plus aigu de la spiritualité et de sa vocation. Sur son visage buriné, son regard exerce un pouvoir de fascination encore plus grand… V. F.



INTERFOTO / LA COLLECTION

REMOUS En proie à l'agitation paysanne, ouvrière et étudiante à partir de 1902, le régime tsariste touche le fond lors du conflit russo-japonais (1904-1905). « Je sens dans mon cœur qu'ils vont couler », avait prédit Raspoutine.



FINEARTIMAGES/LEEMAGE

La Russie des jours heureux

Rien ne laissait prévoir dans les années 1900 le destin totalitaire de socialisme de caserne. Jamais le pays n'avait été plus prospère ni plus libéral que pendant cette décennie ; jamais il ne s'était à ce point rapproché d'une normalité bourgeoise à l'européenne. Piotr Stolypine, Premier ministre de 1906 à son assassinat, en 1911, avait mené à bien des réformes qui semblaient décisives : la mise en place d'une monarchie constitutionnelle, la généralisation de la propriété privée paysanne, l'extension de l'instruction publique. L'économie avait « décollé ». L'économiste Edmond Théry, dans un ouvrage publié à la veille de la Grande Guerre, estimait que l'industrie lourde russe avait crû de près de 75 % en quatre ans à peine, entre 1908 et 1912 (ci-dessus, la fonderie de Lysva). L'économiste Norman Stone calculait qu'au même moment la part relative des investissements étrangers avait diminué de moitié depuis 1905, ce qui laissait supposer une croissance en proportion du capital proprement russe. La vie culturelle n'était pas seulement brillante, elle s'inscrivait, fait presque sans précédent, dans un apolitisme désinvolte. C'était le siècle d'argent des poètes prônant l'art pour l'art, la primauté de l'esthétique sur la morale, l'époque des Ballets russes et de Stravinsky. En 1909, un groupe d'écrivains de Saint-Pétersbourg avait dénoncé l'intelligentsia révolutionnaire dans un manifeste collectif, *Vekhi* (« Jalons »), non pas au nom de la religion, de la société établie et des conventions, mais au nom de la plus haute culture et de la plus complète liberté. La guerre, en août 1914, comme le redoutait Raspoutine, anéantit ce bref bonheur. « En quelques jours, nous avons vieilli de cent ans », écrit alors la poétesse Anna Akhmatova. V. F.

prendre sur lui les péchés de l'univers et à se purifier dans la chute ou la débauche. Cette mécanique mystique est tirée de l'arsenal sectaire de la Russie éternelle. Et pas seulement dans les mieux populaires ou illuminés. À l'époque, la tsarine lit *Les Fols-en-Christ de l'Église russe* et en souligne au crayon de couleur les passages concernant la sainteté obtenue par certains à la faveur de dépravations sexuelles.

Plus tard, en 1917, la commission d'enquête du gouvernement provisoire, chargée de faire le point sur les circonstances de la chute du régime tsariste, étudiera avec le plus grand soin le « dossier Raspoutine ». Parmi les ragots circulant à Pétrograd, ceux qui concernent les secrets d'alcôve de la tsarine Alexandra furent les plus graves. Les bolcheviks – notamment leur écrivain quasi officiel, Maxime Gorki – alimentèrent même la rumeur selon laquelle le tsarévitch était le fils de Raspoutine ! Soyons clair : aucune preuve d'une liaison ›››


ROGER-VIOLLET

SAINT PÈRE Fier de sa réussite dans la haute société pétersbourgeoise, le Sibérien n'en oublie pas pour autant ses modestes origines. Très proche de sa femme et de ses trois enfants (photo), qu'il emmène dans la capitale, il retourne souvent dans son village natal pour y apporter son aide aux habitants.

Vu par Eugène Zamiatine (1884-1937)

« Nous faisons tous reposer de grands espoirs sur Gricha »

Révolutionnaire enthousiaste, persécuté par la censure tsariste, exilé plusieurs fois, l'écrivain satirique n'hésite pas à braver les foudres de la censure stalinienne. Dénoncé comme traître par la presse en 1929, il gagne Paris en 1931. Dans une nouvelle, *La parole est au camarade Tchouryguine* (1926), il évoque l'aura de Raspoutine auprès des paysans russes, leurs attentes : « Nous voyons parfaitement bien qu'au-dessus de tous les ministres c'est notre compère Gregori Efimovitch [Raspoutine ou encore Gricha] qui siège auprès du tsar, et il va leur en remontrer à tous. C'en est fini de la guerre et des messieurs ; nous faisons tous reposer de grands espoirs sur Gricha, car c'est notre compère qui est au pouvoir. [Un jour, on apprend] qu'à Pétersbourg s'est produit un assassinat très important […] Arrive plus tard chez nous un véritable orateur, et nous apprenons de façon conforme tout ce qui s'est passé, et que notre Gricha n'était pas un héros, mais tout le contraire. »

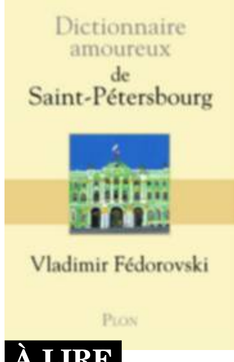
››› entre Raspoutine et l'impératrice n'a jamais été produite, ni de près ni de loin. À dire vrai, la personnalité même de la tsarine et son entente avec Nicolas II invalident l'hypothèse de l'infidélité d'Alexandra. Pour vérifier, quantité de témoins seront interrogés par les commissaires politiques bolcheviks, qui examineront à la loupe les rapports des policiers qui veillaient, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, à la sécurité du « saint diable ». Il y a d'ailleurs quelque chose de surréaliste à penser que, pendant que la Russie plongeait dans les affres de la révolution puis de la guerre civile, les plus hauts dignitaires de l'État passaient leur temps à décortiquer les aspects supposés croustillants du dossier Raspoutine ! La commission fera chou blanc. Elle conclut que les récits concernant les orgies étaient exagérés ; et la participation des dames de la cour aux parties fines, tout à fait mineure. Quant à Anna Vyroubova, confidente de l'impératrice et protectrice de Raspoutine, dont elle aurait été l'amante, elle était, toujours selon la commission, parfaitement vierge !

Victime d'un complot

Sur la fin, Raspoutine multipliait les sombres prophéties sur la guerre, la cour, le système représentatif et la famille impériale : « Toi, ton mari et tes enfants vivrez tant que je vivrai. Quand je partirai, vous me suivrez de peu. » Certains aristocrates, comme le prince Youssoupov, inventèrent un complot international dont Raspoutine aurait été l'instrument, manipulé, selon eux, tantôt par les Allemands, tantôt par les milieux sionistes. L'idée d'un complot mondial visant la Russie est relayée ensuite par les bolcheviks, qui considéreront toujours leur pays comme une forteresse assiégée. La mère de Nicolas II n'était pas loin de partager ces obsessions quand en 1912 elle confiait au Premier ministre Kokovstev : « Ma malheureuse belle-fille ne comprend pas qu'elle est en train de se détruire et de détruire la dynastie en croyant à la sainteté de ce démon. Nous ne sommes pas en mesure d'éviter ce malheur. »

Raspoutine ou pas, la tsarine avait compris que la guerre contre l'Allemagne risquait d'être fatale pour la Russie. Elle souhaitait elle aussi une issue rapide aux hostilités. Il est certain que le lobby de la guerre, avec ses aristocrates attitrés, ses industriels et ses banquiers, a eu une part décisive dans le complot visant à éliminer Raspoutine. La paix aurait-elle permis au tsar de garder son trône, d'assurer un semblant d'ordre et l'accélération d'une révolution industrielle russe déjà bien engagée ? Nous ne le saurons jamais, mais c'est plausible.

Quelque temps avant sa mort, Raspoutine écrit à son secrétaire, Simanovitch : « [...] je laisse derrière moi cette lettre à Saint-Pétersbourg. Je sens qu'avant le 1er janvier je ne serai plus de ce monde. Je voudrais faire savoir au peuple russe, à Papa et à la Mère des Russes, aux enfants, à la terre de Russie ce qu'ils doivent comprendre. Si je suis tué par des assassins communs, et en particulier par mes frères les paysans, toi, tsar de Russie, ne crains rien, demeure sur ton trône et gouverne, et toi, tsar de Russie, tu n'auras rien à redouter pour tes enfants, car ils régneront durant des siècles sur la Russie. Mais si je suis mis à mort par des boyards ou des nobles, et s'ils font couler mon sang, leurs mains demeureront à jamais souillées, et durant vingt-cinq ans ils ne parviendront pas à le faire disparaître. Ils quitteront la Russie. Les frères tueront les frères, ils se haïront l'un l'autre et, durant vingt-cinq ans, il n'y aura plus de nobles dans ce pays. Tsar de la terre de Russie, si tu entends le son du glas qui t'avertira que Grigori a été tué, sache cela : si ce sont tes parents qui ont préparé ma mort, alors aucun membre de ta famille, c'est-à-dire aucun de tes enfants ou de tes parents ne survivra plus de deux ans. Ils seront tués par le peuple russe. » ◆



À LIRE

Dans ce dictionnaire sont déchiffrés les mystères de cette ville sans pareille – comme l'identité russe, avec ses contrastes, ses élans, ses tragédies sans nom. De nouveaux éléments sont apportés sur les révolutions russes de Février et d'Octobre ou encore sur l'assassinat de Raspoutine.
• Le 9 janvier 2017, retrouvez Vladimir Fédorovski à la salle Gaveau (Paris, 8e) pour une soirée littéraire et musicale, « La féerie de Saint-Pétersbourg ».

IMAGNO / LA COLLECTION

MOBILISATION Pacifiste convaincu – et soucieux du sort du peuple, notamment des paysans, dont les récoltes seraient alors réquisitionnées par l'État –, le starets tente de convaincre Nicolas II de ne pas entrer en guerre contre l'Allemagne. Et quand les premiers revers de l'armée impériale (ci-dessus) seront imputés aux Juifs, ces « Allemands de l'intérieur » bientôt victimes d'exécutions sommaires, Raspoutine interviendra auprès du tsar et de sa femme pour que cesse cette chasse aux sorcières.



ENVOÛTEMENT Présenté à la tsarine en 1905, Raspoutine connaît à la cour un rapide succès – surtout auprès de ces dames, qu'il persuade de la nécessité d'une sexualité débridée. « Sans péché, il n'y a pas de vie », affirme celui qui n'hésiterait pas à forniquer, en se passant parfois de leur consentement, avec les possédées qu'il prétend guérir.

LA LÉGENDE NOIRE D'UN « SAINT DIABLE »

PAR MARTINE DEVILLERS ARGOUARC'H

D'aucuns ont vu en lui le quatrième cavalier de l'Apocalypse : la Mort sur son cheval blême. Pour l'incarner à l'écran, les réalisateurs ont choisi des « monstres sacrés » : Harry Baur, Pierre Brasseur, Gérard Depardieu. Des acteurs à la carrure impressionnante pour cet homme plutôt petit et mince, dont seuls le regard, « magnétique, hypnotique », et le toucher distillaient une force étonnante, tout intériorisée. Raspoutine, un nom dont la simple consonance annoncerait la couleur, s'il n'était déjà lourd de sens : *raspoutnyi*, en russe, c'est le « débauché »… Comme si depuis toujours était programmée la noirceur dont se nourrira la légende.
Un moujik parmi des millions d'autres, devenu incontournable pour l'Église russe, la société pétersbourgeoise, le tsar et son entourage, puis les bolcheviks. En 1905, Raspoutine apparaît aux yeux de tous comme un envoyé de la Providence. Grâce à lui, les évêques espèrent obtenir le rétablissement d'un patriarcat qu'en 1721 Pierre le Grand a supprimé et remplacé par un synode sous tutelle de l'État. Ils misent aussi sur ce paysan à demi illettré pour rapprocher le tsar de son peuple des campagnes. La société pétersbourgeoise de ce tout début de XXe siècle, celle des salons littéraires et des cercles d'intellectuels, attirée par les sciences occultes, le spiritisme et le mysticisme, voit en lui le starets par excellence : un homme du peuple détenteur de la sagesse divine. Elle préfère prendre un pécheur pour un saint que de « passer à côté d'un saint en le repoussant ».
Pour le tsar et l'impératrice, cet homme, qu'ils nomment l'« Ami », est doué d'une « perspicacité qui frôle la voyance » et arrive juste à temps pour sauver leur fils malade et les aider. Il est l'ange noir à qui la tsarine pardonnera tout, seule contre tous ; Nicolas II fera de même quand il n'aura plus qu'elle pour alliée. Quant aux bolcheviks, ils se félicitent aussi de l'ascension d'un homme soup-

Lors de ses sorties, il enivre le cocher de la troïka, fouette les passants qui ne s'écartent pas assez vite, commande dans les « bistros » des verres de vodka par rangées entières

çonné d'avoir des affinités avec la secte des *khlysty*, aux débordements sexuels notoires. Au IIe congrès du Parti ouvrier social-démocrate de Russie, en 1903, le secrétaire particulier de Lénine, Vladimir Bontch-Brouevitch, attire l'attention sur cette secte « ennemie farouche de tout ce qui émane des autorités », avec laquelle un « rapprochement tactique » serait bien utile et leur ferait « gagner beaucoup d'amis ». Lénine lui-même ordonne d'y distribuer des tracts où doivent ressortir leurs mots d'ordre : paix, terre et liberté de religion. Plus de quatre tonnes de littérature bolchevique passeront en Russie grâce au concours des sectes.

COLL. O. CALONGE / ADOC-PHOTOS

« Attiré par le mal »

Dans la lumière crépusculaire d'un absolutisme dépassé par une première révolution et deux guerres meurtrières, l'imaginaire et l'intuition prennent le pas sur la logique et la raison. L'ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg Maurice Paléologue en témoignera plus tard : « Le Russe est éminemment mystique… Au fond des raisonnements qui déterminent ses actes, une croyance apparaît toujours, il raisonne et vit comme s'il croyait les événements humains produits par des forces transcendantes et secrètes, par des puissances occultes, arbitraires et souveraines » – le contexte idéal pour bâtir une légende. D'autant que Raspoutine porte en lui les dessous cachés d'une Sibérie où le peuple a cessé de compter sur l'Église, lui préférant starets et fols-en-Christ, aspirant à devenir Christ lui-même – ils sont d'ailleurs nombreux à dire *khrysty* au lieu de *khlysty*. C'est sur ce limon que prendra la légende.

Un vent de mystère, un soupçon de turpitude, une pincée de religion sur un lit de mysticisme… tous les ingrédients sont là. Le mystère flotte autour du moujik devenu starets : sur son apparence physique d'abord, avec ce regard trop clair dans une masse trop sombre et des dents que certains affirment d'une blancheur éclatante tandis que d'autres les décrivent noires et cassées. Sur son âge ensuite : il dit avoir 42 ans en 1907 et en déclarera 50 à la tsarine en 1911. Sur son enfance enfin, dont les habitants de son village, interrogés en 1917, reconnaîtront ne rien savoir ou presque.

La turpitude l'enveloppe aussi sûrement. En témoignent les rapports des agents de l'Okhrana, la police politique du tsar, chargés de noter les moindres faits et gestes de celui qu'ils nomment « l'Obscur » : le pot-pourri des visiteurs qu'il reçoit – prostituées, grandes-duchesses, banquiers, hommes d'affaires véreux, admiratrices dévotes, demi-mondaines, paysans et pauvres gens des villes –, leurs heures d'arrivée et de départ, au petit matin parfois, ses frasques en ville. Il s'en excuse auprès du tsar, avouant n'être qu'« un simple pécheur, un pauvre paysan attiré par le mal », mais à l'une des prostituées qu'il voit régulièrement il confiera que « sans péché il n'y a pas de vie, parce qu'il n'y a pas de repentir, pas de joie ». Accusé d'être calculateur, machiavélique et sans scrupule le jour, dépravé, buveur, injurieux et obscène la nuit, Raspoutine ›››



FINEARTIMAGES/LEEMAGE

Les *khlysty* ou l'esprit d'équipe

La secte des *khlysty*, ou « flagellants », apparue au XVIIe siècle, rejette l'Église orthodoxe officielle et sa hiérarchie. Leurs cérémonies (*radenia*) se tiennent de nuit dans des lieux déserts et se composent de chants, de danses, de séances de flagellation et de pratiques sexuelles de groupe. « Remplis et grisés de l'"influx divin", rapporte l'ambassadeur Maurice Paléologue, les couples s'enlacent éperdument. La liturgie se termine par des scènes monstrueuses de luxure, de stupre, d'inceste. » Ces rites seraient d'origine païenne, slave ou finno-ougrienne, ou encore orientale – soufisme, tantrisme. L'appartenance de Raspoutine à la secte n'a jamais été prouvée. T. S.

Vu par Maxime Gorki (1868-1936)

« Un paysan qui brassait des mille et des cents »

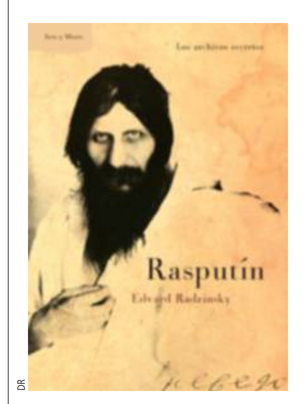
Proche des partis progressistes et des bolcheviks, l'écrivain est à l'origine du réalisme socialiste, un mouvement artistique où « le théâtre doit […] faire apparaître les motifs sociaux des drames familiaux et des chocs individuels ». Ami de Lénine, il intercède en faveur de ses confrères déclarés « ennemis de classe », dont Zamiatine et Boulgakov. Dans *Egor Boulytchev et les autres* (1932), Gorki insiste sur la prétendue vénalité de Raspoutine : « Zvontzov. – Nous avons parlé de Raspoutine.
Dostogaïev. – […] Un simple paysan sibérien, […], qui tenait le sort du pays entre ses mains, qui brassait des mille et des cents ! Il n'acceptait pas les pots-de-vin au-dessous de 10 000 roubles ! […]
Propoteï. – Tout est pourriture, tout passera. Il était une fois un homme qui s'appelait Grigori. Il a voulu monter trop haut, il a cogné sa tête au plafond et le diable l'a emporté.
Boulytchev. – C'est Raspoutine, ça, hein ? »



AU DOIGT ET À L'ŒIL
La tsarine Alexandra vit, selon l'ambassadeur français Paléologue, dans « une sorte d'hypnose » – qui l'isole progressivement de l'entourage du couple impérial, jusqu'à faire grimper l'hostilité à son égard.

››› l'intouchable, protégé par le tsar amoureux d'une impératrice honnie de tous et dont ce moujik affirme faire ce qu'il veut, devient « la bête » à abattre ; et son assassinat, un acte patriotique.
Devant l'omniprésence et l'influence de l'éminence grise (« Raspoutine était partout, Raspoutine était tout », écrira le poète Alexandre Blok), l'aristocratie et la famille Romanov se rebellent, inquiètes de cette alliance du tsar avec « une force diabolique et maléfique », qui se joue des barrières sociales et de l'ordre établi. L'homme qui débarrassera le pays de ce paysan qui menace le régime et par qui le malheur arrive ne sera pas « un meurtrier mais l'arme de la Providence ». L'évêque Théophane et le moine Iliodore, ceux-là même qui l'ont introduit à la cour, outrés par son inconduite et surtout d'avoir été évincés, noircissent encore le trait. Le premier dans la presse, le second dans les salons, où il crée le mythe du « diable sacré » en révélant le contenu exalté des lettres de la tsarine à l'« Ami ». Des pamphlets circulent sous le manteau, repris dans la presse de centre gauche, qui expose sa doctrine sur le péché et insiste sur ses liens avec l'extrême droite et les milieux dynastiques – une attaque à peine cachée contre le tsar. La censure ne peut rien contre ces allusions indirectes, et les rares journaux saisis se vendent à prix d'or. Au poète et dramaturge Ivanov, Lénine reconnaîtra avoir sciemment manipulé le mythe Raspoutine : l'éminence grise lui a servi d'« idiot utile ».
En 1927, à l'occasion du dixième anniversaire de la révolution, les bolcheviks publient des interrogatoires de ses assassins pour mieux souligner la déchéance d'un régime sous l'emprise d'un paysan inculte et débauché. Tout cela restera enfoui jusqu'en 1964 dans les archives secrètes de la révolution d'Octobre… entretenant la légende du diable saint et son mystère. ◆

Une figure trop séduisante pour le peuple russe, selon Léonid Brejnev. En vérité, l'image du moujik thaumaturge a vité dépassé les frontières slaves, pour régaler un monde des arts sous le charme.



DR

L'écrivain russe Edvard Radzinski s'appuie sur des archives inédites de la commission extraordinaire de 1917, des rapports secrets de police et autres témoignages scellés pour ranimer, de l'intérieur, l'éternelle énigme russe.

À Paris, en 1966, un prince chenu, Youssoupov, se souvient de sa rencontre avec un moine débauché et jouisseur, qu'il finira par assassiner. Robert Hossein est soucieux de vérité historique dans ce drame tourné en 1967 et discrètement empreint de nostalgie.



COLLECTION KHARBINE-TAPABOR.



DR

Gérard Depardieu réalise là un rêve vieux de quinze ans… Produit par la télévision russe, en 2011, avec l'accord de Vladimir Poutine obtenu par l'acteur français, le film a notamment pour décor le palais Youssoupov, à Saint-Pétersbourg, où Raspoutine fut assassiné.



DR

Parmi les adaptations sur les planches de la légende du Sibérien, citons la pièce de William Whitehurst, jouée, entre autres endroits, au Rosemary Branch en 2009 (photo) et au Second Skin Theatre en 2011, à Londres.

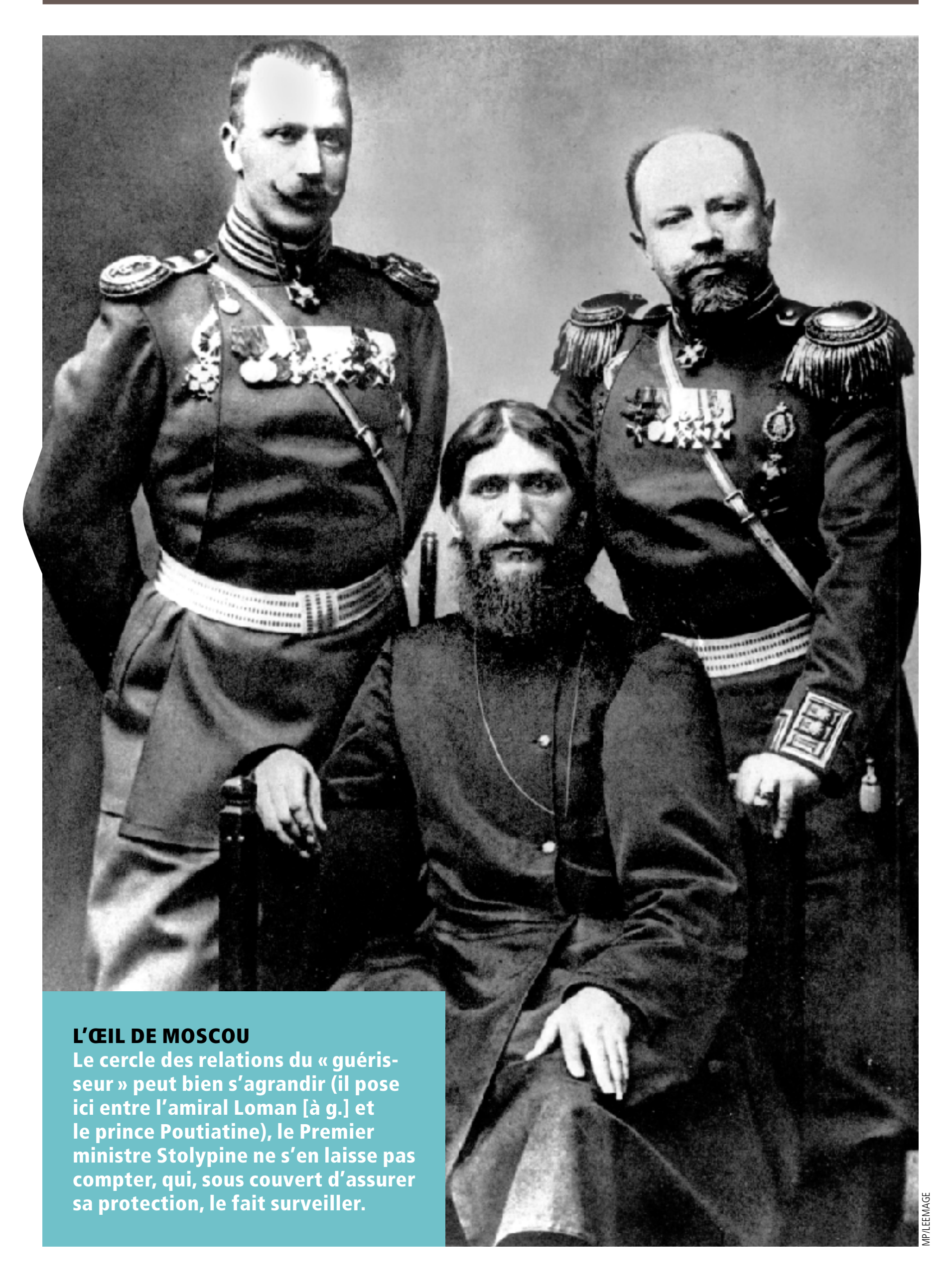


RUE DES ARCHIVES/RDA

La Hammer s'empare du mythe en 1966, avec dans le rôle-titre Christopher Lee, théâtral et superbe, dans un film à charge qui insiste sur la cupidité et la concupiscence du « moine fou ».

PISTÉ PAR LES SERVICES SECRETS

PAR VLADIMIR FÉDOROVSKI



L'ŒIL DE MOSCOU
Le cercle des relations du « guérisseur » peut bien s'agrandir (il pose ici entre l'amiral Loman [à g.] et le prince Poutiatine), le Premier ministre Stolypine ne s'en laisse pas compter, qui, sous couvert d'assurer sa protection, le fait surveiller.

MP/LEEMAGE

À partir de 1905, la police secrète du tsar est chargée par le gouvernement d'accomplir la délicate mission de suivre Grigori Raspoutine. Quand les premiers rapports de police le concernant sont présentés au Premier ministre, Piotr Stolypine, ignorant encore de l'existence du « saint starets », le chef du gouvernement en est terrifié : « La vie de la famille impériale, déclare-t-il à Nicolas II, doit être pure comme le cristal. Si, dans la conscience populaire, une ombre vient à tomber sur la famille du tsar, alors toute l'autorité morale de l'autocrate s'effondrera et le pire pourra advenir. » En effet, Stolypine n'acceptait pas l'influence de ce Sibérien mystique sur le couple impérial, tandis que Raspoutine reprochait au Premier ministre son arrogance et sa méconnaissance de la Russie profonde…

En réaction aux rapports de ses services secrets, le tsar déclare à son ministre de la Cour, le comte Fredericks : « Tout cela relève entièrement de nos affaires privées. Il est étonnant de voir à quel point les gens aiment à se mêler de ce qui ne les concerne point. » Plus tard, Nicolas II adresse la même réponse à Stolypine, qui lui présente une note policière sur les aventures de Raspoutine. S'appuyant sur les preuves apportées par l'archevêque Antoine Volinski, cette note confirme que Raspoutine appartient à la secte des *khlysty* *(lire p. 31)*.

Il manipule la police

Cela n'affecte cependant en rien la confiance qu'il accorde à son ami. D'emblée le tsar rejette toutes les accusations et déclare à son Premier ministre : « Mais, au fond, en quoi cela vous intéresse-t-il ? Après tout, cela me regarde personnellement, cela n'a rien à voir avec la politique. Mon épouse et moi-même ne pouvons-nous avoir de relations qui nous soient personnelles ? Ne pouvons-nous fréquenter les gens qui nous intéressent ? » Néanmoins, Stolypine pense tout le contraire et continue à faire surveiller Raspoutine par la police. Grâce aux rapports produits à l'occasion de ces filatures, nous avons la possibilité de suivre Raspoutine, minute

Tandis que l'Empire russe court à sa perte, les plus hauts dignitaires de l'État se repaissent des détails scandaleux ou salaces de la vie du « saint diable »


MALCOLM DUNBAR/PICTURE POST/HULTON ARCHIVE/GETTY IMAGES

ANONYMOUS Parallèlement à la police politique russe, l'agent secret britannique Robert Bruce Lockhart épie « le prophète » pour s'assurer que cet encombrant antimilitariste ne convainque Nicolas II de se retirer de l'échiquier de la Grande Guerre.

par minute. La police joua auprès de lui un rôle ambigu dès qu'il apparut dans l'entourage impérial, assurant à la fois sa protection et surveillant ses moindres faits et gestes. Non seulement la police du tsar, mais aussi l'agent secret travaillant sous la couverture diplomatique britannique Robert Bruce Lockhart, suivait Raspoutine. Ces deux sources rapportèrent une scène insolite dans un restaurant de Saint-Pétersbourg.
De l'un des salons privés parvinrent des cris, des jurons, des bruits de verre cassé et des claquements de porte. « La cause du désordre était un Raspoutine ivre et libidineux que ni la police ni la direction n'osaient expulser. » L'histoire parvint rapidement à la capitale de l'empire, car Raspoutine, à l'origine du tumulte, s'était mis à se flatter de ses relations avec la tsarine. « Montrant un gilet brodé qu'il portait sous son caftan, il aurait dit : "C'est la vieille qui m'a brodé ce gilet… Je fais d'elle tout ce que je veux, elle est obéissante !" », cependant qu'il exhibait, par provocation, son pénis. Raspoutine se conformait à l'image qu'on attendait de lui. Ce fut l'essentiel de son art : manipuler l'opinion publique, et même la police.

Avantage à l'Angleterre

Les services secrets tsaristes ont prévenu Raspoutine de l'imminence d'une tentative d'assassinat en décembre 1916 : la police avait réuni un faisceau de témoignages au sujet d'« un mauvais coup qu'on s'apprêtait à lui porter ». Le ministre de l'Intérieur insista même pour que le starets restât chez lui, au moins pendant quarante-huit heures. Ce dernier se rangea à son avis, mais à peine son interlocuteur était-il parti qu'il commença à se préparer pour sortir chez le prince Youssoupov, où il sera effectivement assassiné.
Bien plus tard, au début du XXI[e] siècle, la BBC, dans un documentaire, rapporta des conclusions sensationnelles sur sa mort. L'ancien détective Richard Cullen, de Scotland Yard, a développé une hypothèse fondée sur la découverte d'un éminent pathologiste russe, Vladimir Jarov, selon laquelle l'un des assassins était un agent des services secrets britanniques. Entre autres indices, il apparaît sur les photos du corps de Raspoutine trois traces de balles différentes. C'est la troisième, tirée exactement au milieu du front, qui serait l'œuvre d'un espion britannique : Oswald Rayner. Cette version continue à susciter des polémiques. En réalité, cette dernière balle fut sans doute tirée par le protagoniste du complot contre Raspoutine, le grand-duc Dimitri.
En revanche, il est incontestable que Raspoutine fut placé au centre d'une impitoyable guerre menée en Russie par les services secrets britanniques et allemands. Les Britanniques ne souhaitaient pas que Raspoutine, profondément pacifiste, arrive à convaincre le tsar de cesser la guerre, favorisant ainsi les intérêts allemands. Avec l'assassinat de Raspoutine, Londres a pris l'avantage mais, quatre mois plus tard, avec le retour de Lénine, leader des bolcheviks, en Russie, dans un wagon plombé livré par les services secrets allemands, Berlin allait rafler la mise. ◆

Vu par Nadejda Teffi (1872-1952)

« Il renversait les ministres comme un château de cartes »

Nadejda Teffi fréquente les salons, y lit ses poèmes et y rencontre les poètes de l'époque – Blok, Ivanov, Mandelstam. Fière de la révolution de 1905, elle écoute assidûment les intellectuels engagés et écrit des satires pleines d'humour dans un style littéraire. Elle publie ses récits dans divers journaux, *Novaïa Jizn* notamment, grâce auxquels elle rencontre Lénine, amateur de sa prose. Le 9 avril 1915, elle rencontre Raspoutine à l'occasion d'un dîner mondain chez l'éditeur Alexis Filippov, qui lui inspirera une nouvelle, *Mon dîner avec Raspoutine*, publiée en 1924 : « [Il] était un personnage avec lequel il fallait compter. Il renversait les ministres comme un château de cartes, qu'il redistribuait ensuite. Son déplaisir inspirait une crainte plus grande que la colère du tsar. On parlait d'ouvertures que l'Allemagne aurait faites, par son intermédiaire, à Alexandra Fiodorovna. Avec des prières et des suggestions hypnotiques, il décidait de notre stratégie militaire. [Comme disent les gens de la rue], "il profite de tout ce qui est noir, diabolique et incompréhensible. Tout ce qui sème la discorde et la panique". »



VRAI OU FAUX GUÉRISSEUR ?

PAR THIERRY SARMANT

Le 2 octobre 1912, le tsarévitch Alexis, seul fils de Nicolas II, se blesse à la cuisse en sautant d'une barque. L'accident provoque une hémorragie interne de l'aine, qui menace la vie de l'enfant : le petit Alexis, alors âgé de 8 ans, est en effet atteint d'une affection congénitale et héréditaire, l'hémophilie. Comme son sang ne coagule pas normalement, les plaies superficielles peinent à se refermer, et les blessures internes, en particulier aux articulations, provoquent des hématomes importants, des douleurs intenses ainsi qu'une forte fièvre. Averti de l'accident, Raspoutine entre en prière devant l'icône de la Vierge de Kazan. Bientôt, il télégraphie au palais pour rassurer l'impératrice, Alexandra Fiodorovna.

Aussitôt le télégramme arrivé, le tsarévitch se porte mieux. C'est déjà la troisième fois que l'intervention de « l'homme de Dieu » est censée avoir sauvé l'héritier du trône. L'efficacité de Raspoutine a sans doute une cause plus prosaïque que mystique : il déconseille d'administrer à Alexis les remèdes prescrits par les médecins. Or, parmi ceux-ci figurait l'aspirine, dont on ignorait alors les priorités anticoagulantes, et donc la nocivité pour un patient hémophile… Raspoutine opère ses « miracles » de la façon la plus simple qui soit : par la prière, par l'imposition des mains et, au besoin, comme dans le cas du tsarévitch, à distance.

Le 15 janvier 1915, Anna Vyroubova, dame d'honneur et favorite de l'impératrice Alexandra, est victime d'un accident de chemin de fer au départ de

L'influence du chamanisme sibérien

En 988, la décision du prince Vladimir est sans équivoque : la Russie sera chrétienne. Mais, dans l'épaisse forêt sibérienne, les vieilles croyances perdurent. Dans cette société de chasseurs-pêcheurs, la déification de la nature et des animaux persiste. Ainsi naît une forme d'orthodoxie populaire fondée sur un équilibre entre l'homme et la nature, sur lequel veille le chaman, intermédiaire entre le monde des esprits et les hommes, détenteur de l'art de guérir et d'exorciser. Lorsque se produit le grand schisme entre réformateurs de l'Église et vieux-croyants, la Sibérie devient le refuge de « sectaires », comme les *khlysty*, qui empruntent aux sorciers et chamans la *radenia* : une danse effrénée, extatique, suivie d'un repentir rédempteur, savante combinaison du paganisme et du christianisme. Raspoutine aurait rencontré les *khlysty*, avant de devenir un starets, le guide qui lit dans les âmes et prédit l'avenir – « un être qui, avec son âme et sa volonté, prend possession de votre âme et de votre volonté », dira Dostoïevski –, quelque chose du chaman, le christianisme en plus. M. D. A.

Il récite une courte prière et crie trois fois : « Annouchka ! Annouchka ! Annouchka ! » Anna Vyroubova ouvre les yeux. « Maintenant, éveille-toi et lève-toi ! » Elle se redresse…

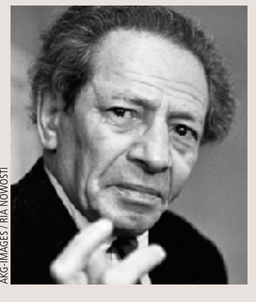
Tsarskoïe Selo. Amené par un train spécial, Raspoutine se rend à son chevet et la trouve inconsciente. Il pose alors sa main sur le front de la souffrante, récite une courte prière et crie trois fois : « Annouchka ! Annouchka ! Annouchka ! » Celle-ci ouvre les yeux. « Maintenant, éveille-toi et lève-toi ! » Mme Vyroubova se redresse… et la rumeur de ce nouveau miracle se répand jusqu'à Saint-Pétersbourg. La même scène se renouvelle en décembre 1915, lorsque le tsarévitch Alexis, qui accompagne son père dans un voyage d'inspection en Galicie, est pris d'une hémorragie nasale et de plusieurs syncopes. L'impératrice prévient l'homme de Dieu, qui, après s'être abîmé en prières, déclare à la mère éplorée : « Remercie Dieu ! Il m'accorde cette fois encore la vie de ton fils. » Raspoutine s'inscrit ainsi dans la tradition des starets, ces « vénérables », pèlerins ou anachorètes, qui dans la Russie traditionnelle représentent un contrepoids à un haut clergé trop souvent compromis avec le pouvoir impérial.

Introduit auprès du tsar par « les deux sœurs noires »

L'homme de Dieu hypnotise littéralement ses interlocuteurs. Son pouvoir de séduction agit particulièrement sur les femmes, et Raspoutine a la réputation de mener une vie à la fois de piété et de débauche, fréquentant les tavernes comme les maisons de passe. Il est accusé de partager les convictions de la secte des *khlysty* – voire d'y appartenir –, pour qui le péché est le préalable du repentir, et donc du salut *(lire l'encadré p. 31)*, ce qui finira par le rendre suspect auprès d'une partie de la hiérarchie de l'Église orthodoxe. ›››

Quand les communistes n'occultaient aucune piste

1917, la Sainte Russie vacille. Mais l'acharnement de Lénine contre tout ce qui a trait à la religion, la férocité de Staline envers les mages et les nécromanciens ne parviendront pas à éradiquer la prédisposition russe à l'occultisme et aux croyances multiples. Les tsars disparaissent, mais pas l'espoir du peuple en la venue d'un rédempteur. Les nouveaux tsars rouges ont eux aussi besoin de mages. Après Raspoutine en viendront d'autres. Pour Staline, en contradiction avec lui-même, ce sera Wolf Messing, un voyant, télépathe et hypnotiseur utile, que les conseillers de Khrouchtchev consulteront aussi pendant la crise de Cuba. À la fin des années 1970 et pendant la décennie suivante apparaît Djouna Davitashvili, qui ne tarde pas à se faire un nom. L'autre âme noire d'Eltsine sera un général du KGB, Gueorgui Rogozine, féru d'astrologie et de spiritisme. M. D. A.



AKG-IMAGES / RIA NOWOSTI

WOLF MESSING
C'est en 1939 que Staline engage cet artiste, après qu'il a démontré ses capacités : convoqué au Kremlin, il y pénètre au nez et à la barbe des nombreux gardes sans l'indispensable laissez-passer. Le régime, qui nage en plein irrationnel, sera conquis quand il prédira la victoire pour l'URSS et la date de capitulation de l'Allemagne nazie.



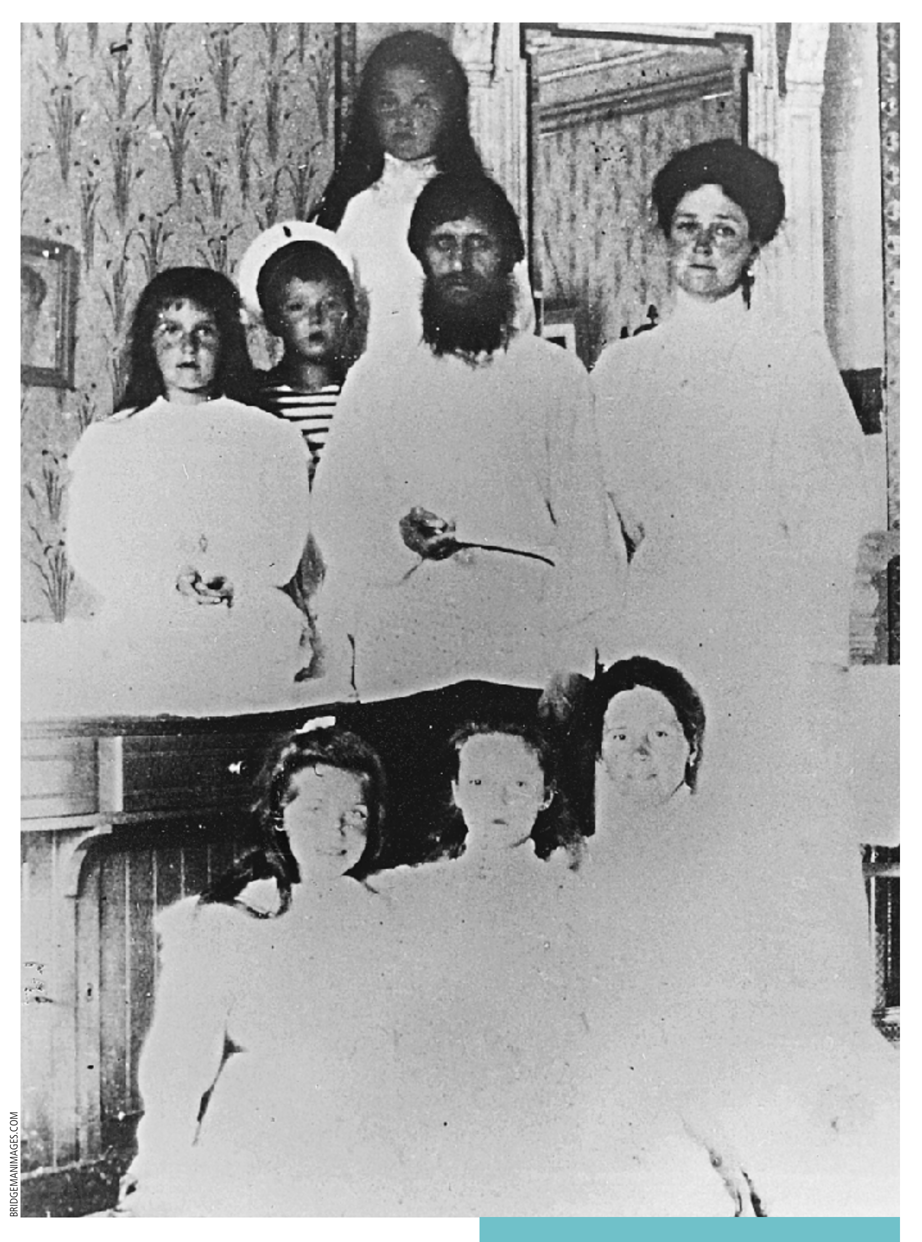
DR

GUEORGUI ROGOZINE
Les antidépresseurs – et encore moins l'alcool – ne règlent les problèmes de dépression de Boris Eltsine, au pouvoir entre 1991 et 1999. Parmi les guérisseurs dont il ne tarde pas à s'entourer, Gueorgui Rogozine s'impose vers 1996. Inconnu du grand public – occidental comme russe –, ce général des services secrets va régner en maître sur le Kremlin. Le cosmos lui dicte les solutions aux problèmes budgétaires quand il ne crée pas, autour du président et entre deux corrections de karma, un « pôle énergétique favorable »… En vérité, ce professionnel du renseignement, pour qui la manipulation et le paranormal n'ont aucun secret, a habilement fait du neuf avec de vieilles méthodes.



AKG-IMAGES / RIA NOWOSTI

DJOUNA DAVITASHVILI
Artistes et apparatchiks se pressent dans le salon de l'appartement de cette astrologue géorgienne, guérisseuse « non traditionnelle ». Celle qui se fait appeler « la princesse assyrienne » voit bientôt défiler les limousines, qui la mèneront auprès de Brejnev d'abord, puis de Boris Eltsine. À son contact, la santé du premier s'améliore, et le second en fait sa magnétiseuse personnelle – dont les pouvoirs opéraient, dit-on, jusqu'à plusieurs milliers de kilomètres de distance…



ORDONNANCE
En soulageant le tsarévitch (maillot rayé), par l'arrêt de son traitement contre l'hémophilie – dont l'aspirine, qui empire le mal –, Raspoutine se pose comme le seul garant de sa survie aux yeux de l'impératrice (à dr.).

››› Le paradoxe est que le succès du paysan sibérien dans la haute société doit beaucoup moins à la tradition russe qu'à la vogue de l'occultisme venue d'Occident. Il est introduit auprès du tsar par les grandes-duchesses Anastasia et Militza, princesses monténégrines connues sous le sobriquet des « deux sœurs noires » en raison de leur passion pour la mystique orientale, le spiritisme et le magnétisme. Dans la faveur de la famille impériale, il succède à deux Français, maître Philippe de Lyon, un guérisseur que Nicolas II rencontre en 1901, et à Papus (Gérard Encausse de son vrai nom), un médecin et occultiste qui se rend en Russie en 1901 et en 1905. L'empereur prise également un médecin d'origine bouriate, Badmaev, mi-charlatan, mi-homéopathe, censé avoir rapporté de Mongolie et du Tibet des plantes médicinales et des recettes magiques ; et l'appelle plusieurs fois au chevet du tsarévitch. Badmaev administre à l'empereur lui-même de ses potions reconstituantes, qui paraissent avoir compté parmi leurs ingrédients du haschich.

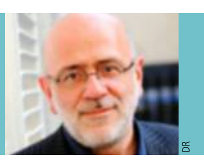
Un couple tiraillé entre des influences contraires

La famille du tsar est à l'image de la société russe évoluée du temps, partagée entre nostalgie de la vieille Russie, orthodoxe et autocratique, et influence croissante de l'Occident sur les mœurs et les mentalités. Le tsar et son épouse sont de vivantes contradictions. Nicolas II, prince polyglotte, a fait le tour du monde avant de monter sur le trône. L'impératrice, fille du duc de Hesse Louis IV, d'origine allemande, élevée à la cour d'Angleterre, garde la marque de son éducation victorienne.

Les deux époux sont les héritiers et les défenseurs de l'absolutisme le plus rétrograde… et les alliés de la France démocratique et libérale de la IIIe République. Tiraillé entre ces influences contraires, écrasé sous le poids du gouvernement de l'État le plus vaste du monde, isolé de la vie sociale, le couple impérial trouve refuge dans le mysticisme. Raspoutine est pour eux à la fois un sauveur, un consolateur et un guide. Dans la correspondance entre l'impératrice et Nicolas II, il est l'« Ami » : l'expression revient plus de 400 fois entre 1914 et 1917. « Si nous ne L'avions pas près de nous, Lui, écrit Alexandra à son mari au mois de novembre 1916, tout serait fini depuis longtemps. » L'homme de Dieu s'impose comme le garant de la survie du tsarévitch hémophile, mais son influence va bien au-delà. Elle s'exerce sans dessein bien précis, mais plutôt en faveur des milieux réactionnaires, qui ont « lancé » le starets.

L'extraordinaire fortune de Grigori Raspoutine est un symptôme de la crise que traverse la Russie du début du XXe siècle, un immense empire en constant essor économique, en pleine effervescence intellectuelle et artistique, et en même temps travaillé par des forces de dissociation sans pareilles – un pays entre deux mondes… ◆

PAR JEAN-FRANÇOIS COLOSIMO Philosophe, éditeur et historien des religions, il est l'auteur de nombreux ouvrages, dont *L'Apocalypse russe, Dieu au pays de Dostoïevski* (Fayard).


DR

LE SYMBOLE D'UNE RUSSIE VACILLANTE

« Raspoutine est bien sûr un personnage inhabituel, incroyable, curieux. Il y a une telle force cachée dans les incroyables histoires de cet homme ! J'aimerais aussi incarner Raskolnikov, le héros de *Crime et châtiment* », déclare l'acteur hollywoodien Johnny Depp, de passage à Moscou. Vu d'Occident, le mage du tsar Nicolas II semble tout droit sorti du monde de Dostoïevski, où se croisent démons et saints, qui sont parfois les deux en un. Ne relève-t-il pas, comme eux, de la mystique russe de la terre illimitée et du peuple souffrant auxquels survient immanquablement quelque élu messianique appelé à défendre les humbles, à tutoyer les puissants et à convoquer le miracle ? Bref, un symptôme éminent de cette irrationalité de l'âme slave, qui à la fois ravit et effraie par son mélange de fable médiévale, d'espérance surnaturelle et de brutalité orientale. Or, il n'en est rien.

La figure caricaturale de Raspoutine folklorise au contraire le sursaut métaphysique dont se revendique le romancier du nihilisme qu'est Dostoïevski, lequel demeure aussi le plus saisissant théologien de la modernité. En proclamant la mort de Dieu et en consacrant l'auto-divinisation de l'Homme, l'Europe des Lumières a, selon lui, creusé un abîme de ténèbres qui engloutira l'humanité. Les charniers des utopies totalitaires au XX[e] siècle prouveront, dans l'horreur, la justesse de cette prédiction. Attaché au Christ, l'ancien bagnard et joueur ne peut cependant accepter que triomphe le Mal. C'est du côté de l'orthodoxie, alors en pleine renaissance dans les monastères qui résistent à la religion du progrès par la contemplation, auprès des starets, de ces « Anciens » qui sont considérés comme des témoins incarnés de la transcendance, qu'il cherche une réponse spirituelle.

Comme Tolstoï, Rozanov et les intellectuels pétersbourgeois de son temps, il se rend à la laure d'Optino pour y rencontrer ces hommes qui s'inscrivent dans la haute tradition du désert, de la prière, de l'intercession et sont allés au bout d'une ascèse inexorable afin de basculer dans l'invisible, de goûter la grâce, de rencontrer l'Éternel face à face. La rumeur les canonise de leur vivant, et les foules se pressent pour recueillir leur parole. Pour Dostoïevski, ils attestent que l'existence est irréductible aux systèmes dans lesquels on veut l'emprisonner. Il s'inspire d'eux pour brosser le portrait du starets Zosime dans *Les Frères Karamazov*. Mais voilà qu'à sa mort ce modèle de piété se soustrait au signe le plus éminent de sanctification : son cadavre, au lieu de se révéler incorruptible, entre en putréfaction. Manière d'affirmer, pour Dostoïevski, que le vrai miracle ne tient pas dans le prodige spectaculaire, mais dans la conversion du cœur.



RASPOUTINE BÉNÉFICIE DE FUNÉRAILLES NATIONALES QUI SONNENT PAR AVANCE LE GLAS D'UN EMPIRE TSARISTE BIENTÔT LIVRÉ AU CHAOS, QUE CE GOUROU SPIRITUALISTE AURA PRÉCIPITÉ PAR SON IMPOSTURE

Déchristianisation accélérée

Raspoutine usurpe théâtralement cet univers symbolique. Il a fréquenté les couvents, mais n'y a fait aucun noviciat. Il arbore la soutane, mais n'a jamais prononcé de vœux. Il se présente comme starets, mais ce titre n'abuse que les gogos de la cour impériale. Le parcours initiatique qu'il revendique s'apparente au chamanisme sibérien et n'a rien à voir avec la voie chrétienne. La représentation dualiste dont il se targue, qui lie la débauche et la pénitence, est caractéristique du manichéisme contre lequel s'est battue l'Église primitive. Surtout, il prétend guérir en recourant à une force aussi occulte qu'automatique, parodiant ainsi inconsciemment le scientisme ambiant.

Gourou spiritualiste prospérant sur une déchristianisation qu'accélèrent alors l'industrialisation, l'exode rural et l'essor du terrorisme, Raspoutine est le symbole de cette Russie vacillante que Dostoïevski aura tenté de redresser. Toutes les phrases que l'on prête au romancier sur le charlatan sont apocryphes, puisque le second n'a qu'une dizaine d'années lorsque le premier bénéficie de funérailles nationales qui sonnent par avance le glas d'un empire bientôt livré au chaos et que l'un n'aura cessé de précipiter par son imposture tandis que l'autre aura employé son génie à le prévenir. En vain. ◆



DU PLOMB DANS L'AILE
Gâteaux fourrés au cyanure – gobés sans effet ! – et trois balles de revolver – dont une en pleine tête – auront eu raison du gêneur, croit-on. Car le corps, jeté dans la Neva, sera retrouvé et autopsié, pour un étonnant résultat…

WWW.BRIDGEMANIMAGES.COM

PLUS FORT QUE LA MORT

La personnalité et le mode de vie de Raspoutine, propres à exciter les fantasmes, lui ont valu des haines farouches. Mais supprimer « l'homme de Dieu » s'est révélé un objectif difficile à atteindre. Le premier attentat qui le vise a lieu le 29 juin 1914. Alors que Raspoutine s'apprête à entrer dans sa maison du village de Pokrovskoïe, une jeune femme exaltée, Khionia Gouseva, lui porte un coup de poignard au ventre. Raspoutine s'écarte, mais Khionia se jette sur lui pour en finir. Le moujik ramasse un bâton et frappe son agresseuse, qui tombe à terre. Les passants s'emparent de Khionia, qui aurait crié : « J'ai tué l'Antéchrist ! », et la mènent au poste de police. Grièvement blessé, Raspoutine reste entre la vie et la mort durant plusieurs jours. Transféré à l'hôpital de Tioumen, il n'en sort que le 17 août.

L'enquête révèle que Khionia Gouseva, dont la santé mentale est vacillante, a travaillé comme servante dans une communauté orthodoxe de Tsaritsyne. C'est là qu'elle a rencontré Héliodore, agitateur d'extrême droite et moine en rupture de ban. Héliodore, ancien protégé de Raspoutine, a quitté les ordres sacrés et s'est brouillé avec l'homme de Dieu. Il semble avoir excité la jeune femme contre le « saint diable », « pire que les 450 faux prophètes de Baal ». Quelle que soit sa responsabilité dans l'attentat, l'ex-moine juge bon de prendre le large et s'exile en Norvège. Internée dans un hôpital psychiatrique, Khionia sera libérée après la révolution de février 1917.

Le 19 janvier 1915 survient un accident laissant penser à une nouvelle tentative

d'assassinat : Raspoutine, de retour à Saint-Pétersbourg, est renversé sur la perspective Nevski par une troïka filant à toute allure. Le starets s'en tire avec une légère blessure à la tête. Les rumeurs de complots visant à éliminer l'« Ami » des Romanov ne cessent de courir pendant les années 1915 et 1916. Le troisième attentat contre Raspoutine – celui qui a réussi – est à la fois le plus célèbre et le plus mystérieux.

« Chaque fois, il a ressuscité, plus puissant que jamais ! »

Il résulte d'une conspiration dont les ressorts n'ont pu être entièrement éclaircis. Les conjurés eux-mêmes forment un assemblage pour le moins improbable : le grand-duc Dimitri Pavlovitch, le prince Félix Youssoupov, le député Vladimir Pourichkevitch, le lieutenant Serge Soukhotine et le médecin polonais Stanislas Lazovert, auxquels semble s'être joint un Britannique, Oswald Rayner. Pourichkevitch, orateur réputé de la Douma, est une des figures en vue de l'extrême droite monarchiste, inspirateur des pogroms. L'ambassadeur français Maurice Paléologue dépeint Youssoupov, réputé être le plus bel homme de l'empire, comme « doué d'une intelligence vive et de goûts esthétiques » ; « mais, ajoute-t-il, son dilettantisme se plaît un peu trop aux fantaisies perverses, aux images littéraires du vice et de la mort ». Le lieutenant Soukhotine est un officier du 4e régiment de fusiliers de la famille impériale, unité de la Garde. Tous paraissent avoir été manipulés par Oswald Rayner, avec qui Youssoupov s'est lié intimement durant ses études à Oxford et qui est devenu un agent de l'*Intelligence Service*. Pour les conjurés russes comme pour les agents britanniques, il s'agit de mettre fin à l'influence jugée néfaste de Raspoutine sur le couple impérial. Une influence qui pourrait conduire la Russie à abandonner ses alliés et à conclure une paix séparée avec l'Allemagne.
Youssoupov commence par se lier avec Raspoutine – on a prétendu qu'ils étaient devenus amants. Le prince veut en effet attirer le starets chez lui afin de lui administrer du poison fourni par le docteur Lazovert. Le 16 décembre 1916, Raspoutine accepte l'invitation du jeune homme à se rendre dans son palais homonyme de Saint-Pétersbourg, situé au numéro 94 du quai de la Moïka. Le prince le reçoit dans une pièce discrète du sous-sol, aménagée en salon pour l'occasion, et lui sert du thé et des gâteaux largement assaisonnés de cyanure. Les autres conjurés se tiennent dans une pièce voisine.
Au bout d'une heure, Raspoutine est toujours debout, le poison ne produit aucun effet… Désemparé, le prince sort sous prétexte d'aller chercher sa femme, rejoint ses complices et emprunte son revolver au grand-duc Dimitri. Revenu dans le salon, il tire sur son invité à bout portant. Le starets, touché à la poitrine, s'écroule. Croyant avoir touché son but, Youssoupov retourne auprès de ses complices. C'est alors qu'un bruit suspect attire leur attention : les conjurés gagnent le sous-sol et constatent que Raspoutine, qui s'est relevé, a réussi à gravir l'escalier, à ouvrir la porte, et s'apprête à sortir dans la cour du palais. Pourichkevitch lui tire quatre fois dans le dos. Une seule balle touche son but : elle traverse un rein et se loge dans la colonne vertébrale. Cette fois, le colosse est immobilisé, mais il semble que le coup de grâce – une balle dans le front – a été administré par Wayner. Les meurtriers jettent ensuite le corps dans un bras de la Neva, mais oublient de le lester. Le cadavre sera ›››

La menace d'un nouveau Raspoutine

En février 1917, la révolution est en marche ; et Lénine, toujours en Suisse. Il y apprendra le renversement du régime tsariste, un mois plus tard. Scandalisé de voir que la direction du parti soutient le gouvernement provisoire bourgeois, il écrit ses *Lettres de loin*, espérant remettre les bolcheviks dans le droit chemin : « La première révolution et la contre-révolution qui l'a suivie ont démasqué tout le cynisme et la corruption de la clique tsariste avec le monstrueux Raspoutine à sa tête […]. Les ouvriers veulent la république ; or, la république est un gouvernement beaucoup plus ordonné que la monarchie. Qu'est-ce qui garantit au peuple qu'un second Romanov n'engagera pas un second Raspoutine ? » M. D. A.

Vu par Mikhaïl Boulgakov (1891-1940)

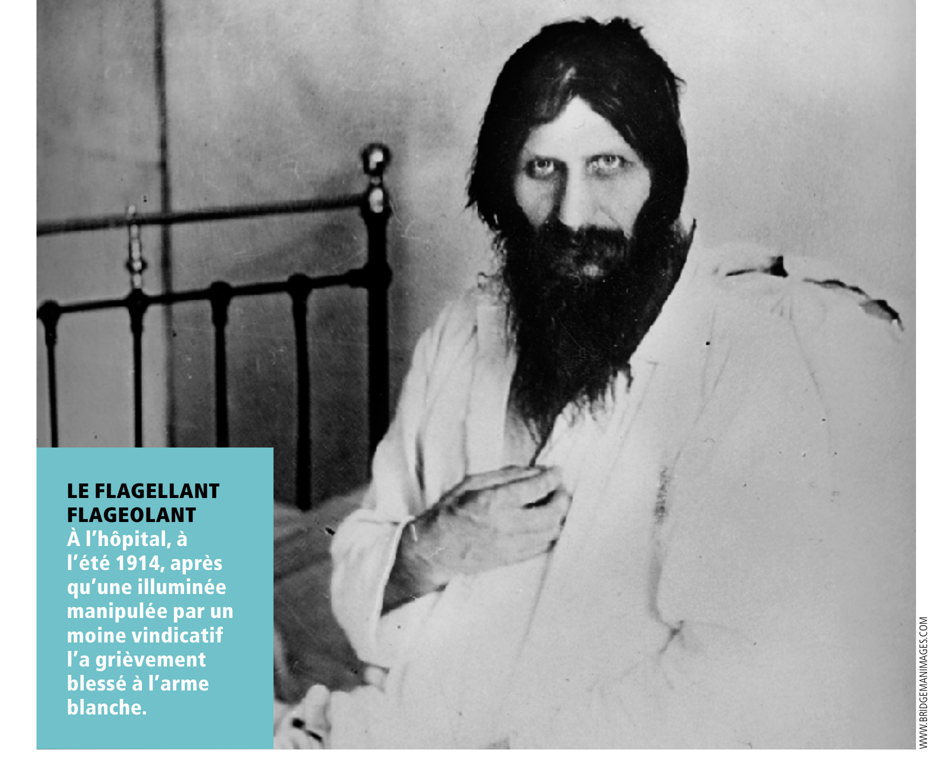
« Tous [ont] besoin d'être éduqués »

Dans la nouvelle *Le 13, immeuble Elpite-commune ouvrière* (1922), ce « conservateur jusqu'à la moelle » montre la tragique rupture entre le passé et le présent, la métamorphose ratée d'un hôtel particulier bourgeois, centre culturel et de débauche fréquenté par des artistes et Raspoutine. Devenu en 1917 la maison de « brutes, ignares » qui ont « tous besoin d'être éduqués », il sera complètement détruit par un incendie. Citer Raspoutine suffit à décrire un monde qui entraîne la culture dans sa chute : « Chaque soir, les soixante-dix fenêtres de l'énorme bâtiment gris souris s'embrasaient au-dessus de la cour asphaltée, où se tenait une jeune fille près d'une fontaine. Le visage vert, muette et dénudée […]. Chaque soir, des voitures gargouillaient et tressautaient […] devant les portes d'entrée […]. Ah ! si elle était connue cette maison ! La luxueuse maison Elpite… [Un soir,] la portière d'un coupé verni s'ouvrit et un hôte très attendu en descendit. Il resta jusqu'à trois heures du matin dans l'appartement n° 3 […] et les éclats impétueux d'une chanson tsigane : "Aujourd'hui, nous buvons ! Demain, nous boirons !" Et, d'étage en étage, le bruit courut le long d'un téléphone invisible qui murmurait avec fierté : Raspoutine est ici. Raspoutine. »

››› retrouvé le 19 décembre. Une rumeur, infondée, veut que l'autopsie ait démontré la présence d'eau dans les poumons de la victime, ce qui impliquerait que Raspoutine était encore vivant quand il fut jeté dans le fleuve…

La nouvelle de sa mort suscite dans Saint-Pétersbourg des réactions contrastées. Les uns sont dubitatifs: « Dix fois déjà, on nous a annoncé la mort de Raspoutine. Et, chaque fois, il a ressuscité, plus puissant que jamais ! » s'exclame le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch. Dans les queues qui s'allongent devant les magasins, on commente plus lapidairement: « À chien, mort de chien ! » L'impératrice Alexandra fait arrêter le grand-duc et le prince Youssoupov, tandis que les autres conjurés prennent la fuite. Mais Nicolas II ne tarde pas à faire libérer ses deux parents et à les envoyer en exil.

À cette date, le régime impérial chancelle. Le meurtre de Raspoutine montre que le tsar n'est plus obéi jusque dans sa propre famille, qui pense désormais à le remplacer. Deux mois plus tard, la dynastie des Romanov aura cessé de régner. Les acteurs et les témoins du drame en ont donné des versions différentes et parfois contradictoires, à la police dans un premier temps, dans les Mémoires publiés après la révolution, puis dans des interviews accordées à la presse. En sorte que l'assassinat de Raspoutine fait désormais figure de sommet de la légende du starets, le « saint diable » ayant été, jusqu'à un certain point, plus fort que la mort. ◆ T. S.



LE FLAGELLANT FLAGEOLANT
À l'hôpital, à l'été 1914, après qu'une illuminée manipulée par un moine vindicatif l'a grièvement blessé à l'arme blanche.

Ses derniers mystères

À peine son cadavre refroidi et la monarchie déchue, Raspoutine danse sur les écrans de cinéma dans une dizaine de films. Les acteurs ne lui ressemblent pas, le jeu est outré, le propos illogique, la diatribe hasardeuse. Qu'importe. Sa pantomime en clair-obscur fascine depuis longtemps les Russes, des aristocrates jaloux de son influence sur le couple impérial aux simples gens émerveillés de voir l'un des leurs parvenus si haut, en passant par le clergé piétiné par son golem. Même torturé, autopsié, inhumé en secret, Raspoutine conserve ce prodigieux don d'ubiquité qui a permis son ascension et causé sa ruine. Les fantasmes sur son pouvoir occulte culminent, prenant source dans les ténèbres épaisses enveloppant son rapport avec la tsarine. Ce que l'on ne sait pas de Raspoutine, et surtout ce que l'on prétend savoir, dépasse de loin ce que l'on peut affirmer avec certitude. Et parmi les péripéties qui ont sorti de l'ordinaire la vie de ce simple paysan sibérien demeurent de nombreux mystères. Ce saint était-il un ivrogne, ce moujik était-il fortuné ? A-t-il vu la Vierge, est-il vraiment allé jusqu'au mont Athos en 1894, était-il un sectaire flagellant ? Usait-il de l'hypnose, comment guérissait-il le tsarévitch, dominait-il les femmes sexuellement ? La liste, non exhaustive, obéit à une logique certaine. Et il faut répondre à ces questions avec prudence, car sa biographie a d'emblée et toujours été réécrite – par Raspoutine, ses promoteurs et ses adversaires. Récurrente, matricielle, l'accusation de l'appartenance aux *khlysty* n'a jamais été prouvée. L'acharnement du clergé et de la haute société à dénoncer le soi-disant starets et la dévotion possédée de certaines idolâtres de son entourage font la fortune de cette réputation – qui a en outre le mérite de présenter un caractère ultrasexuel. L'histoire de notre homme s'inscrit en effet dans le débat sur la vertu publique et privée, qui s'impose avec la révolution des mœurs provoquée par l'urbanisation. Raspoutine doit faire évoluer rapidement son rôle rudimentaire d'errant venu porter la parole de Dieu du fin fond de la Sibérie. Il s'invente des dons surnaturels, un parcours de saint et même une singulière métaphysique. Pourtant, ceux qui le croisent relèvent la confusion de ses propos, le harcèlement sans répit des femmes, la dépense magnifique et la débauche sordide. Le masque glisse en permanence, il se rajuste de plus en plus mal à partir de 1914. Son ascendant paraît d'autant plus énigmatique : il n'aurait pas dû durer, il tient de la magie noire, ne peut avoir été obtenu que par des procédés illicites. La vérité, c'est que ces mystères sont savamment entretenus par des partis aux intérêts contradictoires. Nul n'a intérêt à les expliquer, il vaut mieux les exploiter – avec ou sans lui. ◆ ALEXANDRE SUMPF

Dernier ouvrage publié par l'auteur : *Raspoutine* (Perrin, 2016).

BALTEL/SIPA

CARTE BLANCHE À
FRANCK FERRAND

Deux vainqueurs pour un pôle

En 1909, les explorateurs Robert Peary et Frederick Cook revendiquent la conquête du septentrion glacé. Entre les deux Américains va alors s'engager une nouvelle lutte – pour la paternité de cet exploit.



« Avez-vous des nouvelles ? Sait-on s'ils ont réussi ? » Au tournant du XXe siècle, l'attrait pour les deux pôles magnétiques est intact : aucun être humain n'a pu les fouler encore. Le pôle Sud ne sera atteint qu'en 1911 par le Norvégien Roald Amundsen, coiffant au poteau la malheureuse expédition britannique de Robert Falcon Scott. Quant au pôle Nord – un point maritime occupé par la banquise –, c'est deux ans plus tôt, en 1909, que l'homme est censé s'en être rendu le maître. « Censé », seulement, car la preuve formelle d'un tel exploit ne sera jamais établie.

Ce rêve impossible, l'explorateur Robert Peary l'aura caressé toute sa vie. Après deux grandes expéditions à travers le Groenland, cet ingénieur civil de la marine a entrepris pas moins de six campagnes à l'assaut du pôle. La première est menée en 1893-1894, la deuxième l'année suivante et la troisième l'année d'après ; suivront de nouvelles tentatives en 1902 et 1905, avant que Peary, tiré par ses chiens, ne touche enfin au but, au printemps de 1909. Du moins si l'on s'en remet à ses dires…

Il a pris le chemin du pôle le 1er mars 1909, quittant son navire, le *Theodore Roosevelt*, à la tête d'une petite vingtaine de traîneaux à chiens. Un équipage de 24 hommes et d'importants bagages doivent lui permettre de disposer de plusieurs relais le long de sa route et d'économiser ses forces le plus longtemps possible. Surtout, parvenu à 250 kilomètres environ de l'objectif, il devrait ainsi pouvoir choisir les hommes et les animaux les plus frais pour accomplir la fin du voyage.

Prêt à brûler ses traîneaux, à manger du chien cru

Peary avance tête baissée dans le froid venteux lorsque lui apparaît à l'horizon cette ligne sombre que redoutent les coureurs de pôle : une masse d'eau libre interrompant la banquise ! Alors, il n'y a guère d'autre choix pour lui que d'attendre, attendre que l'eau gèle… On en profite pour envoyer quelques Inuits à l'arrière, remplacer des bidons de pétrole qui ont tendance à fuir. Enfin, le 10 mars, la caravane des neiges est repartie ; elle dépasse dans la foulée le 84e degré de latitude nord : plus que six à franchir pour atteindre les 90 degrés tant attendus ! La température, elle, descend volontiers à – 50 °C ! En l'absence ›››

LA RÈGLE DE TROIS

Pôle Nord géographique

L'axe de rotation de la Terre (incliné de 66° 30' par rapport au plan de l'orbite terrestre) passe par les pôles géographiques. Le pôle Nord géographique se situe au milieu de l'océan Arctique dans une zone entièrement couverte par la banquise.

Pôle Nord magnétique

C'est l'endroit où le champ magnétique de la planète pointe vers le bas. Conséquence du déplacement du noyau ferreux de la Terre, ce pôle bouge d'environ 40 km par an. Localisé dans le nord du Canada, il devrait, dans cinquante ans, se situer au-dessus de la Sibérie.

Pôle Nord de l'inaccessibilité

Le seul qui ne se réfère pas à une donnée physique. Il désigne le point de l'océan Arctique le plus éloigné de toute côte.

BIANCHETTI STEFANO/LEEMAGE



L'empoignade – symbolique – entre Robert E. Peary et Frederick Cook, vue par l'illustrateur du *Petit Journal* du 19 septembre 1909.

››› de convoi de secours, la progression dans l'enfer blanc paraît de plus en plus aventureuse : qu'importe ! Peary est prêt, s'il le faut, à brûler ses traîneaux pour survivre, à manger même du chien cru ! Il l'a dit, il s'y tient : « Nous ne nous arrêterons pas ! » Partout alentour, la banquise manifeste d'inquiétants signes de faiblesse : craquements, grondements, sifflements sinistres qui laissent augurer les pires effondrements, jusqu'à l'engloutissement de la maigre file de traîneaux dans des eaux sombres, glaciales… Chaque brisure n'en sera pas moins contournée ; chaque interruption, surmontée. Au prix de souffrances difficiles à imaginer, Robert Peary et ses hommes atteindront ainsi, le 20 mars, 85° 23'. À ce stade, la moitié des traîneaux a été renvoyée ; ne demeurent que 12 hommes : quatre Blancs, huit Inuits. Les chiens, amaigris, semblent à bout de forces. Passé le 87e degré de latitude nord, on entre dans une zone géographique encore inconnue de tout être humain. Chaos de glace brisée, ressoudée, amoncelée au gré des mouvements de la banquise… Le soleil rasant ne verse sur ces contrées extrêmes qu'un jour grisâtre, étrange. « Une atmosphère plus spectrale et plus inquiétante ne saurait être imaginée, fût-ce par Dante lui-même, note Peary ; le ciel et la glace semblent comme atténués, irréels. » Encore bloqué par un fleuve éphémère d'eau non gelée, Peary décide de faire halte sur ses rives – mauvaise idée : la banquise va s'ouvrir au beau milieu du campement, et des hommes et des chiens se trouveront emportés sur un plateau de glace… Plus de peur que de mal ; mais il faut tout de même vingt-quatre heures à l'aventurier pour rassembler son petit monde, au prix d'efforts inouïs, et se remettre en marche. Qu'importe, qu'importe ! Peary voit approcher le 88e degré. La gorge nouée, il lui faut se résoudre à annoncer à son second, Bartlett, que le moment est venu. Moment de se séparer du gros de la troupe, et de continuer seul. Moment pour Bartlett de faire demi-tour et de regagner le *Roosevelt*, avec ceux qui, si près du but, doivent renoncer à fouler le pôle Nord.



Les deux aventuriers prennent pour point de départ l'ouest du Groenland – contrée qu'ils ont explorée au cours d'une expédition commune menée en 1891. À son retour du pôle, Cook dérive. Il ne parvient à son camp de base qu'en avril 1909, quatorze mois après l'avoir quitté. Au même moment, Peary (photo) atteint le 90e degré.

Dans la monotonie funèbre d'un paysage de fin du monde

Les quelque 260 kilomètres restants, Robert Peary a donc choisi de les parcourir avec seulement cinq traîneaux – les plus solides – et 40 de ses meilleurs chiens ; ne l'accompagnent plus que son valet noir, Matthew A. Henson, et quatre Inuits. Dans quel état d'esprit l'explorateur chemine-t-il, désormais, à travers la monotonie funèbre de ce paysage de fin du monde ? Il semble, à l'en croire, que la concentration l'emporte sur l'excitation d'une victoire annoncée. Les cinq traîneaux progressent désormais à raison de 20 à 30 miles par jour, ce qui est considérable. On peut imaginer, à chaque point quotidien, la froide jubilation de cet homme qui, depuis seize ans, n'a eu d'autre ambition que d'atteindre un pôle à présent tout proche… C'est le 6 avril 1909, sur les coups de 10 heures du matin, que Robert Peary lève enfin le bras pour que s'arrête son convoi. Geste solennel. Les cinq hommes


GRANGER COLL NY / AURIMAGES

À QUAI Stoppé par la nuit polaire, le *Roosevelt*, le vapeur de Peary, s'immobilise au cap Sheridan, à 800 km de l'objectif, en septembre 1908. Cinq mois s'écoulent avant qu'il ne s'élance enfin vers les confins du continent blanc. Un an après Cook.

PEARY REFUSE DE PRENDRE À BORD DE SON NAVIRE LA CAISSE CONTENANT LES DOCUMENTS DE COOK

qui l'accompagnent se regardent, incrédules : aurait-on atteint le pôle Nord ? L'explorateur, une fois de plus, recourt au sextant… Observations, mesures, calculs : au regard du chef, à son sourire que ne cachent pas entièrement la barbe et les fourrures, ils comprennent que le but est, sinon atteint, du moins très proche. 89° 57' ! Une satisfaction intense transpire du journal de l'Américain : « Le pôle, enfin ! écrit-il. Le prix de trois siècles d'efforts. Mon rêve, mon but de vingt ans. Il est à moi, enfin ! »

Le lendemain, parvenu selon ses calculs à l'endroit précis du pôle, Robert Peary ne manque pas d'y planter le drapeau qu'il gardait religieusement, plié, dans ses bagages ; il dépose aussi un bulletin de victoire, glissé dans une bouteille que les mouvements de la banquise se chargeront, sans aucun doute, de broyer et d'anéantir. Il a réalisé son rêve, accompli son exploit. À moins que…

Le pôle conquis, reste pour Robert Peary à faire connaître sa victoire. Il va falloir des semaines à l'explorateur pour rejoindre le gros de son équipage, gagner Indian Harbor, au Labrador, y trouver des moyens de transmission et câbler enfin au gouverneur de Terre-Neuve la nouvelle de son haut fait du 6 avril. Cette information sensationnelle est donc connue avec cinq mois de retard, le 6 septembre 1909. Or – coïncidence absolument extraordinaire – la veille de ce jour historique, le 5 septembre, de Copenhague avait surgi une autre nouvelle : un second explorateur, américain lui aussi, un médecin du nom de Frederick A. Cook, affirme avoir atteint le pôle Nord dès le 21 avril 1908. Une année avant Peary !

Dans ce cas, pourquoi ne l'avoir pas fait savoir plus tôt ? Parce que, argue ce ›››

››› concurrent sorti du néant, il a été poussé à l'ouest par la dérive des glaces et a longtemps erré, au retour, dans l'archipel du Labrador.

Fâcheuse concomitance, désespérante pour Peary et les siens. Au moins, ce Cook peut-il prouver ce qu'il avance ? Tous ses journaux de bord, affirme-t-il, tous ses calculs, il s'en est délesté en les confiant à un certain Harry Whitney, riche Américain chasseur de phoques. Impossible d'y accéder avant le retour de ce dernier aux États-Unis… En attendant, Frederick Cook se montre bon prince à l'égard de Peary, estimant que son concurrent mérite bien d'avoir atteint le pôle à son tour. À Copenhague, il donne le 8 septembre une conférence inspirée, lyrique même, quoique singulièrement dépourvue d'éléments précis et chiffrés.

« Le plus colossal blageur que l'Amérique ait connu »

Robert Peary, de son côté, ne tarde pas à faire preuve d'animosité. « Le récit de Cook, déclare-t-il à un envoyé de l'*Associated Press*, ne doit pas être pris au sérieux. Deux Esquimaux qui l'accompagnèrent disent qu'il ne s'est guère aventuré vers le nord et qu'il n'a pas perdu la terre de vue. » Dès lors, deux camps vont bientôt se former dans le petit monde des explorateurs. « Peary est le plus colossal blagueur que l'Amérique ait produit », dit-on du côté de l'*Arctic Club of America*. À quoi le président du *Peary Arctic Club* répond qu'il faut être naïf pour accorder un crédit quelconque aux allégations d'un Cook… Mais qui donc croire ?

En vérité, le récit du Dr Cook ne manque pas d'éléments crédibles. Parti du nord de l'île Axel-Heilberg le 18 mars 1908, accompagné d'une dizaine d'Inuits, il emmenait 11 traîneaux, tirés par une bonne centaine de chiens. Le 22 mars, il a cru reconnaître la terre de Crocker, découverte par Peary au cours d'une de ses précédentes expéditions. Le 30, il s'est heurté à une haute falaise de glace, qu'il suppose avoir encore appartenu à la terre ferme. Les deux semaines suivantes, il devait traverser – et surmonter – le même type d'épreuves que celles dont Peary viendrait à bout de son côté. Le 88e degré de latitude nord a été dépassé le 11 avril ; dix jours plus tard, le 21 avril donc, Cook plantait le tout premier drapeau américain au pôle Nord – ou dans ses environs immédiats.



MARY EVANS/RUE DES ARCHIVES



KEYSTONE FRANCE

TACTIQUE Pour réussir, les deux rivaux adoptent le mode de vie des Inuits. Mais alors que Peary déplace toute une armée, Cook opte pour une formule légère. Le 5 novembre 1909, il annonce qu'il a atteint le pôle. Peary fait de même… le lendemain.

« Qu'il apporte les documents à l'appui de ce qu'il raconte ! » peste Peary devant tant de tranquille arrogance. Peut-on faire remarquer au passage qu'une telle exigence de sa part relève de la mauvaise foi ? En effet, le dépositaire des documents de voyage de Cook, Harry Whitney, est rentré du Groenland aux États-Unis sur un navire qui n'est autre que… le *Roosevelt* ; or, Robert Peary en personne s'est opposé à ce que l'on embarque la caisse confiée à son passager par le Dr Cook ! Ainsi, du fait de la mauvaise humeur de Peary, les pièces justificatives

de son concurrent sont restées à l'abandon au fin fond d'un fjord gelé, quelque part en terre d'Inglefield, du côté d'Etah! Les recherches entreprises pour la retrouver n'aboutiront jamais…
Ajoutons, pour ne rien laisser dans l'ombre, que la preuve sera plus tard apportée que, avant de refuser d'embarquer sur son navire à vapeur la caisse renfermant les documents de voyage appartenant à son concurrent, Robert Peary est allé jusqu'à l'ouvrir de son propre chef, à en tirer plusieurs relevés d'observations et à décacheter un courrier privé, adressé à Mme Cook par son mari! Sans contester l'honnêteté de «l'Amiral» quant à son expédition victorieuse, il est donc permis, pour le moins, de douter de sa droiture.

Au Congrès de trancher entre pearystes et cookistes

C'est sur cet épineux dossier, inéquitable et parcellaire, que vont devoir se fonder les membres de la commission nommée par le Congrès des États-Unis pour départager officiellement, une fois pour toutes, ceux que l'on n'appelle déjà plus que «pearystes» et «cookistes». Or, de manière incontestable, les documents supposés de Cook ayant disparu, les éléments factuels, le faisceau d'indices, les calculs cohérents demeurent du côté de Peary. Et c'est donc lui que le Congrès va couronner, non sans prendre le soin de préciser qu'il aura fallu, pour ce faire, croire sur parole l'officier de marine, ses preuves se révélant notoirement insuffisantes. Jusqu'à sa mort, en 1920, Robert Peary n'en sera pas moins révéré comme un héros, sa disparition entraînant d'évidence un deuil national.
Quant à Cook, il va longtemps survivre à son amère déception. Or, sur ces matières, la longévité n'est pas le moindre des atouts… En 1937, l'*Encyclopaedia Britannica* ayant osé affirmer que «ses prétentions sont universellement rejetées», le Dr Cook assigne les éditeurs en justice et réclame 25000 dollars de dommages-intérêts. En 1953, il publie des Mémoires où, sans ambages, il réaffirme avoir été le premier à fouler le pôle Nord; et l'année suivante, un article de la sérieuse revue *Blue Book* semble lui donner raison. Les rédacteurs contestent en effet l'exactitude des calculs de Robert Peary, soulignent le flottement du journal de l'explorateur après le départ de Bartlett, estiment qu'il aurait, à bout de forces, profité de l'ignorance de ceux qui l'accompagnaient pour décréter, au juger – pour ne pas dire au hasard – l'emplacement du pôle…
Comme l'a écrit l'officier de marine Robert de La Croix, «en tout état de cause, nous avons du moins la certitude que Robert Peary est monté très près du pôle, certitude que nous n'avons pas avec Frederick Cook». J'ajouterai volontiers une certitude plus grande encore: en 1968, un troisième Américain, Ralph Plaisted, devait atteindre le pôle Nord avec des motoneiges; cette fois, sans contestation possible. ◆

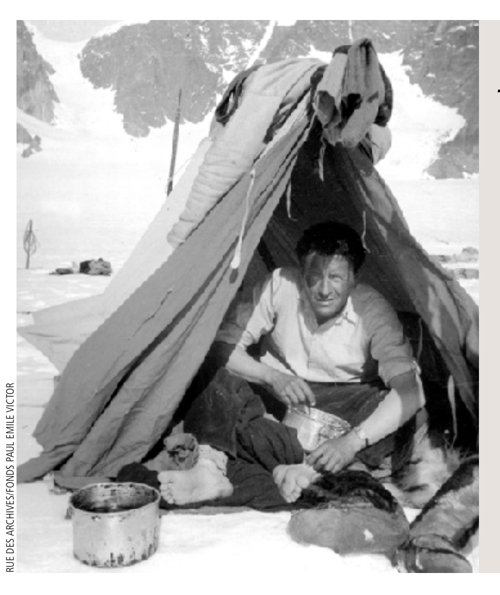
ILS ONT PRESQUE TOUCHÉ AU BUT

En 1607, Henry Hudson, fondateur de la ville de New York, atteint la latitude de 80° 23'. Son navire se trouve alors à 1 068 km du pôle.

En 1773, Constantine John Phipps, parti avec deux navires, le *Racehorse* et le *Carcass*, se hisse «un peu plus haut»: 80° 48'! Le plus jeune membre de l'expédition n'est autre que Horatio Nelson, le futur vainqueur de Trafalgar.

En 1895, le Norvégien Fridtjof Nansen parvient en traîneau à chiens jusqu'à un point situé à 86° 13'.

En 1900, Umberto Cagni, compagnon d'aventures du prince Louis Amédée de Savoie, duc des Abruzzes, enregistre un nouveau record, à 86° 34', ce qui le situe à 803 km du pôle. L'un des trois groupes d'explorateurs de l'expédition se perdra – et ne sera jamais retrouvé. F. F.


RUE DES ARCHIVES/FONDS PAUL EMILE VICTOR

Paul-Émile Victor, le porte-drapeau français

C'est au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, en 1947, que l'ethnologue français Paul-Émile Victor voit aboutir, grâce au ministre André Philip, entre autres, son désir d'organiser, au nom du gouvernement français, des expéditions scientifiques non seulement dans l'Arctique, au Groenland, mais aussi dans l'Antarctique, en Terre-Adélie. Paul-Émile Victor, né en 1907, s'était fait connaître tôt du public grâce à des films, des conférences et des publications rendant compte, notamment, de sa traversée du Groenland en traîneaux à chiens, d'ouest en est, au cours de l'année 1936. Il avait accompli cet exploit en compagnie de Robert Gessain, de Michel Perez et du Danois Eigil Knuth. Pendant près de trois décennies, jusqu'en 1976, les Expéditions polaires françaises (EPF) mettront sur pied quelque 150 expéditions. Elles auront largement contribué à rendre le grand public plus familier des pôles. F. F.

Harry Potter et son bestiaire médiéval

Les Animaux fantastiques *débarquent au cinéma. L'occasion de revisiter la folle et fort ancienne ménagerie qui imprègne l'univers de J.K. Rowling.*

PAR LAURENT VISSIÈRE

ENNEMI PUBLIC
Combattu par les saints, le dragon est l'héritier de la tradition chrétienne savante et de la culture populaire. Une dizaine de variétés égayent les aventures du petit sorcier.

Parmi les manuels divers et variés au programme de Poudlard, l'école des sorciers de la célèbre saga *Harry Potter*, de Joanne Kathleen Rowling, *Les Animaux fantastiques* de Newt Scamander (ou Norbert Dragonneau, en français) occupent une place de choix. Un titre qui attire l'œil ! Grâce à cet ouvrage de référence, Harry Potter se familiarise avec toutes les créatures qui hantent son univers magique et viennent, à l'occasion, effrayer les moldus, c'est-à-dire toutes les personnes qui ne sont pas dotées de pouvoirs magiques.

Mais que sait-on au juste de Newt Scamander ? Loin d'être un érudit de cabinet, l'auteur du manuel est en réalité un aventurier qui a fait le tour du monde, et ce sont ses extraordinaires aventures qu'illustre à grand renfort d'effets spéciaux le dernier film du réalisateur britannique David Yates (sorti en salle le 16 novembre). Ce récit de fiction renouvelle à sa manière un genre tout à fait vénérable, car, des catalogues d'animaux pour le moins étranges, il en existe depuis la plus haute Antiquité.

L'œuvre de Newt Scamander s'apparente en fait à un bestiaire, un texte qui s'attache à décrire la nature et les différentes « propriétés » des animaux. Le plus ancien, remontant sans doute au IIe siècle apr. J.-C., est un texte grec intitulé *Physiologos*, mais c'est au Moyen Âge que ce genre littéraire prend toute son ampleur. Il ne s'agit jamais de traités scientifiques au sens moderne du terme – la zoologie, comme science, ne naît qu'à la fin du XVIIIe siècle. Sans aucun rapport avec la terminologie actuelle, les animaux se voient en général classés en quadrupèdes, oiseaux, poissons, serpents et vers. Des groupes aussi vagues que possible. Les poissons désignent par exemple tout ce qui vit dans l'eau, aussi bien les poissons que les mammifères marins, les mollusques et… les sirènes. Les auteurs médiévaux, en décrivant ces créatures réelles ou imaginaires, s'intéressent avant tout à leurs propriétés, réelles, imaginaires et symboliques. Par exemple, le lion, animal bien connu, est censé dormir les yeux



M'AS-TU-VU Échappé de l'imagination de l'écrivain J.K. Rowling, le placide demiguise, une boule de poils prophétesse, au don d'invisibilité.

PHOTO R.M.N./R.-G. OJEDA

ouverts – propriété imaginaire –, ce qui fait de lui un symbole de la vigilance. Et le pélican, qui se déchirerait les entrailles pour nourrir ses enfants, offre une image du Christ. Cet aspect mystique a totalement disparu de l'imaginaire fort peu religieux de *Harry Potter*. On y retrouve cependant le même joyeux désordre zoologique, où se côtoient créatures authentiques, mais dotées de pouvoirs magiques, et monstres imaginaires, plus ou moins délirants. Certains sont des inventions de J.K. Rowling, comme le répugnant scroutt à pétard, mais d'autres ne proposent que des relectures de monstres plus anciens. Ce bestiaire médiéval, qui pimente l'univers de *Harry Potter*, mérite attention. ◆

Les animaux dénaturés

HIBOUX ET CHOUETTES

À Poudlard, hiboux et chouettes se chargent du courrier et constituent pour les sorciers des compagnons aussi paisibles que sympathiques. Mais ces rapaces nocturnes souffrent au Moyen Âge d'une réputation bien plus fâcheuse. Comme la plupart des créatures des ténèbres, ils se trouvent du côté des forces du Mal et tiennent volontiers compagnie aux magiciens et aux démons. Dante imagine d'ailleurs que la porte de l'Enfer est gardée par des chouettes et des chauves-souris. Ces oiseaux, qui nichent dans les cimetières et poussent la nuit des cris effrayants (des cris d'« effraie »), passent pour annoncer la mort. C'est là le seul véritable message qu'ils sont censés délivrer, et c'est pour cela qu'on ne les aime guère !

GRENOUILLES ET CRAPAUDS

Ces batraciens constituent pour les élèves sorciers des animaux de compagnie acceptables, mais apparemment démodés. De fait, cet engouement remonterait au Moyen Âge. Le crapaud, en particulier, est catalogué alors parmi les animaux répugnants, et donc maléfiques. S'il n'a pas l'honneur de figurer dans les bestiaires et n'inspire guère les miniaturistes, il fascine inquisiteurs et démonologues. Dans l'extraordinaire bulle *Vox in Rama*, fulminée en 1233, Grégoire IX condamne les pratiques d'une mystérieuse secte de lucifériens. Ces derniers adoreraient le démon sous différentes formes animales et monstrueuses, notamment celle d'un crapaud géant: «Les uns le baisent honteusement au derrière, les autres sur la bouche, prenant sa langue dans leur propre bouche et recevant sa bave.» Dans les récits du sabbat des sorciers, qui se multiplient au cours des XVe et XVIe siècles, les crapauds pustuleux jouent un grand rôle, soit comme incarnations de diables – ils prennent alors, si l'on peut dire, une taille humaine –, soit comme ingrédients dans la fabrication de mixtures empoisonnées.

SINISTROS ET CHIENS FANTÔMES

Le Sinistros (*Grim* en anglais) pourrait passer pour une invention de l'esprit fertile de Joanne Rowling. Cette espèce d'énorme chien noir n'apparaît que pour annoncer la mort de celui qui le voit. Ce genre d'animal funeste, déjà utilisé par Arthur Conan Doyle dans *Le Chien des Baskerville*, appartient en réalité au folklore médiéval britannique. Nombreuses sont les légendes qui évoquent un chien monstrueux, au pelage noir et aux yeux de braise. La nuit, il hante généralement les landes désertiques ou des lieux néfastes – châteaux en ruine, gibets, anciennes prisons. Certains récits voient en lui la forme spectrale d'un meurtrier exécuté par la justice: c'est par exemple le cas du *Lean Dog* de Tring (Hertfordshire) ou du *Tchico* de Guernesey – le *Tchico*, un chien sans tête, serait le fantôme du plus ancien bailli de l'île, Gaultier de La Salle, exécuté pour ses méfaits. À Londres, la sinistre prison de Newgate possédait son chien funeste, fantôme d'un sorcier tué et dévoré par d'autres prisonniers affamés en 1596… Selon les lieux, l'animal porte des noms différents, dont le plus répandu demeure *Skelkill*, mais on parle du *Padfoot* à Wakefield, du *Mauthe Doog* dans l'île de Man, du *Tchen Bodu* à Guernesey (l'île possédant en fait deux chiens noirs!) ou du *Gwyllgi* au pays de Galles. ◆

Les hybrides anthropomorphes

LES SIRÈNES

Au fond du lac de Poudlard vivent des sirènes munies d'une imposante queue de poisson. Il ne s'agit donc pas des sirènes de la mythologie grecque, qui étaient des créatures cannibales mi-femmes, mi-oiseaux, et dont seule la voix mélodieuse offrait de l'attrait. À l'inverse, les sirènes de Poudlard poussent des cris perçants, mais se révèlent heureusement moins dangereuses. Elles s'apparentent aux sirènes aquatiques, telles qu'elles ont été redéfinies au Moyen Âge. C'est dans un texte du VIIe siècle que l'on décrit pour la première fois ces «jeunes filles des mers qui trompent les navigateurs par leur beauté et leurs chants très doux. De la tête au nombril, elles ont un corps de jeune fille, mais des queues de poisson couvertes d'écailles avec lesquelles elles restent dans les eaux.» Certaines ont même une queue bifide. Représentées nues avec de longs cheveux et souvent un peigne ou un miroir à la main, elles constituent d'inquiétantes images de la luxure. Mieux vaut s'en méfier! On croyait réellement à leur existence, puisque, en janvier 1493, Christophe Colomb affirme en avoir vu au large de Cuba, notant d'ailleurs que «leur visage avait quelque chose de masculin» et n'était pas si beau que ce que l'on en dit d'habitude… ◆

NOUVELLE VAGUE
Son apparence redéfinie au VIIe siècle – après qu'elle fut longtemps ailée –, la sirène, à la queue de poisson, aux longs cheveux et nue, est associée à la luxure. Chez *Harry Potter*, son chant mélodieux devient cri perçant.

CHRISTOPHE COLOMB DIT AVOIR VU DES SIRÈNES AU LARGE DE CUBA



LEEMAGE.COM

PUZZLE La manticore : un corps de lion surmonté d'une tête d'homme. À cet assemblage hasardeux, friand de chair humaine, certains auteurs du Moyen Âge ajoutent une queue de scorpion et d'autres détails étonnants. Dans le dernier film de David Yates, la créature, imperméable aux sortilèges, s'exprime dans un anglais parfait !

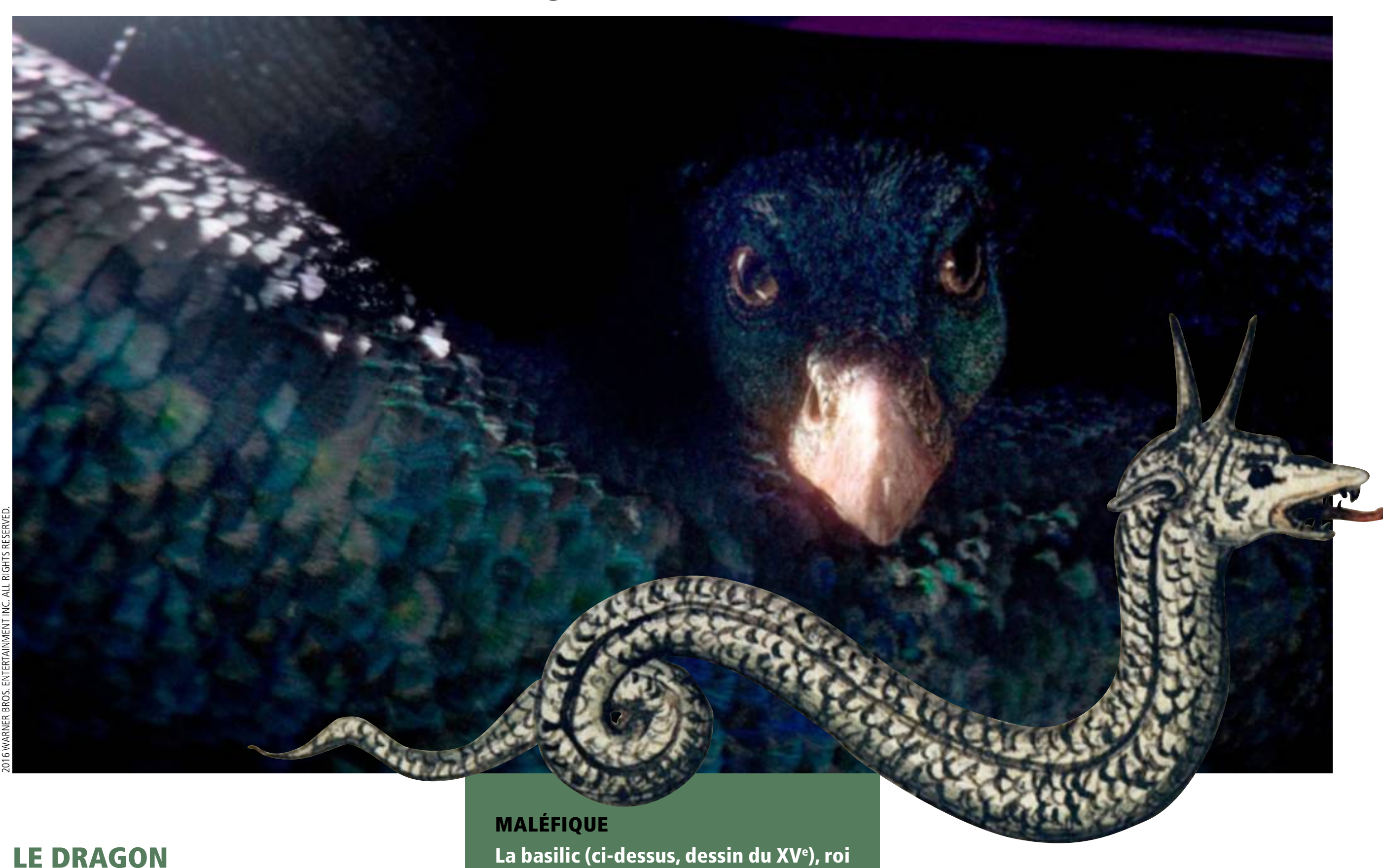
CENTAURES

Dans l'univers de J.K. Rowling, les centaures sont des êtres sauvages, vivant nus dans les forêts et éprouvant la plus grande méfiance à l'égard des hommes. Une définition qui correspond très bien à celle du centaure antique et médiéval. Dans les *Étymologies*, la première encyclopédie médiévale, Isidore de Séville (VIIe siècle) consacre tout un chapitre aux centaures : il y distingue soigneusement l'hippocentaure (mi-homme, mi-cheval), l'onocentaure (mi-homme, mi-âne) et le minotaure (mi-homme, mi-taureau). Chacun de ces êtres apparaît comme un quadrupède affublé d'un torse humain (dans la légende antique, le Minotaure était pourtant un homme à tête de taureau). Pour les Anciens, il s'agissait de créatures violentes et sauvages. Dans la pensée chrétienne, les centaures symbolisent tout naturellement la duplicité : ils sont à l'image des faux dévots qui se rendent pieusement à l'église, mais qui, partout ailleurs, se comportent en bêtes féroces. De manière plus générale, les centaures, comme les hommes sauvages, nus et velus, qui ornent les manuscrits médiévaux, représentent la part bestiale de l'humanité.

MANTICORES

Selon un bestiaire du XIIIe siècle, la manticore « a le visage d'un homme avec des yeux glauques couleur de sang, le corps d'un lion et la queue du scorpion ». Animal férocement cannibale, il possède trois rangées de dents et un pelage souvent décrit comme rouge vif. La manticore, qui pourrait tirer son origine de la Perse antique (étymologiquement, son nom signifierait en vieux persan « dévoreur d'hommes »), a été pour la première fois mentionnée par Ctésias, dans son *Histoire de l'Inde* (Ve siècle av. J.-C.). Jamais oubliée, la manticore a fasciné les auteurs médiévaux, qui ont ajouté des détails de leur cru à un animal déjà extraordinaire. Dans son *Livre du Trésor* (v. 1260), Brunetto Latini explique ainsi que, lors de l'accouplement, chaque manticore se trouve tantôt dessus et tantôt dessous son partenaire. Dans *Les Animaux fantastiques*, J.K. Rowling en fait une créature consciente et douée de parole, capable de repousser en outre presque tous les sortilèges connus. ◆

Les animaux fabuleux



MALÉFIQUE

La basilic (ci-dessus, dessin du XVe), roi des serpents, revêt plusieurs aspects au Moyen Âge – qui empruntent au reptile et au coq. J.K. Rowling s'en est inspirée pour créer l'occamy.

LE DRAGON

C'est l'animal magique par excellence. Dans *Harry Potter*, on en découvre sans surprise une bonne dizaine de variétés, dont les noms sont parfois fantaisistes, comme l'opalœil des antipodes, mais qui répondent à des modèles immémoriaux. Depuis l'Antiquité, les dragons sont considérés comme des sortes de serpents monstrueux, dotés d'une morphologie par ailleurs très variable : certains ne disposent ni de pattes ni d'ailes, d'autres, au contraire, en ont une ou plusieurs paires ; la taille et la couleur de son corps varient à l'infini. C'est sans doute le seul animal capable de s'adapter aux quatre éléments, puisque certains vivent sur terre et d'autres dans l'eau, certains volent dans les airs et d'autres crachent le feu. Les Anciens n'accordent cependant pas une très grande place aux dragons, dont la principale caractéristique serait de livrer une incessante lutte à mort contre les éléphants. En revanche, ces monstres acquièrent une place de choix dans les mythes de l'Occident médiéval.

Les dragons, toujours représentés la gueule ouverte et crachant souvent des flammes, offrent une image évidente du Mal, que doivent combattre les saints et les preux. Saint Michel et saint Georges deviennent ainsi les saints chevaleresques par excellence. Nombreux sont les héros à avoir affronté un dragon, tel le légendaire roi anglo-saxon Beowulf ou encore Tristan. Mais les risques sont énormes : Beowulf meurt des blessures empoisonnées qu'il a reçues au cours du combat. Quant à Tristan, il terrasse bien le dragon d'Irlande, mais il est lui aussi intoxiqué par les émanations empoisonnées et n'est sauvé qu'*in extremis* par Yseult.

LE BASILIC

Fort proche du dragon, c'est le roi des serpents (son nom signifie « petit roi » en grec). Dans l'Antiquité, il s'agit d'un serpent oriental qui serait né d'un œuf de poule couvé par un crapaud. Tout est possible dans la nature ! Il possède un regard mortel, empoisonnant ou pétrifiant ses victimes, selon les traditions. Son sifflement, aussi, tue. Son seul ennemi connu est la belette, et, pour chasser le monstre, il suffit d'en lancer quelques-unes dans son antre : elles n'auront de cesse qu'elles ne l'aient tué. Au Moyen Âge, le basilic est souvent figuré comme une sorte de coq affublé d'une longue queue de reptile, ou comme un énorme serpent doté d'une crête rouge – c'est cette apparence qu'a retenue J.K. Rowling.

GRIFFONS ET HIPPOGRIFFES

Ce sont des créatures apparentées. Au Moyen Âge, le griffon a un corps de lion, la tête et les ailes d'un aigle (dans l'Antiquité, il a plutôt un corps de cheval). Il vit dans les régions désolées du Grand Nord et dévore volontiers hommes et chevaux. Quant à l'hippogriffe, il résulterait de l'accouplement monstrueux d'un griffon et d'une jument – ce qui en fait l'hybride d'un hybride. Rarement cité avant la Renaissance, l'animal doit ses lettres de noblesse au *Roland furieux* de l'Arioste (1516). Dans cette épopée, un chevalier sarrasin acquiert cette monture par accident, mais il arrive à l'apprivoiser et, grâce à elle, délivre Angélique, livrée à un monstre marin. Il cède ensuite l'hippogriffe à un autre chevalier, qui volera avec lui jusqu'à la lune… À Poudlard, on dispose d'une douzaine d'hippogriffes utiles pour les cours de soins aux créatures magiques.

LE PHÉNIX

Il est très tôt mentionné dans la saga de *Harry Potter*, puisque, dès le premier volume, on apprend qu'on utilise les plumes de cet oiseau pour confectionner les baguettes magiques. Cet être mythique qui renaît de ses cendres aurait une origine égyptienne, mais il est considéré comme parfaitement réel par les Grecs et les Romains. Il vit environ cinq cents ans et, en se sentant vieillir, se construit un bûcher auquel il met lui-même le feu. De ces cendres va naître un poussin, qui devient rapidement un oiseau éclatant. Au Moyen Âge, l'animal, toujours considéré comme authentique, prend un sens des plus positifs, puisqu'il symbolise à merveille la résurrection du Christ.



LA LICORNE

Elle est connue depuis l'Antiquité grecque sous le nom de « monocéros » (« qui a une seule corne »), et il pourrait bien s'agir à l'origine d'un rhinocéros décrit de manière fantaisiste. En français, le terme est traduit par « unicorne », dont « licorne » est la déformation. Dans sa version médiévale, cet animal ressemble à un petit cheval blanc ou à une chèvre, dont elle a la barbiche et les sabots fourchus, avec une très longue corne unique. Selon Barthélemy l'Anglais, un encyclopédiste du XIIIe siècle, il s'agit d'« un animal très cruel qui possède au milieu du front une corne de quatre pieds de long [environ 1,20 m], si forte et si pointue qu'elle perce tout ce qu'elle frappe. La licorne se bat contre l'éléphant et le tue au moyen de sa corne, qu'elle lui enfonce dans le ventre » – il n'y a pas que les dragons que les pachydermes ont donc à combattre ! La licorne s'avère en tout cas si farouche et si violente qu'on ne peut la chasser selon les moyens ordinaires. Par ruse, il convient d'amener auprès d'elle une jeune fille vierge. Irrésistiblement attirée, la licorne va se blottir contre son sein et s'y endormir, et c'est pendant son sommeil que les chasseurs viennent la tuer. Un acte ignoble et assimilé à un meurtre dans le monde de *Harry Potter*. La blanche licorne médiévale, symbole de pureté et de chasteté, se trouve volontiers associée à la jeune fille, comme en témoigne l'exceptionnel cycle de la *Dame à la licorne*, exposé au musée de Cluny. Elle n'en demeure pas moins un animal enchanté, et sa corne (en fait une dent de narval), son sang et même son crin entrent dans la composition de nombreux objets et potions magiques. ◆



FEU SACRÉ Toutes les créatures croisées à partir de l'Antiquité ont la vie dure mais aucune, comme le phénix, ne renaît de ses cendres – on le tient comme existant dans l'Occident médiéval. Chez les Amérindiens – et à l'école des sorciers –, le volatile mythique devient « oiseau-tonnerre », qui déchaîne les éléments.

EN SAVOIR PLUS

Bestiaires du Moyen Âge, de Michel Pastoureau (Seuil, 2011).
Le Bestiaire médiéval, de Christian Heck et Rémy Cordonnier (Citadelles et Mazenod, 2011).

Le Moïse amérindien

Solomon Bibo

Au XIXe siècle, cet immigrant juif allemand a défendu avec acharnement les intérêts des Indiens. Jusqu'à devenir le chef de la tribu des Acomas, dans le Nouveau-Mexique. Du jamais-vu !

PAR FARID AMEUR

Samedi 16 octobre 1869. Le transatlantique *The St Bernhardt* entre dans la baie de New York. Après deux semaines de traversée, les passagers, embarqués à Brême, posent à nouveau le pied sur la terre ferme et s'en vont rejoindre des centaines d'autres immigrants déjà amassés le long des quais. C'est à cette marée humaine que vient se mêler le jeune Solomon Bibo.

Il n'a que 16 ans et voyage seul. Né à Braken, en Westphalie, il est issu d'une famille allemande de confession juive, aux origines modestes. Avec l'aval de ses parents, il a sollicité, et obtenu, l'autorisation des autorités prussiennes de se rendre aux États-Unis pour y tenter sa chance. À cela, rien de surprenant. Fer de lance de l'industrie et du progrès, la grande république outre-Atlantique fait figure de nouvelle terre promise. Sans doute l'intolérance religieuse et la menace de la conscription dans son pays natal ont-elles constitué d'autres invitations au voyage. De plus, Solomon a de solides attaches dans le Nouveau Monde. Deux de ses frères, Nathan et Simon, s'y sont établis avec succès et l'ont incité à les rejoindre. Arrivés trois ans plus tôt, ils ont pris la route de l'ouest et se sont employés au service de parents éloignés, à Santa Fe, au Nouveau-Mexique. Entreprenants, ils caressent le grand rêve de bâtir un empire commercial qui œuvrerait au développement de tout l'Ouest américain.

Bien qu'il ne parle que l'allemand et le yiddish, Solomon fait preuve d'une étonnante maturité pour parcourir seul, en train, en bateau fluvial et en diligence, les 3000 kilomètres qui le séparent de ses frères. Doté d'une remarquable vivacité d'esprit et d'un fort tempérament, il ne demande qu'à se rendre utile en arrivant à Santa Fe. D'autant que Nathan et Simon viennent d'ouvrir un commerce au sud-ouest de la ville, dans la bourgade de Cebolleta, aux confins d'une réserve indienne et à mi-chemin de divers postes militaires. Ils ont acheté des vivres et des fournitures avec l'intention de les revendre aux colons, trappeurs, soldats et Indiens de passage ou vivant dans les environs.



CARTOGRAPHIE : HUGUES PIOLET

C'est que la conquête de l'Ouest bat son plein. Depuis la fin de la guerre de Sécession (1861-1865), l'avancée du front pionnier se poursuit à grande échelle. Des rives du Mississippi à la côte pacifique, la « destinée manifeste » du peuple américain prend forme. Du Texas au Montana en passant par l'Arizona et le Colorado, l'éclosion de communautés rurales et des villes champignons, l'exploitation des ressources naturelles, le tracé ferroviaire – le premier transcontinental est achevé en mai 1869 – participent de la même aventure. Solomon Bibo découvre le domaine des grands espaces, des cowboys, des shérifs, des chercheurs d'or,

ETHNOCIDE CULTUREL

Sous la pression de l'État, les Acomas se sédentarisent et abandonnent leur foi ancestrale. Sous le regard de « Don Solomono », ainsi qu'ils le surnomment, ils célèbrent ici… la Saint-Jean (v. 1883).



des chasseurs de bisons et autres aventuriers désireux de faire fortune à n'importe quel prix.

Malgré son inexpérience, Solomon démontre un certain sens des affaires. Son esprit d'initiative étonne ses interlocuteurs lorsqu'il entre en contact avec les Indiens vivant au Nouveau-Mexique. Confinés dans des réserves, les Navajos, les Zunis, les Lagunas et les Acomas ont dû abandonner, malgré une farouche résistance, le sentier de la guerre et céder une partie de leurs terres ancestrales. Laissés pour compte, ils vivent dorénavant dans des conditions précaires sous le contrôle de l'armée et d'agents mandatés par le gouvernement fédéral.

S'étant un jour aventuré à la tête d'un convoi de marchandises, Solomon Bibo noue des relations privilégiées avec la tribu des Acomas (Keresan Aa'Ku), « le peuple du rocher blanc ». En 1540, Francisco Vásquez de Coronado et son corps expéditionnaire, à la recherche des mystérieuses cités d'or de Cibola, avaient traversé leur territoire avec grande difficulté. Aku, le fief des Acomas, est juché sur un magnifique plateau entouré de falaises hautes de plus de 110 mètres, d'où son surnom de « Cité du ciel ». Édifiée au Ier siècle de notre ère, elle figure parmi les sites habités en continu les plus anciens en Amérique du Nord. En 1599, le gouverneur Juan de Oñate fait massacrer la quasi-totalité de la population masculine acoma. Au cours des siècles suivants, les progrès de la colonisation n'ont cessé d'altérer leur mode de vie. Ils continuent de vivre du fruit de la chasse et de la cueillette, de la culture du maïs, du blé, de courges et de haricots. Mais, au milieu du XIXe siècle, ils dépendent de plus en plus, pour leur survie, de l'exploitation de silos à grains situés sur leurs terres. ›››

››› Sous l'aile protectrice des vieux sages acomas, Solomon Bibo est fasciné par les cultures amérindiennes. De nature affable et curieuse, il s'intéresse à leur mode de vie, à leurs croyances et à leurs rites initiatiques. Il admire leur communion avec la nature, leur amour pour la liberté et l'attachement qu'ils portent à leurs valeurs ancestrales. Sans doute le sort qui leur est réservé lui rappelle-t-il les persécutions dont les Juifs sont victimes en Europe centrale et orientale. Chose certaine, « Don Solomono », comme l'appellent les Indiens, se met en tête de défendre au mieux leurs intérêts. Comme les Zunis, les Navajos et les Lagunas, les Acomas accusent les colons de ne pas respecter les traités, d'empiéter en permanence sur leurs territoires, de contribuer à la destruction de leur milieu naturel, au massacre et à la disparition du gibier par la construction de villages, de routes et de voies ferrés. Ils leur reprochent également de propager à dessein des maladies épidémiques contre lesquelles ils ne sont pas immunisés, d'encourager la consommation d'alcool et de pervertir leur âme en voulant leur imposer des programmes dits « de civilisation ».

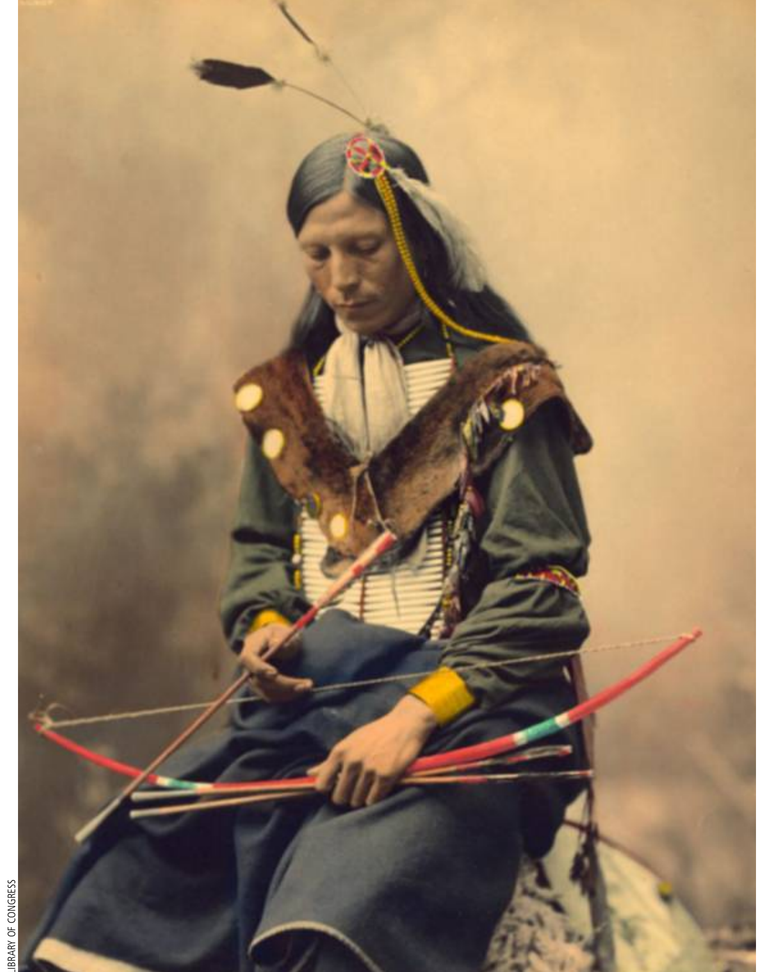
FASCINÉ PAR LES INDIENS, IL S'ÉMEUT DE LEUR SORT, QUI LUI RAPPELLE LES PIRES PERSÉCUTIONS ANTIJUIVES

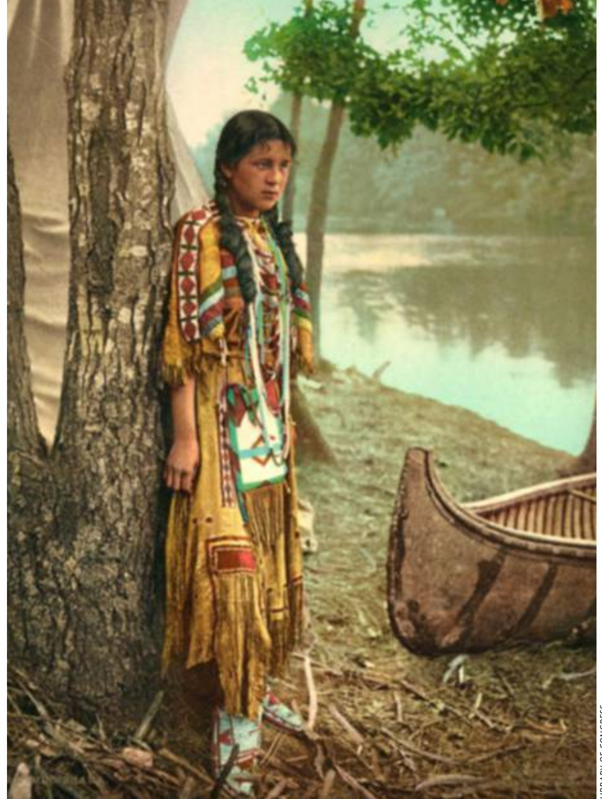
Solomon Bibo s'en convainc en parcourant l'Arizona et le Nouveau-Mexique. Il constate que les injustices faites aux Indiens sont d'autant plus criantes que les agents fédéraux chargés des réserves se rendent coupables de nombreuses irrégularités en délivrant des licences contre des pots-de-vin et en détournant à leur profit une partie des allocations gouvernementales.

En vain Solomon et ses frères élèvent-ils des protestations. Dans l'intervalle, ils ont fait fructifier leurs affaires au point d'ouvrir une série de magasins à Laguna, Fort Wingate, Bernalillo, Grants. Si leur succès leur vaut des jalousies et des inimitiés, ils sont devenus des intermédiaires incontournables pour négocier avec les Indiens et pour approvisionner les garnisons du Nouveau-Mexique. Outre l'anglais, ils ont appris le keresan, l'idiome des Acomas, et connaissent des rudiments d'espagnol, de navajo et de zuni. En 1875, Solomon Bibo a acquis la citoyenneté américaine, ce qui lui permet de briguer des fonctions électives et de mieux saisir les tribunaux. Deux années plus tard, les Acomas entrent en conflit avec les autorités fédérales. Soudoyés par des éleveurs et de riches propriétaires terriens, des ingénieurs topographes et arpenteurs ont évalué leur territoire à une superficie de 380 kilomètres carrés, soit bien en deçà de la réalité. Estimant leurs droits lésés, ils se tournent vers le clan Bibo, qui obtient une contre-expertise en 1881. Et si celle-ci porte à nouveau préjudice aux Indiens, « Don Solomono » n'a pas dit son dernier mot. En décembre 1882, il obtient la permission d'ouvrir un poste de traite dans la réserve acoma, s'imposant ainsi comme unique intermédiaire. La confiance qu'il inspire aux Indiens est totale.

La captive aux yeux clairs

Le 19 mai 1836, les Comanche attaquent Fort Parker, dans les prairies du Texas. Âgée de 9 ans, la petite Cynthia Ann est emmenée en captivité. Quelques années plus tard, des trappeurs remarquent la jeune fille blonde aux yeux bleus dans un campement indien, mais elle refuse, malgré leurs instances, de repartir avec eux. Elle est encore adolescente lorsqu'elle devient l'épouse de Peta Nocona, le futur chef de guerre de la tribu, avec lequel elle aura trois enfants. En décembre 1860, les Texas Rangers la capturent, son nourrisson dans les bras, sur les rives de la Pease River. Son oncle, Isaac Parker, accepte de la prendre en charge. L'État du Texas lui verse une pension annuelle de 100 dollars pour l'aider à retrouver ses marques. Mais Cynthia Ann a le cœur brisé, balbutie l'anglais et regrette sa vie parmi les Comanche. Son mari, qu'elle aime et dont elle a été l'unique épouse, lui manque, au même titre que ses deux fils. La nuit tombée, on l'enferme pour éviter qu'elle ne s'échappe. Le décès de sa fille la fait sombrer dans la dépression. Tourmentée par le chagrin, elle meurt en 1870. Son fils aîné devient l'un des plus grands seigneurs de guerre des Indiens des plaines et, deux mois avant sa mort, en 1910, il obtient le transfert des restes de sa mère dans un cimetière comanche de l'Oklahoma. Lui-même sera enterré à ses côtés. F. A.


LIBRARY OF CONGRESS


LIBRARY OF CONGRESS

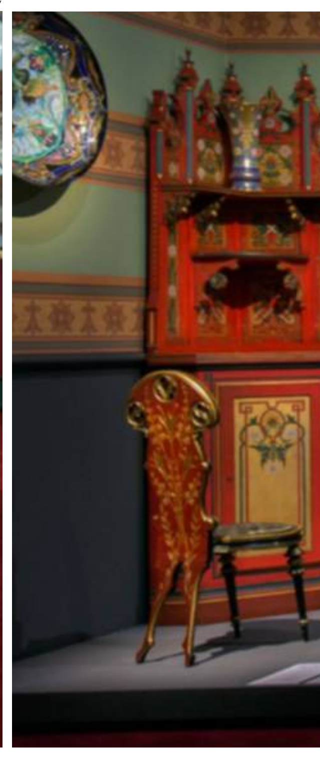
TRÉSORS D'ARCHIVES **Le réalisateur américain Paul Ratner, auteur en 2013 d'un court métrage sur Solomon intitulé *Moses on the Mesa*, a exhumé ces photos. Prises entre la fin du XIXe et le début du XXe siècle, la plupart sont des photos noir et blanc coloriées à la main.**

Le 7 avril 1884, la tribu décide de lui confier toute l'étendue de ses terres, pour un bail de trente ans. En contrepartie, Bibo s'engage à verser au conseil tribal la somme de 12 000 dollars, à protéger le bétail, à expulser les squatteurs et à exploiter leurs mines de charbon sous réserve qu'il lui soit reversé 10 cents pour chaque tonne extraite. À tort, il est accusé de n'en faire qu'à sa tête et de manipuler les Acomas. Convoitant lui aussi les terres indiennes, Pedro Sanchez, l'agent mandaté par le Bureau des affaires indiennes, crie au scandale et en réfère à sa hiérarchie. Mais Bibo se défend avec une telle âpreté qu'il obtient le renvoi de son rival. Si les tribunaux rejettent la validité de l'opération, Solomon ne cède en rien au découragement. Avec l'aide de ses frères, il saura toujours contenir les velléités d'expansion des *ranchers*.

Entre Bibo et les Acomas, les liens se renforcent au fil des années. En 1885, le commerçant épouse Juana Valle, la petite-fille du chef de la tribu, dont il s'est follement épris. Elle lui donnera sept enfants. La même année, eu égard à sa position et à sa probité morale, et bien qu'il n'ait jamais renié sa foi juive, il est élu « gouverneur de la tribu », une fonction équivalente à celle de chef. Signe de son influence, son mandat sera renouvelé à trois reprises. Du jamais-vu dans les chroniques amérindiennes… Bibo s'en amuse en rappelant que, d'après certains récits, les Indiens d'Amérique seraient les descendants d'une des tribus perdues d'Israël !

Alliant tact et fermeté, il défend la cause des Acomas, réclame une augmentation de leurs allocations, s'insurge contre les violations faites aux traités, règle lui-même certains litiges et dénonce les habitudes de corruption des délégués aux affaires indiennes. Lorsque les circonstances l'exigent, il n'hésite pas à puiser dans sa bourse personnelle pour la construction d'infrastructures et la livraison de fournitures. Convaincu que l'accès à l'éducation offrira un meilleur avenir aux générations futures, il fait édifier une école au sein de la réserve et en fait bâtir deux autres à Santa Fe et à Albuquerque. Partisan d'une assimilation graduelle, il pense que l'intérêt des jeunes Indiens est d'apprendre l'anglais et de devenir agriculteurs. Jamais, cependant, il ne leur conseillera de renoncer à leurs croyances religieuses et à leur « indianité ».

Début 1898, Solomon Bibo et sa famille quittent le Nouveau-Mexique et s'installent à San Francisco. Décidé à relever de nouveaux défis, il ouvre une épicerie fine et se lance dans la spéculation foncière. Peine perdue. En 1906, le tremblement de terre géant qui ravage la ville ruine ses efforts. La fin de sa vie lui réserve d'autres mécomptes. Pendant les années 1920, il fait de mauvais investissements et perd une partie de sa fortune. Une tempête de neige anéantit son élevage de moutons au Nouveau-Mexique. La période de récession économique qui s'ensuit n'arrange pas les choses. Le cœur las, il s'éteint le 4 mai 1934 et est inhumé au cimetière de la synagogue Emmanu-El, à Colma, en Californie. Opportuniste et défenseur des opprimés, il demeure pour la postérité un homme d'honneur, entreprenant et fidèle à ses convictions. Un héros méconnu de la conquête de l'Ouest. ◆



SOPHIE BOEGLY/MUSÉE D'ORSAY

AU BONHEUR DES DAMES, DES MESSIEURS ET DE L'EMPIRE

1852-1870… Un règne longtemps marqué du sceau de l'infamie. On évalue désormais plus positivement la France de Napoléon III. En voici le témoignage.

Un terrible avertissement en préambule : *Les ruines du palais des Tuileries*, par Ernest Meissonnier… Du Second Empire, on ne sait en général que la chute, les fulminations d'Hugo, les anathèmes de Zola et les crinolines !

Pour son trentième anniversaire, le musée d'Orsay, repoussant les spectres de la défaite et les débats encore très vifs des historiens sur cette période, a décidé de faire la fête. Dans les résidences impériales, dont les Tuileries – enfin reliées au Louvre – constituent la vitrine officielle du règne, elle bat son plein sous la houlette d'un couple impérial en quête de légitimité historique et qui fait feu de tout bois pour entraîner l'adhésion populaire à un régime né d'un coup de force. Cérémonies officielles, religieuses ou civiles, parades militaires, bals, spectacles en tout genre, tout est luxe, profusion, ostentation.

Luxe et volupté

450 œuvres en témoignent avec éclat : diadèmes d'Eugénie par Lemonnier, fabuleux bijoux de Mellerio d'inspiration antique, Renaissance, Louis XVI ou annonçant déjà l'Art nouveau. Même éclectisme dans le mobilier, dont le berceau du prince impérial, offert par la Ville de Paris, est une synthèse virtuose. Tableaux et gravures illustrent la saturation ornementale des intérieurs – le salon et le jardin d'hiver de la princesse Mathilde sont des merveilles de luxe et d'intimité, tandis que la villa pompéienne de son frère, le prince Jérôme, est un hymne à la gloire de l'Antiquité et à celle que ne trouva jamais son propriétaire ! Quant au château de Pierrefonds, il est le travestissement ultime d'une dynastie en quête d'éternité.

SOPHIE BOEGLY



FÊTE IMPÉRIALE. Le pays et sa capitale rayonnent, tandis qu'artistes et artisans célèbrent l'art de vivre à la française…

Spectaculaire Second Empire, 1852-1870

MUSÉE D'ORSAY, PARIS, JUSQU'AU 15 JANVIER

Rens. : 01 40 49 48 14 et www.musee-orsay.fr

La psyché du cabinet de toilette d'Eugénie, réalisée par Fourdinois, résume l'éclectisme historiciste de créateurs entre imitation et réinterprétation. La reine Victoria s'est mirée dans cette psyché symbole d'une époque où le narcissisme est roi. C'est l'âge d'or des portraitistes, de Winterhalter à Ingres, dont le célèbre portrait de Mme Moitessier semble l'allégorie d'un « siècle Napoléon III » où la mise en scène de soi incarne la « modernité ». Une modernité dont on a oublié qu'elle est aussi et déjà celle, insolente, de Manet avec *Le Déjeuner sur l'herbe* (1863), scandale du Salon des refusés voulu par Napoléon III lui-même contre l'Académie ! Encore un paradoxe de cet empire qui n'a concrétisé ses rêves d'architecture et de confort que dans ses châteaux balnéaires de Biarritz ou du Faro à Marseille, et dont le seul grand œuvre original est l'Opéra. Théâtres, cafés-concerts, cirques, la fête se décline de l'élite aux classes populaires. La dernière salle, consacrée aux chefs-d'œuvre présentés lors des Expositions universelles, est le splendide manifeste du rang occupé alors par la France dans l'industrie du luxe : le premier. JOËLLE CHEVÉ



Madame Rimski-Korsakov (1864), peinte par Winterhalter.

ERICH LESSING/DR

NARCISSE AU TEMPS DES CRINOLINES

Il fut un très grand peintre de cour et, plus extraordinaire encore, celui de toutes les cours, notamment celles de Louis-Philippe et de Napoléon III ! Et tout cela sans esbroufe ni courtisanerie… Franz Winterhalter (1805-1873), fils de paysans de la Forêt-Noire, est l'ami discret des reines, impératrices, tsarines et autres comtesses, dont il sublime la beauté dans leurs écrins bouillonnant de dentelles, de rubans et de volants. Pas un souverain qui n'ait dans son bureau le portrait de son épouse – Eugénie, Sissi, Victoria, Maria Alexandrovna… –, cheveux dénoués, épaules dénudées, œil rêveur. Pas un salon d'apparat où ne trônent couples souverains entourés de leurs rejetons. Ces portraits officiels, copiés en nombre, n'échappent pas à une codification inhérente au genre. Mais la palette audacieuse du peintre, sa touche précise et parfois même impressionniste expliquent son succès auprès d'une élite très *fashionable*, avide de contempler son excellence esthétique et sociale. Une quarantaine d'œuvres de Winterhalter, faisant la part belle aux Orléans et aux Napoléon, sont réunies pour la première fois à Compiègne, autour de son chef-d'œuvre absolu, *L'Impératrice Eugénie entourée de ses dames d'honneur* (1855). J. C.

■ **Winterhalter. Portraits de cour entre faste et élégance.**

Musées nationaux du palais de Compiègne, jusqu'au 15 janvier.

Rens. : www.musee-palaisdecompiegne.fr





SACRÉES. Statuette de taureau à tête humaine (v. 2150-2000 av. J.-C.). À dr., femme en prière (v. 2900-2350 av. J.-C.), temple d'Ishtar, Mari.

MUSÉE DU LOUVRE PHILIPPE FUZEAU

MUSÉE DU LOUVRE / RAPHAËL CHIPAULT

LA TERRE DES DIEUX ET DES PREMIÈRES CIVILISATIONS



GÉNÉREUX. *Kudurru* (stèle portant le texte d'une donation royale) de Melishipak II (1186-1172 av. J.-C.).

RENÉ-GABRIEL OJÉDA / RMN-GP

Babylone, Sémiramis, Nabuchodonosor, Babel, Gilgamesh… Autant de noms familiers que nous serions bien en peine pour la plupart d'entre nous d'identifier et de dater ! Alors que les destructions et le trafic d'objets d'art continuent en Irak, territoire de l'ancienne Mésopotamie, une telle exposition – sur ce qui fut la plus ancienne et la plus longue des civilisations, et dont le Louvre fut le premier, grâce aux fouilles de Paul-Émile Botta dans les années 1840, à révéler les merveilles – s'imposait. Certaines sont célébrissimes, comme les lions de terre cuite émaillée de Babylone ou le code de Hammourabi (v. 1792 - 1750 avant J.-C.), consignant les premiers textes de jurisprudence de l'histoire. Spectaculaires vestiges de palais et de temples remontés, sculptures, céramiques, maquettes, photographies anciennes : l'histoire de ce territoire entre Tigre et Euphrate est inouïe : y naquirent l'agriculture, l'écriture, l'architecture, les villes, le commerce, l'administration, les premiers royaumes et les grands empires. Bref, le berceau de l'humanité et l'ultime conquête d'Alexandre le Grand ! J. C.

■ **L'histoire commence en Mésopotamie.**
Musée Louvre-Lens, jusqu'au 23 janvier.
Rens. : 03 21 18 62 62 et www.louvrelens.fr

ET AUSSI

Papiers, s'il vous plaît !
Musée Nicéphore Niépce, Gentilly, jusqu'au 31 décembre.

Précieux vélins
Muséum d'histoire naturelle-Jardin des plantes, Paris
jusqu'au 2 janvier.

Père Castor, raconte-nous ton histoire
Musée de l'Illustration jeunesse, Moulins
jusqu'au 4 janvier.

De la caricature à l'affiche, 1849-1934
Palais Lumière, Évian
jusqu'au 8 janvier.

Holder, Monet, Munch
Musée Marmottan-Monet, Paris
jusqu'au 22 janvier.

Pascal, le cœur et la raison
BNF François-Mitterrand, Paris
jusqu'au 29 janvier.

Guerres secrètes
Musée de l'Armée-Hôtel national des Invalides, Paris
jusqu'au 29 janvier.

L'œil de Baudelaire
Musée de la Vie romantique, Paris
jusqu'au 29 janvier.

Kandinsky, les années parisiennes
Musée des Beaux-Arts, Grenoble
jusqu'au 29 janvier.

L'ours dans l'art préhistorique
Musée d'Archéologie nationale, Saint-Germain-en-Laye jusqu'au 31 janvier.

Marie-Antoinette une reine à Versailles
Mori Arts Center, Tokyo (Japon)
jusqu'au 16 février.

SOUS LE MANTEAU… MARTIN

Martin de Tours est né il y a 1 700 ans en Pannonie – actuelle Hongrie –, aux confins de l'Empire romain. Il passe son enfance en Italie puis, après sa conversion au christianisme, il quitte l'armée pour consacrer sa vie à Dieu. Évêque de Tours, fondateur du premier monastère de Gaule, à Ligugé, puis de celui de Marmoutiers, il est l'un des plus prestigieux représentants de l'Église des premiers temps du christianisme. L'un aussi des plus attachants, si l'on songe à la célèbre scène du partage de son manteau avec un mendiant. Sulpice Sévère, son disciple, a laissé le récit de sa vie et de ses miracles, qui ont inspiré une extraordinaire profusion artistique. 120 œuvres, du IVe au XXe siècle, provenant de toute l'Europe, témoignent de ce rayonnement sans égal et de la ferveur qu'il inspira aux pèlerins. Les résultats des récentes fouilles archéologiques des sites martiniens de Touraine et du Poitou constituent le deuxième volet de cette exposition qui restitue – en 3D et en musique – l'ancienne collégiale Saint-Martin, de style gothique, détruite vers 1800 et remplacée, après la redécouverte de son tombeau en 1860, par l'imposante basilique édifiée par Victor Laloux. **J. C.**

■ **Martin de Tours. Le rayonnement de la cité.**
Musée des Beaux-Arts de Tours, Palais des Archevêques, jusqu'au 8 janvier.
Rens. : 02 47 05 68 82 et www.mba.tours.fr

PETER COX/BONNEFANTENMUSEUM

PARTAGE. *Saint Martin et le mendiant*, par Jan Polack (1500), tempera sur bois.

STÉPHANE MARÉCHALLE / RMN-GP

EN TÊTE. Chef-reliquaire de saint Martin de Soudeilles (XIVe s.).

OSCAR W., LE DANDY MAGNIFIQUE

Oscar Wilde (1854-1900) fut un touche-à-tout de génie, critique d'art, journaliste, dramaturge, romancier – son seul roman, *Le Portrait de Dorian Gray* (1891), est un chef-d'œuvre –, conférencier, poète… Sa quête du Beau absolu l'amène à toutes les insolences, les transgressions, les adorations… Condamné à Londres pour homosexualité, il se réfugie à Paris, où il compte de nombreux amis, et y meurt en 1900. L'hommage du Petit-Palais s'imposait à travers l'évocation de sa vie et d'un œuvre aussi brillant qu'énigmatique, à l'image du sphinx de son tombeau au Père-Lachaise. J. C.

■ **Oscar Wilde. L'impertinent absolu.** Petit Palais-musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris. Jusqu'au 15 janvier.
Rens. : 01 53 43 40 00 et www.petitpalais.paris.fr



BIBLIOTHÈQUE DU CONGRÈS, WASHINGTON

VOLUPTUEUX. Portrait de l'écrivain irlandais, par Napoléon Sarony (1882).


ARTOTHEK / LA COLLECTION

JOHANNES VERMEER, « LE SPHINX DE DELFT »

Connu pour des tableaux aussi célèbres que La Dentellière *ou* L'Astronome, *le Hollandais – et quelques-uns de ses contemporains – est à redécouvrir à travers la collection de la famile royale britannique…*

par Élisabeth Couturier

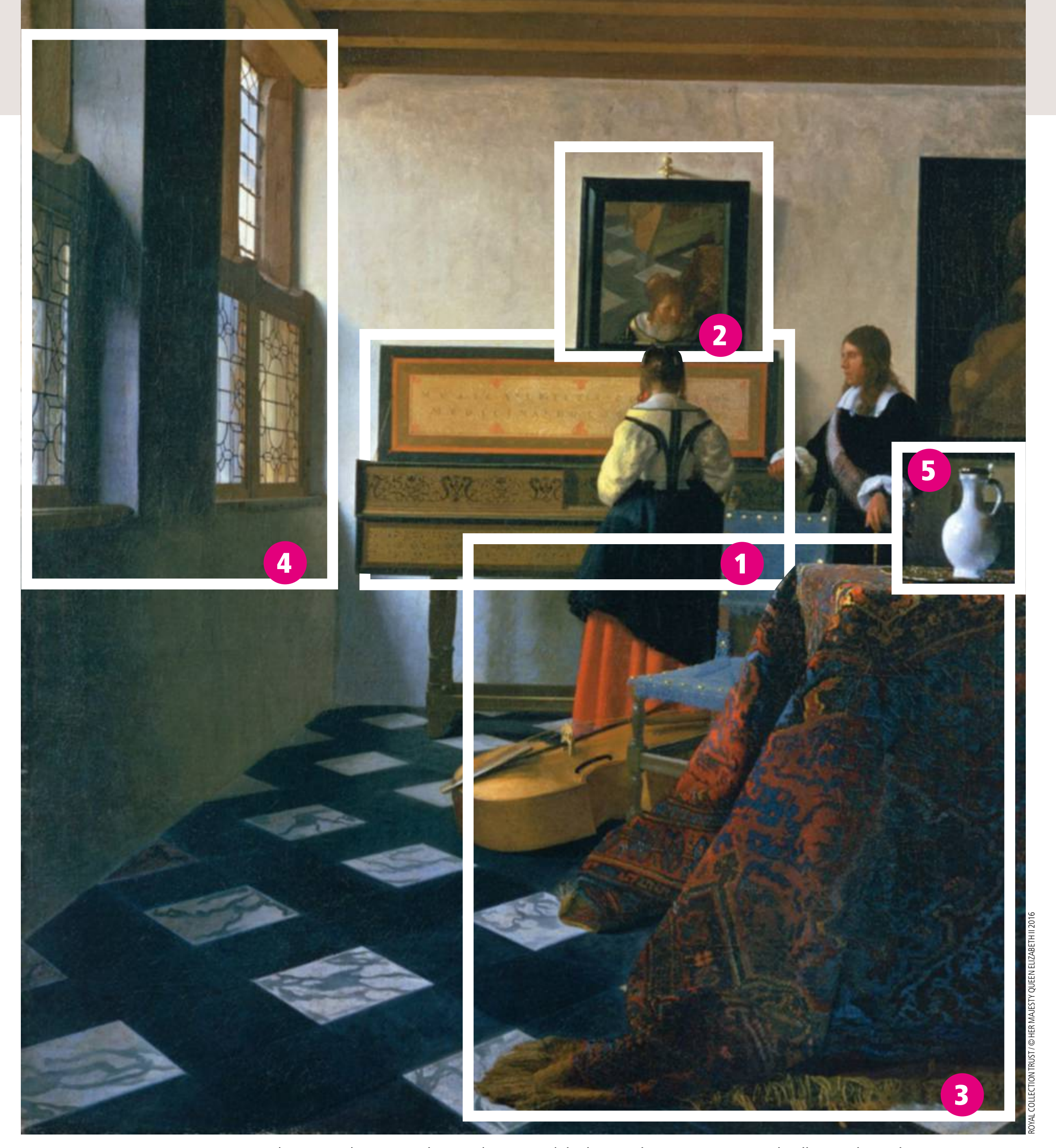
Seuls de rares documents attestent certains épisodes de la vie du peintre Vermeer, qui n'a jamais quitté Delft, où il est né en 1632, où il s'est marié en 1653 et où il est mort en 1675, à l'âge de 43 ans, probablement d'une crise cardiaque. On sait qu'il a rejoint la guilde de Saint-Luc de sa ville, à 21 ans, après avoir suivi un apprentissage de plusieurs années, mais on ignore précisément où et avec qui. On connaît aussi sa fin de vie, passée dans le dénuement le plus complet, sa femme devant implorer la cour locale pour effacer leurs dettes et pouvoir ainsi nourrir leur nombreuse progéniture (11 enfants).
Le manque d'archives a longtemps fait croire que Vermeer avait été, en son temps, un artiste confidentiel. Il n'en est rien. Mais il faut attendre 1842 pour que le critique d'art français Théophile Thoré-Burger tombe en extase devant *La Vue de Delft* et remette en lumière ce peintre oublié, surnommé « le Sphinx de Delft ». À la suite d'une traque d'une vingtaine d'années, et après avoir retrouvé la trace d'une quarantaine d'œuvres (dont certaines seront déclarées fausses par la suite), Thoré-Burger lui consacre, en 1866, une série d'articles dans la *Gazette des Beaux-arts* qui fera grand bruit.
Les peintres impressionnistes louent le subtil pointillisme qui baigne ses compositions. Quant aux écrivains, tels les frères Goncourt ou Marcel Proust, ils apprécient le charme de ses scènes d'intérieur, emplies de calme, où des jeunes femmes semblent arrêtées dans leur action, ce qui donne aux situations représentées un parfum d'énigme. De bonnes raisons pour eux de dresser des lauriers posthumes à ce « génie inconnu » du siècle d'or de la peinture hollandaise au style serein et réflexif.

Le goût du vrai

Or, depuis, des chercheurs ont démontré que Vermeer était mieux qu'une sommité locale. Il s'avère surtout que l'artiste, entre 1653 et 1675, n'exécutait jamais plus de deux ou trois toiles par an, la peinture n'étant pas sa source principale de revenus. Rien d'étonnant, alors, à ce que l'on

« La collection royale anglaise »
MAURITSHUI, LA HAYE
jusqu'au 8 janvier 2017

recense, aujourd'hui, seulement 34 tableaux, dont 25 scènes d'intérieur. Parmi celles-ci, *La Jeune Fille à la perle*, *La Laitière* ou encore *La Dentellière*, autant de chefs-d'œuvre indépassables. Des images hors du temps, déconnectées des réalités sociales de l'époque ? Moins qu'il n'y paraît.
Prenons, par exemple, les pièces d'habitation qui servent de décor aux scènes peintes par Vermeer, remarquables par leurs sols de carreaux noirs et blancs, leurs fenêtres aux vitraux ouvragés et leurs tableaux accrochés aux murs. Ce sont celles de la maison cossue de la belle-mère du peintre, dans laquelle celui-ci vivait avec sa femme et leur nombreuse progéniture. Pour épouser, en 1653, Catharina Bolnes, issue d'une famille papiste nettement plus aisée que la sienne puisque son père était tisserand et aubergiste, l'artiste, protestant, avait dû se convertir au catholicisme – de tels mariages mixtes étaient encore rares à Delft au milieu de XVIIe siècle. Peut-on parler d'un mariage d'amour ? Quoi qu'il en soit, Catharina avait tenu bon et fait admettre à sa famille une alliance hors norme.
Autre correspondance avec l'époque : en peignant *L'Astronome*, représentant un homme qui consulte un globe terrestre, et *Le Géographe*, qui montre le même homme parcourant une carte maritime, Vermeer évoque l'extraordinaire dynamisme de son pays, rayonnant sur la planète grâce aux succès de sa flotte commerciale. Un « miracle hollandais » qui suscite bien des jalousies, notamment celle de Louis XIV, qui envahit le pays en 1672. Une guerre qui ruine Vermeer et sa famille, dans l'impossibilité d'empocher les loyers fonciers constituant leurs principales ressources. Après sa mort, la peinture de Vermeer disparaît des tablettes critiques mais pas du commerce de l'art. Ses toiles auront survécu aux aléas de l'Histoire grâce à l'étonnante sérénité qui s'en dégage. ◆



JOHANNES VERMEER (1632-1675), *La Leçon de piano* (1662-1665), huile sur toile, 74 x 64,1 cm, Royal Collection de Londres.

Les interprétations de ses œuvres sont contradictoires : allégories ? Scènes réalistes ? Le mystère, pourtant éclairé par une palette solaire, demeure encore…

1 L'ÉPINETTE. **Dans un intérieur bourgeois, une jeune fille prend une leçon de musique. Sur le clavecin, on lit l'inscription suivante : « La musique est le compagnon de la joie et la guérison de la détresse. »**

2 LE MIROIR. **La scène qu'il représente ne correspond pas à celle dont l'artiste nous rend témoin. Il existe un décalage dans la posture de la jeune fille : elle n'est plus concentrée sur son instrument de musique mais occupée à regarder son professeur. Un avant et un après de la leçon de musique ?**

3 LA TABLE RECOUVERTE D'UN LOURD TISSU. **Dans de nombreux tableaux figurent de belles étoffes. Le père du peintre n'était-il pas aubergiste et marchand de tissus ?**

4 LES FENÊTRES. **La pièce est inondée d'une lumière venue du côté gauche. Cet éclairage, traditionnel depuis la Renaissance italienne, est un principe repris par Vermeer.**

5 LA CRUCHE EN PORCELAINE. **On peut voir, dans la rondeur de la cruche, une évocation sensuelle. Dans la littérature et dans la poésie, la leçon de musique est un thème amoureux.**

Écrans

COSTA-GAVRAS DE A À Z

Le cinéma politique a fait le succès de ce réalisateur qui a dénoncé les totalitarismes, de droite comme de gauche. Un coffret DVD célèbre son œuvre.

En 1969, *Z* (scénario de Jorge Semprun) dénonce l'assassinat politique du député grec Grigoris Lambrakis. Prix du jury à Cannes.

ARTE

Costa-Gavras, intégrale vol. 1
COFFRET DE 9 FILMS
90 €.

Après la Grèce des colonels et les purges staliniennes, *État de siège* (1974) dénonce l'ingérence des États-Unis en Amérique du Sud.

ARTE

Costa-Gavras ? Sans doute l'un des plus grands cinéastes européens des cinquante dernières années. Né en Grèce en 1933, cet intellectuel, engagé à gauche, a commencé sa carrière par un film policier, *Compartiment tueurs*, réalisé en 1965 d'après le roman de Sébastien Japrisot. Nerveux, resserré, sans temps mort, joué par une pléiade de monstres sacrés, dont Simone Signoret, Yves Montand, Jean-Louis Trintignant et Michel Piccoli, le film fait déjà preuve d'un sens du suspens qui sera la marque de ce grand réalisateur. Changement d'époque et d'ambiance deux ans plus tard, avec *Un homme de trop*, inspiré du roman éponyme de Jean-Pierre Chabrol : en 1943, des résistants libèrent 12 condamnés à mort. Problème, un homme de trop se trouve parmi eux. Que faire de celui qui est soupçonné d'être un traître ?

Z (1969), d'après le roman de Vassilis Vassilikos, avec Yves Montand, l'ami et acteur de prédilection, est un coup de maître. Quiconque a vu ce film reconstituant l'assassinat de l'opposant Grigoris Lambrakis en 1963 – qui annonce la dictature des colonels – en reste impressionné à vie. Le rythme haletant, porté par la musique lancinante de Mikis Theodorakis, le jeu parfait des acteurs, tous d'une justesse remarquable du premier au dernier rôle, sont inoubliables. Parmi les nombreuses récompenses reçues par Costa-Gavras pour *Z*, citons le *Golden Globe* du meilleur film étranger. Costa-Gavras excelle dans le genre du film politique, qu'il traite sans pathos idéologique et avec l'efficacité d'un thriller. Un exercice périlleux qu'il accomplit avec son scénariste préféré et complice de toujours, Jorge Semprun. *L'Aveu* (1970) a été une prise de risque audacieuse de sa part. Tiré du récit autobiographique d'Artur London, il dénonce le totalitarisme communiste à travers la reconstitution de l'arrestation et du martyr infligé au ministre tchécoslovaque Artur London (1915-1986) et à ses compagnons d'infortune, membres haut placés du parti, avant et lors de son procès. À l'époque, le cinéaste a été accusé de faire le jeu des anticommunistes.

État de siège (1973), avec Yves Montand et Renato Salvatori, met quant à lui en lumière l'implication du gouvernement américain dans les méthodes terroristes des gouvernements fascistes d'Amérique latine. Le méconnu *Section spéciale* (1975), tiré du récit d'Hervé Villeré, aborde un sujet longtemps tabou : les sections spéciales, ces tribunaux d'exception mis en place sous Vichy. Un film à (re)découvrir.

Des bonus à foison

Le coffret édité par Arte contient tous les films de la première période de la carrière du cinéaste, notamment les films politiques, ainsi que *Clair de femme* (1979), un drame sentimental adapté du roman de Romain Gary, avec Romy Schneider, *Missing* (1982), ou le combat d'un père américain pour retrouver son fils, disparu au Chili lors du coup d'État de 1973, et *Hanna K* (1983). Ce dernier film met en scène le combat d'une avocate d'origine juive amenée à défendre un Palestinien décidé à faire valoir ses droits sur sa maison en territoire occupé.
Tous sont en version restaurée, avec en bonus six heures de compléments, dont un entretien de Costa-Gavras, qui présente chacun de ses films, de nombreuses archives et des interviews, dont celle d'Artur London. « Le » cadeau de fin d'année à offrir aux fans du cinéaste et à ceux qui ne le connaîtraient pas encore.

VÉRONIQUE DUMAS



M-A JOURNEL/DIVINE

Le cinéma d'Olivier Coquard

UN PARCOURS INITIATIQUE À L'OMBRE DE LAWRENCE

En 1916, aux confins de la péninsule Arabo-persique et de la Jordanie, Anglais et Ottomans s'affrontent. L'Empire ottoman avait, avec l'aide de l'Allemagne, développé depuis la fin du XIXe siècle un réseau ferroviaire qui desservait La Mecque en particulier. Les tribus bédouines, qui avaient jusqu'alors monopolisé les parcours de pèlerinage, se trouvèrent alors privées de leur principale ressource : les Anglais tentent alors de s'appuyer sur elles pour affaiblir les Ottomans.
Dans ce contexte, Hussein est chargé par sa tribu de guider un « étranger » (comprendre un Bédouin n'appartenant pas à la tribu) et un Anglais vers un ancien puits romain. Le père d'Hussein et Theeb est mort il y a peu ; c'est donc un conseil qui prend la décision de ce périple dont Theeb est exclu. Mais le jeune garçon s'échappe du village et rejoint le groupe. Dans ce parcours initiatique, Theeb est très vite confronté à de multiples tensions : l'Anglais, qui cache ses vrais desseins à Hussein, l'« étranger » déchiré entre son respect des traditions de fraternité bédouines et sa mission, aider l'Anglais. La place sociale des Bédouins devient intenable : ils sont profondément ancrés dans les traditions d'un monde qui disparaît, tout en acceptant les logiques nouvelles de ce monde – celles de l'appât du gain et de la politique. Tout est confus pour le jeune Theeb, le « loup », élevé par son frère dans le respect des coutumes guerrières. Autour de lui les morts s'accumulent jusqu'à la scène finale, dans un des fortins miteux construits par les Ottomans pour protéger le chemin de fer (« l'âne d'acier ») contre les entreprises des Bédouins.



LAITH AL-MAJALI



EN 1916, ENTRE MÉDINE ET LA MECQUE, UN JEUNE BÉDOUIN FAIT L'EXPÉRIENCE DE LA GUERRE ET DE LA MODERNITÉ

Les images, sublimes, du désert jordanien, l'ambiance bédouine soigneusement reconstituée (les acteurs sont issus de l'une des dernières tribus bédouines de Jordanie et le dialecte arabe local y est utilisé), l'absence de tout manichéisme historique ont largement contribué à l'intérêt suscité par ce film, sorti en Jordanie en 2014 et récompensé à la Mostra de Venise et nominés aux Oscars. Si l'ombre inévitable de Lawrence d'Arabie plane sur l'histoire, le scénario se rapproche plutôt des westerns de Sergio Leone. Un film absolument sans femme – à peine évoquées au détour d'une discussion – et au rythme très lent ; au total, une immersion historique crédible et plutôt réussie. ◆

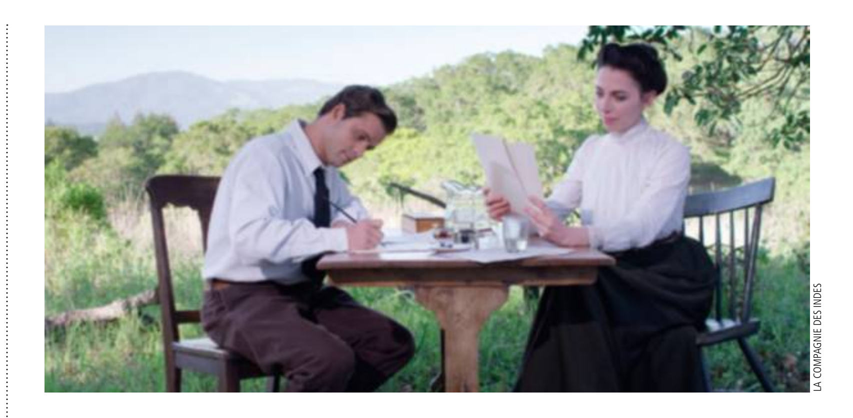
■ **Theeb,** de Naji Abu Nowar. Avec Jacir Eid, Jack Fox, Hussein Salameh… 100 min, sortie le 23 novembre.

CINÉMA DU FOND DE L'ABÎME

Lettres des années noires

Comment un couple d'ouvriers berlinois a-t-il pu, avec des cartes postales hostiles au pouvoir hitlérien, faire trembler la Gestapo durant dix-huit mois ? 285 cartes au total, toutes écrites à la main et semées dans des lieux publics à Berlin dès 1940. La France a capitulé, Hitler triomphe, un contremaître et son épouse, autrefois partisans du régime, s'insurgent contre l'horreur. C'est une incroyable histoire vraie que raconte ce film, adapté du best-seller homonyme de Hans Fallada, publié en 1947 à Berlin-Est – « Le plus beau livre jamais écrit sur la résistance allemande antinazie » selon Primo Levi. Déjà adapté à la télévision, en RFA en 1962, en RDA en 1970 ou en République tchèque en 2004, le long métrage de Vincent Perez, acteur devenu réalisateur, aurait pu, aurait dû nous bouleverser. Or, s'il se laisse voir sans déplaisir, si les comédiens font tout leur possible, le film – sans fougue et sans surprise – manque cruellement de personnalité. Certes, les faits sont respectés mais emprisonnés dans des dialogues explicatifs et des images démonstratives. Enfin, il est tourné dans la langue de Shakespeare, sans doute pour des raisons commerciales. Ce n'est pas la première fois qu'au cinéma des nazis parlent anglais, mais *Seul à Berlin* aurait gagné en force et en authenticité en langue originale. YETTY HAGENDORF

■ **Seul dans Berlin,** de Vincent Perez, avec Brendan Gleeson, Emma Thompson, Daniel Brühl, 100 min, sortie le 23 novembre.



LA COMPAGNIE DES INDES

TÉLÉVISION BIOGRAPHIE

Le monde anglo-saxon à la loupe

Qui n'a pas conservé des souvenirs nostalgiques de la lecture de *Croc-Blanc* ou de *L'Appel de la Forêt* ? Mais derrière le vernis des romans d'aventures de Jack London se cachent un portrait sensible et une critique acerbe de la société contemporaine capitaliste. Car, avant d'être l'un des écrivains américains les plus célèbres de son temps, London a connu la misère, le travail à l'usine, la vie de voleur et de vagabond ; il a chassé le phoque dans le Pacifique, participé à l'aventure de la ruée vers l'or, fait le tour du monde en bateau… Journaliste, écrivain, aventurier, mais aussi agriculteur, philosophe et homme politique. Peu de célébrités de nos jours portent autant de casquettes. Mêlant reconstitutions et images d'archives, ce documentaire revient – pour le centenaire de sa mort – sur les aventures de Jack London, aussi palpitantes que celles de ses héros de papier. CLÉMENTINE V. BARON

■ **Jack London, une aventure américaine,** docu-fiction de Michel Viotte, 90 min, diffusion le 3 décembre à 20 h 50 sur Arte.



LES RENDEZ-VOUS AVEC L'HISTOIRE

Les Grands Mythes
SAMEDI 3. **17 h 15 et 17 h 40**
(Fr., 2015, 2 x 26 min, inédit).
Les mythes antiques d'Œdipe et d'Antigone racontés et revus par François Busnel *(lire p. 69)*.
Disponible sur Arte + 7.

Jack London, une aventure américaine
SAMEDI 3. **20 h 50**
(Fr., 2016, 90 min, inédit).
Le destin hors du commun d'un écrivain à la vie tumultueuse *(lire ci-dessus)*.
Disponible sur Arte + 7.

Angela Merkel, l'inattendue
MARDI 6. **20 h 55**
(All., 2016, 90 min, inédit).
Onze ans après avoir conquis la chancellerie, cette femme politique reste une énigme. Réélue trois fois à la tête du pays, cette conservatrice, fille de pasteur née en RDA, et habile politique a séduit les Allemands d'Ouest en Est, même si certains s'inquiètent de la montée d'une nouvelle précarité dans le pays.
Disponible sur Arte + 7.

Les Ailes de Johnny May
MARDI 20. **23 h 50**
(Fr.-Can., 2012, 85 min, inédit).
Un demi-siècle de la vie du peuple inuit à travers le portrait d'un pilote et de son épouse.

Les Cathédrales dévoilées
SAMEDI 24. **20 h 50**
(Fr., 2010, 90 min. rediff.).
Véritable révolution architecturale les cathédrales gothiques, nées au milieu du XIIe siècle, ont transformé le paysage français et permis aux bâtisseurs de satisfaire leur quête de lumière et de gigantisme. On les résume souvent à l'arc brisé, à la voûte d'ogives et à l'arc-boutant. Or, des découvertes récentes ont dévoilé une réalité plus complexe. Les arcs-boutants de Noyon ne furent ajoutés qu'après coup. En revanche, à Paris, ils apparurent plus tôt qu'on ne l'affirmait, dès le XIIe siècle. Scrutant la pierre, le vitrail et le fer, une nouvelle génération de chercheurs est sur le point de réécrire l'histoire des cathédrales.

DVD N'OUBLIER, JAMAIS

Un devoir de mémoire

Entre 1973 et 1990, la dictature chilienne fait des milliers de victimes. Parmi eux, quatre Franco-Chiliens. À sa mort, en 2006, Augusto Pinochet n'a toujours pas été puni pour ses crimes. Plus de trente ans après les faits, la justice française le poursuit, ainsi que des responsables du régime. Certains sont encore en vie mais ne reconnaissent pas une juridiction étrangère, d'autres sont morts depuis longtemps. En 2010, la cour d'assises de Paris prononce 13 condamnations pour « enlèvement, séquestrations arbitraires accompagnées d'actes de torture et de barbarie ». Le documentaire synthétise les cinquante heures que durèrent les audiences, à travers une réalisation épurée, qui nous permet d'assister au procès comme si nous y étions. Les bonus – entretiens avec les témoins et les proches des victimes, reportages sur les lieux des crimes, interviews d'historiens et d'avocats et un livret – sont aussi instructifs que le film. « Un procès pour l'histoire, un film pour la mémoire », lit-on sur la pochette du DVD, et c'est bien de cela qu'il s'agit… C. V. B.

■ **Le Procès Pinochet,** documentaire de Fabien Lacoudre et Sarah Pick, 79 min, bonus de 192 min, Doriane Films, 20 €.



DR

Des assassins impunis mais rattrapés par la justice française…

DVD DIVIN DOCUMENTAIRE

L'Olympe dans tous ses états

Zeus se changea en pluie d'or pour séduire… qui déjà ? Cette série, au format dynamique et innovant, offre l'occasion de replonger dans l'histoire des dieux de l'Olympe. Le récit des principaux mythes grecs est illustré par des représentations artistiques de toutes les époques et entrecoupé de très belles séquences animées. Si certains épisodes sont légèrement répétitifs (les amours de Zeus, innombrables), d'autres sont passionnants, et tous évitent de tomber dans le piège d'un récapitulatif trop scolaire. Une idée judicieuse pour un résultat très probant. C. V. B.

■ **Les Grands Mythes,** série documentaire créée par François Busnel, 20 x 26 min, Arte éditions, coffret 4 DVD, 40 €.

DVD LES ENFANTS D'UNE DICTATURE FASCISTE

Dans l'antre de la bête immonde

À sa sortie, en 1985, la critique et le public ont salué *L'Histoire officielle*, chef-d'œuvre de Luis Puenzo. Plus de trente ans après, ce film n'a pas pris une ride. Il raconte comment, en 1983, Alicia découvre peu à peu la vérité sur Gaby, la petite fille qu'elle a adoptée. Alicia est professeure d'histoire, son époux est un homme d'affaires lié à la junte. Dans une dictature qui étouffe l'Argentine depuis 1976, elle enseigne, sans états d'âme, une histoire officielle où militaires et élite catholique sont les défenseurs de la nation. Mais ses certitudes basculent. Et peu à peu, elle découvre que Gaby a eu des parents qui l'aimaient… Tout était mensonge dans la vie ouatée d'Alicia. L'effondrement de son univers accompagne celui de la dictature. Ce film est l'un des premiers à mettre en lumière de façon aussi limpide les différents aspects de la répression qui permettaient à ce pouvoir de se maintenir. *L'Histoire officielle* est une fiction vraie. Alicia, incarnée par Norma Aleandro, qui enseignait l'histoire pour servir le pouvoir, finit par faire de l'histoire pour découvrir la vérité. C'est à cette condition qu'elle renaît, comme son pays. O. C.



■ **L'Histoire officielle,** de Luis Puenzo, Pyramide distribution, 112 min, 25 €.

RADIO

LES RENDEZ-VOUS À PODCASTER

Entretien avec Ian Kershaw
53 min
(France Culture)
franceculture.fr/emissions/la-fabrique-de-lhistoire/la-guerre-et-ses-raisons-24-entretien-avec-ian-kershaw

1964 : de Gaulle en Amérique latine
52 min
(France Culture)
franceculture.fr/emissions/la-fabrique-de-lhistoire/histoire-des-voyages-politiques-24-1964-le-periple-latino

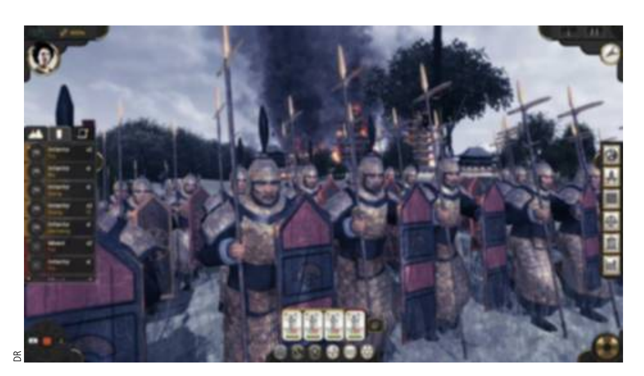
17 avril 1975 : les Khmers entrent à Phnom Penh
54 min
(France Inter)
franceinter.fr/emissions/affaires-sensibles/affaires-sensibles-21-septembre-2016

Louise Michel : louve et agneau
59 min
(France Culture)
www.franceculture.fr/emissions/une-vie-une-oeuvre/louise-michel-louve-et-agneau-1830-1905

PAUL-FRANÇOIS TRIOUX

JEUX VIDÉO STRATÉGIE

Il était une fois la Chine…



DR

Contrôlez l'une des 16 factions en présence alors que les premières dynasties se mettent en place dans le centre du pays. *Oriental Empires* nous conte trois mille ans d'histoire chinoise, entre – 1500 et 1500. Dans le style *Total War*, il nous invite à développer une région et à faire surgir de puissantes cités avant de lever d'énormes armées dans un seul et unique but : mettre au pas ses adversaires pour rester seul en lice. Magnifique, la carte, cadre principal des parties, dépeint une Chine variée, tout en nuances. Les affrontements dessinent la seconde facette du jeu et nous transforment en stratège militaire. *Oriental Empires* propose une variation historique remarquable sur le thème de *Total War*. À posséder absolument. GUILLAUME NERCES TUTUNDJIAN

■ **Oriental Empires,** Iceberg Interactive sur PC via Steam, 28 €.

JEUX VIDÉO STRATÉGIE, NUMÉRO BIS

Si l'Égypte m'était contée…



DR

À mi-chemin entre le jeu vidéo et le programme éducatif, *Pre-Civilization Egypt* mêle intelligemment les deux genres pour nous faire découvrir la société égyptienne, entre 5000 et 3000 avant notre ère. Dénommée prédynastique, cette période oppose Basse et Haute-Égypte. Cette dernière s'est développée autour de la riche cité de Hiéraconpolis, que les créateurs du jeu ont minutieusement reconstituée… À nous de mettre en valeur la vallée du Nil et d'améliorer les techniques d'irrigation. Il faut assigner les ouvriers aux tâches les plus importantes sans toutefois oublier les dieux. Plus important encore, Hiéraconpolis est menacé par de nombreuses catastrophes naturelles et la guerre n'est jamais loin. Sous ses aspects jeu de stratégie, *Pre-Civilization Egypt* dépeint habilement le quotidien de la Haute-Égypte. On en redemande. G. N. T.

■ **Pre-Civilization Egypt,** de Clarus Victoria, sur PC via Steam, 10 €.

THÉÂTRE

LA NUIT NAZIE



DR

VICTIME OU COUPABLE ? L'Autriche face à un passé qui ne passe pas…

Une haute fenêtre donne sur la place des Héros : Vienne, mars 1938, la foule acclame Hitler après la proclamation de l'Anschluss. 1988, en pleine affaire Kurt Waldheim, le professeur Schuster, juif, retraité, s'y défenestre. On attend sa veuve qui arrivera tardivement. On se prépare pour l'enterrement et le dîner. Le metteur en scène recrée l'univers sombre de Bernhard, son écrivain fétiche. On cire les chaussures alignées, on plie les chemises dans un rituel obsédant qui révèle la présence du mort. Bruit des vitres cassées pendant la Nuit de cristal. Rituel d'un repas aux allures de Cène. On se souvient du professeur tyrannique, de son mauvais caractère, de ses caprices. Affluent les rivalités, les haines. Bernhard abhorrait une Autriche antisémite et nazie. Et la pièce met douloureusement le doigt sur la persistance du nazisme. À la fin de chaque acte, rien ne se passe, une vacuité impensable au théâtre qui annonce les démons à venir. Les non-dits, l'inconscient se révèlent au fil des dialogues, en même temps qu'ils occultent les pensées. Lupa met en exergue l'ironie acerbe et la désespérance de l'auteur devant une société lobotomisée politiquement et intellectuellement. *Place des Héros*, œuvre testamentaire labyrinthique et provocatrice de Bernhard, fut un scandale politique. Une pièce prophétique contre le nationalisme et l'antisémitisme : « Tout n'est plus qu'un immense dépôt de bilan. » ÉVELYNE SELLÉS-FISCHER

■ **Place des Héros,** de Thomas Bernhard, mise en scène de Krystian Lupa, jusqu'au 31 décembre, Paris, Théâtre de la Colline. Rens. : 01 44 62 52 52.



MOSTRA INTERNAZIONALE D'ARTE CINEMATOGRAFICA
la Biennale di Venezia 2014
OSCARS® 2016
NOMINATION
MEILLEUR FILM ÉTRANGER
tiff. toronto international film festival
OFFICIAL SELECTION
JOUR2FÊTE PRÉSENTE
THEEB
ذيب
LA NAISSANCE D'UN CHEF
UN FILM DE NAJI ABU NOWAR
SENSCRITIQUE
AU CINÉMA LE 23 NOVEMBRE
RECOMMANDÉ PAR
Historia
/Theeblefilm
theeb_lefilm

Prix Historia

historia.fr

Pour la sixième année consécutive, BNP Paribas est partenaire des Prix Historia. *La banque est associée au tout nouveau prix du Film historique, car le cinéma est l'un de ses territoires de prédilection. Explications avec Roger Nougaret, responsable Archives et Histoire du groupe BNP Paribas.*

L'ASSOCIATION ENTRE BANQUE ET CINÉMA, C'EST D'ABORD UNE HISTOIRE DE FINANCEMENT ?

Oui, l'industrie du cinéma comporte une part technologique importante, et ce, dès ses origines ; elle a été continuellement confrontée à des mutations qui appellent de gros investissements. Le crédit à l'industrie du cinéma pose des problèmes spécifiques en matière de risques – les recettes permettant le remboursement de prêts dépendant du succès des films produits… Cette histoire est donc jalonnée de crises et d'adaptations ; le système repose sur des équilibres repensés en permanence entre producteurs, financiers et puissance publique. On peut dire que BNP Paribas ou ses ancêtres ont été présents à chaque phase de mutation du cinéma.

Mais le cinéma a aussi joué un rôle dans la formation – par l'intermédiaire de films pédagogiques – et surtout dans la publicité, où la BNP puis BNP Paribas ont développé à partir des années 1990 des campagnes se nourrissant de l'univers du cinéma, des *Tontons flingueurs* à *Arthur et les Minimoys*. De façon plus anecdotique, certaines trajectoires professionnelles bancaires et cinématographiques se sont mêlées : Fernandel a été un employé furtif de la Banque nationale de crédit ; Jean Giono, qui a laissé une œuvre cinématographique importante, a passé près de dix-sept ans au Comptoir national d'escompte de Paris ; Antoine Sire, ancien directeur de la communication de BNP Paribas, a tourné enfant dans *Un homme et une femme*, de Claude Lelouch, et est devenu un historien du cinéma.

DR

À QUAND REMONTE CETTE HISTOIRE POUR BNP PARIBAS ?

C'est un partenariat centenaire. Le premier gros crédit connu a été accordé par un ancêtre de la BNP à la société Éclipse en 1917. Dès la fin de la Grande Guerre, la Banque nationale de crédit a accompagné le cinéma français dans sa lutte contre la concurrence américaine. Elle a financé l'adaptation au parlant de la société Gaumont et, en 1930, la rénovation du Gaumont Palace, le plus grand cinéma de l'époque. En Italie, c'est en 1935 qu'a été créée au sein de la Banca Nazionale del Lavoro (filiale de BNP Paribas) une section autonome pour le crédit cinématographique, qui centralisait les subventions au cinéma italien et a financé depuis plus de 5 000 films, dont la plupart des chefs-d'œuvre du cinéma italien, de Federico Fellini à Nanni Moretti.

Aujourd'hui, BNP Paribas finance directement ou indirectement un film français sur deux et est présent dans toute la filière du cinéma, dans une période où celui-ci s'adapte aux transformations induites par le digital. BNL en Italie et BNP Paribas Fortis en Belgique ont aussi des positions de premier plan. Et BNP Paribas vient de s'engager très fortement dans la production du prochain film de Luc Besson, *Valérian et la Cité des mille planètes*, avec dix millions d'euros investis en fonds propres, pour la première fois de son histoire.

LES PARTENARIATS DE BNP PARIBAS NE SE LIMITENT PAS AU FINANCEMENT ?

Nous avons en effet développé des partenariats avec le monde du cinéma depuis une vingtaine d'années : nous soutenons les campagnes de promotion du cinéma (Rentrée du cinéma, Printemps du cinéma…), de nombreux festivals promouvant les nouveaux talents, comme la Quinzaine des réalisateurs ; dans le domaine du patrimoine, nous avons aidé la restauration de grands classiques, comme *Les Temps modernes*, *La Ruée vers l'or*, *Les Demoiselles de Rochefort*, *Parade*, de Jacques Tati, *Le Corniaud*… Nous soutenons aussi des cinémas emblématiques, comme Le Balzac, à Paris, ou Le Trianon, à Romainville, où était tournée *La Dernière Séance*. Ces partenariats se veulent aussi innovants, avec la création d'une plateforme dédiée au cinéma, welovecinema.fr, déclinée également en Belgique et en Italie. BNP Paribas a aussi créé en 2012 Séance radio, la première webradio qui permet de suivre l'actualité cinématographique sur Internet ou via une application. ◆

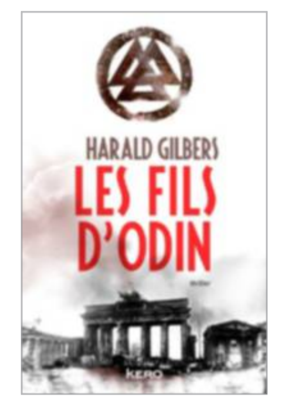


Prix de la
BIOGRAPHIE
HISTORIQUE

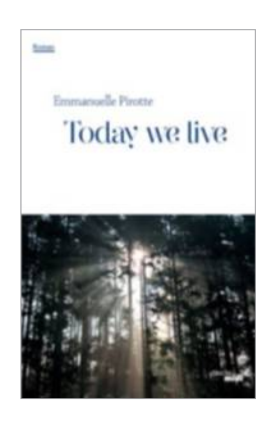
Depuis une vingtaine d'années, les *Essais* sont relus à la lumière des catastrophes de notre temps. Montaigne sert toutes les causes, mais où se trouve le « vrai » Montaigne ? Serait-ce dans cet éclatement d'une œuvre dont la cohérence tient à la revendication de ses contradictions, à la liberté de penser tout et son contraire ? C'est ce Montaigne-là que restitue Christophe Bardyn, celui qui s'est mis tout entier dans ses écrits avec simplicité, bonhomie et franchise. Était-il un bâtard ? A-t-il été l'amant de la reine Margot ? S'est-il opposé à la publication du *Discours de la servitude volontaire*, de La Boétie ? Quels ont été ses engagements politiques ? Avait-il des maîtres à penser ? A-t-il semé les *Essais* de petits cailloux pour nous aider à découvrir ce qu'il ne pouvait dire ouvertement ? Autant de questions que Christophe Bardyn pose avec insolence, résout parfois avec témérité, révélant, sous les « repeints » érudits ou pudibonds de la critique, un jeune homme de 60 ans, follement libre, et qui laisse à ses lecteurs une splendide liberté… JOËLLE CHEVÉ

Prix du
ROMAN POLICIER
HISTORIQUE

L'intrigue nous entraîne à Berlin, en janvier 1945. Prise en tenailles entre l'Armée rouge à l'Est et les Alliés à l'Ouest, pilonnée par les bombardiers, la capitale du Reich vit en état d'urgence permanent. C'est dans ce contexte que l'ancien commissaire juif Richard Oppenheimer, caché sous une nouvelle identité, tente de sauver son amie Hilde, une aristocrate résistante soupçonnée d'avoir assassiné son ex-époux SS.



Pas facile de se hisser à la hauteur de Philip Kerr, le pape du polar berlinois, quand on fait évoluer un ancien membre de la police criminelle dans le Berlin nazi. Harald Gilbers relève le gant avec brio en tissant une intrigue pleine de promesses, tout en faisant toucher du doigt la réalité de la vie quotidienne à Berlin à la fin de la guerre. L'étau qui se resserre autour des résistants dans un régime aux abois, la débandade dans les rangs des dignitaires nazis, la menace aérienne omniprésente, le sentiment confus que la fin est proche, tout cela forme une atmosphère de chaos admirablement peinte, au milieu de laquelle les personnages, très bien campés, luttent pour leur survie. Un roman captivant, historiquement irréprochable et finement traduit, qui a remporté les suffrages du jury à l'unanimité. ISABELLE MITY



Prix du
ROMAN
HISTORIQUE

Ardennes belges, décembre 1944. La contre-offensive du IIIe Reich jette l'effroi sur la zone. Ballottée d'une planque à une autre, la petite Renée, 7 ans, est confiée par un prêtre à deux GI surgis de nulle part dans leur Jeep. Il faut coûte que coûte la tirer des pattes nazies. Manque de chance : les deux soldats sont des SS infiltrés. L'un d'eux braque son arme sur la fillette. Son doigt reste figé sur la détente… L'autre, agacé, sort son pistolet, vise la petite à son tour. Les regards se croisent ; le tir part. Renée voit, stupéfaite, le premier soldat s'écrouler dans la neige. Son sauveur, Mathias, vient de bouleverser leurs destins à tout jamais. Que faire maintenant ? Fuir avec la « foutue gamine » ? s'interroge l'Allemand. Il avisera… Les scènes défilent, impeccables, avec émotion et justesse, dans un scénario bien huilé. Avec une plume fluide, incisive et efficace, Emmanuelle Pirotte incite le lecteur, l'air de rien, à s'interroger sur le sens de la vie, les contrastes de l'âme humaine et les relations qui peuvent se tisser entre deux êtres à un moment donné de leur existence. Un premier roman percutant et inoubliable. VICTOR BATTAGGION



SOPHIE BOEGLY



SOPHIE BOEGLY



SOPHIE BOEGLY

EROS. Tableaux de l'exposition « Splendeurs et misères de la prostitution : 1850-1910 », au musée d'Orsay, dans une scénographie du metteur en scène Robert Carsen.

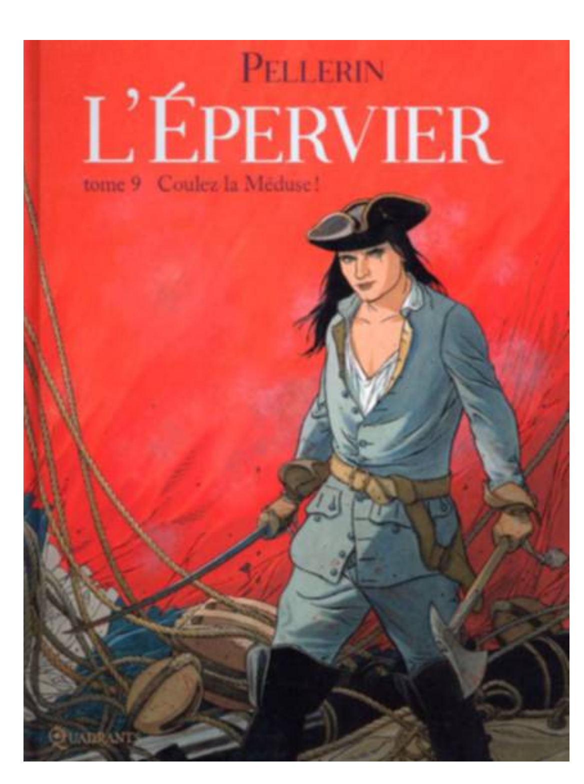
Prix de L'EXPOSITION HISTORIQUE

Le jury du prix *Historia* de l'Exposition a voté pour « Splendeur et misères de la prostitution : 1850-1910 », qui s'est déroulée au musée d'Orsay du 22 septembre 2015 au 17 janvier 2016. À travers une scénographie conçue par le metteur en scène d'opéra Robert Carsen, plus de 260 œuvres furent déployées, démontrant le caractère protéiforme de la prostitution dans la seconde moitié du XIXe siècle à Paris. Le parcours, riche en chefs-d'œuvre et documents passionnants, montrait, sans jamais racoler, à quel point la femme y fut un objet de consommation. Des archives exceptionnelles révélaient l'envers du décor : notices explicatives, cabinets de photographies pornographiques, coupures de presse, prospectus publicitaires de brasseries ou de cabarets, archives de police… Un accrochage subtil témoignait des recherches des artistes pour représenter l'amour tarifé au travers de la peinture, de la photo puis du cinématographe. Les maisons closes ont fasciné plusieurs générations de peintres : Constantin Guys, puis Edgar Degas, Henri de Toulouse-Lautrec ou Émile Bernard suggèrent tantôt l'atmosphère fiévreuse du bordel en activité, tantôt l'intimité des pensionnaires avant l'arrivée du client. Les demi-mondaines, quant à elles, ont inspiré des artistes comme Jean Béraud, Louis Anquetin ou Louis Valtat. Les cafés, les brasseries à femmes et les cafés-concerts voient également se développer de nouvelles formes de prostitution, symbole des nuits parisiennes, dont Manet et Degas sauront capter l'ivresse mélancolique. En couronnant cette exposition, notre jury tenait à saluer le sérieux du travail scientifique mené avec beaucoup de créativité par les deux commissaires, Isolde Pludermacher et Marie Robert, conservatrices au musée d'Orsay. **ÉLISABETH COUTURIER**

Prix de la

BANDE DESSINÉE HISTORIQUE

Un corsaire prêt à tout pour remplir sa mission, de sombres machinations dans les milieux du pouvoir, nous retrouvons toutes les composantes qui ont fait le succès des volumes précédents. Cette fois-ci, le Breton Yann de Kermeur, surnommé « L'Épervier », du nom de l'animal figurant dans les armoiries de sa famille, doit, sur ordre de Louis XV, avec ses compagnons dévoués, se rendre au Canada sur son vaisseau *La Méduse* pour y porter un pli dont il ne connaît pas le contenu. Les Anglais s'emploient à lui faire parvenir de fausses informations. À Versailles, une conspiration menace le héros. Sa femme est enlevée et mariée contre son gré. Ce qui fait que la BD se déroule simultanément en Bretagne, à Versailles, au Canada et sur *La Méduse*. Yann de Kermeur doit affronter beaucoup de dangers et parvient à les surmonter. De plus, le mystère entourant le corsaire – et dont on devine qu'il est violent – n'est toujours pas révélé. Comme toujours, Patrice Pellerin sait avec brio mener ces récits parallèles en respectant scrupuleusement la vérité historique, ce qui fait de cette BD un modèle pour tous les récits d'aventures. Les dessins sont exceptionnels, surtout ceux des batailles navales ; la mise en couleurs est magnifique. Il ne reste plus qu'à attendre le volume suivant… CATHERINE SALLES



Prix du

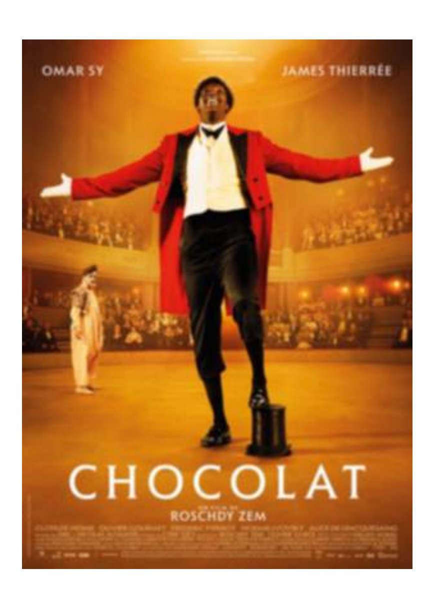
LIVRE JEUNESSE HISTORIQUE

Quel rapport y a-t-il entre une cantatrice du début du XXe siècle et une infirmière de la Grande Guerre surnommée « la fée de Verdun » ? C'est ce que cherche à savoir un jeune étudiant dans ce roman très fortement inspiré de la vie de Nelly Martyl, une chanteuse lyrique de la Belle Époque. De son vrai nom Nelly Martin, elle est née en 1884 au sein d'une famille modeste. En 1909, elle épouse le peintre et illustrateur Georges Scott, qui devient correspondant de guerre, notamment pour *L'Illustration*. Nelly décide dans un premier temps de donner des concerts sur le front pour distraire les soldats, puis choisit de s'engager comme infirmière hospitalière. Mais elle veut faire plus encore et demande à être envoyée sur le front. Ce sera Verdun. Deux fois gazée, promue au grade de sergent, elle reçoit cinq citations, quatre croix de guerre et la Légion d'honneur. La voici donc, cette « fée de Verdun » dont Philippe Nessmann retrace le destin dans cette biographie à peine romancée et menée comme une enquête policière. En 1929, le sergent Martyl, ancienne infirmière major, fondera une institution à Paris, rue de Belleville, afin de venir en aide aux plus démunis. Le bâtiment existe toujours. La mairie a décidé d'y apposer une plaque pour lui rendre hommage. VÉRONIQUE DUMAS

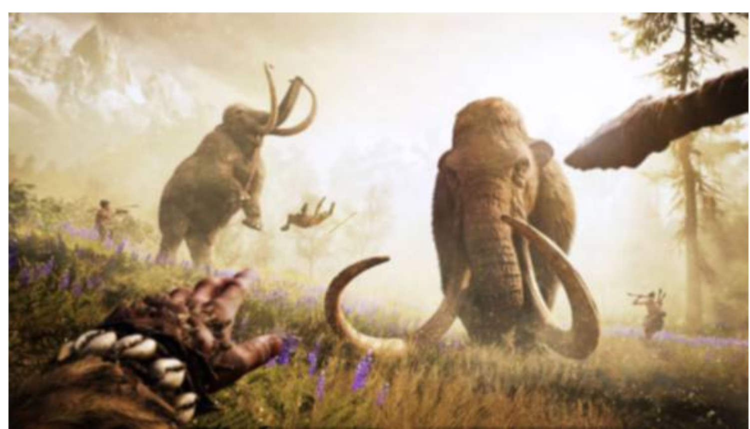


Prix du FILM HISTORIQUE

La France de 1900 était profondément raciste. Les colonies de l'Afrique noire étaient des espaces peuplés de « sauvages », que la présence française devait civiliser. Certains d'entre eux étaient exhibés comme des bêtes curieuses, de cirques minables en expositions coloniales. *Chocolat* raconte l'histoire de l'un de ces hommes. Présenté comme le cannibale Kananga, il devint le clown Chocolat, découvrit qu'il était Rafael Padilla et conserva la fierté d'avoir conquis son identité. Dans cette société raciste, des hommes ont soutenu Chocolat. Il a lui-même aimé, aidé, appris. Sa déchéance, du jeu à la drogue, accompagne la découverte qu'il fait de sa propre humanité, de ses droits, de ses talents. *Chocolat* a été choisi à l'unanimité pour ses qualités cinématographiques (Omar Sy et James Thierrée épatants), pour la fidélité et l'intelligence historiques qui en font un magnifique outil pédagogique (Gérard Noiriel, qui a redécouvert la destinée de Chocolat, a supervisé le film). Il a surtout été choisi parce que c'est un film français, populaire, généreux sur un temps qui, de la question des sans-papiers à celle de l'identité, propose un reflet familier de notre temps. OLIVIER COQUARD







Prix du JEU VIDÉO HISTORIQUE

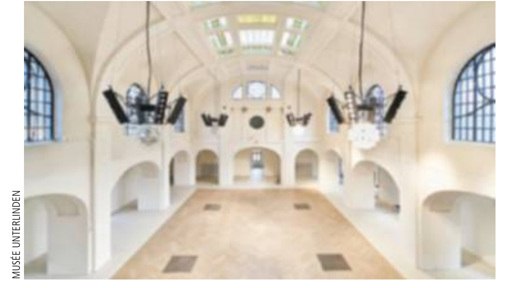
Et si le jeu vidéo imaginait un langage de la préhistoire ? C'est l'idée, un peu folle, de l'éditeur français Ubisoft pour son *Far Cry Primal*, reconstitution fantasmée du mésolithique, autrefois appelé « âge de la pierre ». Le décor ? L'Europe centrale au milieu des steppes, une faune incroyablement riche au milieu des herbes hautes : sangliers, chèvres, loups, tigres à dents de sabre et mammouths laineux. Et, comme armes, des lances, des arcs et des flèches. C'est le monde de *Far Cry Primal*, où le joueur se balade librement avec un seul objectif : survivre face aux prédateurs, mais aussi aux autres tribus qui peuplent Oros, nom de cette terre franchement hostile. Et c'est encore pire la nuit. Ce sentiment de danger rend le jeu vraiment prenant. Pourtant, la préhistoire n'est pas vraiment le sujet de prédilection des développeurs de jeux vidéo. *Far Cry Primal* fait ainsi exception, et de fort belle manière. Et surtout, grâce au travail de nombreux experts du langage ou du comportement, les tribus rencontrées semblent plus vraies que nature. Les deux linguistes à l'origine de ces « nouvelles » langues s'appellent Andrew et Brenna Byrd. Cette langue, le wenja, comprend 40 000 mots, une grammaire et une conjugaison propres. Au final, rares sont les jeux qui proposent une telle évasion. JEAN ZEID

LE BUG
DE L'HISTOIRE

Vouloir écrire l'Histoire avec une grande hache n'est pas nouveau chez les politiques. Raviver le sentiment national en glorifiant des pages illustres d'un passé revisité est une constante bien connue. Cette année, pourtant, nous avons assisté dans de nombreux pays à une recrudescence de cette tendance à instrumentaliser l'Histoire. En Pologne, le gouvernement conservateur a retiré à l'historien Jan Tomasz Gross l'ordre du Mérite au motif qu'il interroge la responsabilité des Polonais dans le massacre des Juifs pendant la Seconde guerre mondiale. En Turquie, l'hyperprésident Erdogan célèbre le grand roman national en commémorant en grande pompe la conquête de Constantinople en 1453 par Mehmed II, exaltant les foules à travers un mythe fondateur guerrier et tonitruant. Et, en France, certains politiques s'empressent de refaire l'Histoire, du moins sa vision mythifiée, pour servir de ciment identitaire. En se détournant alors du bien peu institutionnel esprit critique. Duquel naissent pourtant les lumières émancipatrices.

HUGUES DEMEUDE


MUSÉE UNTERLINDEN


MUSÉE UNTERLINDEN


MUSÉE UNTERLINDEN

MUSÉOGRAPHIE. Le retable d'Issenheim, au musée Unterlinden de Colmar, restauré et agrandi après trois ans de travaux.

PRIX SPÉCIAL
DU JURY

Colmar, la petite Venise d'Alsace, réputée pour ses maisons à pans de bois aux couleurs chatoyantes et ses somptueuses demeures de style Renaissance, abrite également l'un des plus précieux trésors de l'art gothique : le célèbre retable d'Issenheim (1512-1516). Et c'est à son merveilleux écrin, le musée Unterlinden, créé en 1847 par la Société de Martin Schongauer, que nous avons décidé de décerner notre Prix spécial du jury. Restauré et agrandi après trois ans de travaux, inauguré en janvier dernier, le nouvel espace muséographique a doublé sa surface d'exposition, passant de 4 000 à 8 000 mètres carrés.

Le projet architectural, placé sous le signe de l'élégance et du respect de l'esprit des bâtiments d'origine, a été conduit magistralement par le duo d'architectes Pierre de Meuron et Jacques Herzog. Au moyen de l'aménagement d'une galerie souterraine et de l'élévation de splendides escaliers hélicoïdaux, ils sont parvenus à relier le cloître dominicain du XIIIe siècle, qui constituait l'édifice initial, aux anciens thermes municipaux néobaroques datant de 1906. Un tel aménagement a ainsi permis de redéployer les collections de ce musée encyclopédique, et plus spécifiquement celles d'art moderne. Un formidable trait d'union entre le passé et le présent, où la mosaïque de Bergheim (IIIe siècle) côtoie désormais les œuvres de Jean Dubuffet ou de Pablo Picasso. Éblouissement garanti pour les 350 000 visiteurs attendus… ÉRIC PINCAS



LES DIFFÉRENTS JURYS

DES PRIX

BIOGRAPHIE HISTORIQUE

Présidente :
Joëlle Chevé Spécialiste de la société d'Ancien Régime et de l'histoire des femmes. On lui doit en 2015 *Marie-Thérèse d'Autriche, épouse de Louis XIV* (Pygmalion).

Xavier Darcos Membre de l'Académie française, biographe de Mérimée et d'Oscar Wilde, il a publié en 2016 le *Dictionnaire amoureux de l'école* (Plon).

Jean-Paul Desprat Romancier et biographe de Mme de Maintenon, du cardinal de Bernis ou de Mirabeau, il a signé en 2016 *Les Bâtards d'Henri IV* (Tallandier).

Franck Ferrand Animateur d'*Au cœur de l'Histoire* sur Europe 1, il a publié en 2013 le *Dictionnaire amoureux de Versailles* (Plon) et en 2015 *François Ier, roi de chimères* (Flammarion).

Murielle Gaude-Ferragu Maître de conférences à Paris-XIII, elle a publié *La Reine au Moyen Âge* (Tallandier).

Juliette Glikman Enseignante à Sciences po, lauréate du prix *Historia* 2011 de la Biographie pour *Louis Napoléon prisonnier* (Aubier). Elle a signé en 2016 *La Belle Histoire des Tuileries* (Flammarion).

ROMAN POLICIER HISTORIQUE

Présidente :
Isabelle Mity Agrégée d'allemand, docteur en études germaniques, professeur à Paris-Dauphine.

Patricia Crété Ancienne rédactrice en chef d'*Historia*.

Liliane Crété Théologienne et historienne de la Réforme, spécialiste du monde anglo-saxon et des États-Unis. Dernier ouvrage paru : *Les Tudors* (Chêne, 2015).

Stéphanie Leu Agrégée, docteur en histoire contemporaine, spécialiste des relations franco-suisses aux XIXe et XXe siècles.

Maxence Hermant Archiviste paléographe, docteur en histoire de l'art et conservateur à la BNF, commissaire de l'exposition « Trésors royaux, la bibliothèque de François Ier » (Blois, 2015).

Frédéric Lenormand Auteur de la série *Voltaire mène l'enquête* (JC Lattès), lauréat du prix *Historia* du Roman policier 2012. Dernier roman paru : *Madame la Marquise et Les Gentlemen cambrioleurs* (City, 2016).

ROMAN HISTORIQUE

Président :
Victor Battaggion Rédacteur en chef adjoint d'*Historia*, il vient de diriger l'ouvrage collectif *Les Figures du mal* (Perrin-Sonatine).

Catherine Clément Philosophe, romancière, lauréate du prix *Historia* 2010 du Roman pour *Dix mille guitares* (Seuil), elle a publié en 2016 *Les Ravissements du Grand Moghol* (Seuil).

Sophie Chauveau Journaliste et écrivain, biographe de Fragonard, Manet, Diderot, elle a signé en 2016 *La Fabrique des pervers* (Gallimard).

Bruno Dumézil Maître de conférences en histoire médiévale, auteur de plusieurs livres sur le haut Moyen Âge occidental, il a dirigé l'ouvrage *Les Barbares*, publié aux PUF en 2016.

EXPOSITION HISTORIQUE

Présidente :
Élisabeth Couturier Journaliste, productrice radio et critique d'art, elle signe la rubrique « L'art de l'Histoire » dans *Historia*.

Daphné Betard Journaliste à *Beaux Arts magazine*, elle vient de sortir *Velázquez : génie du Siècle d'or espagnol* (Beaux Arts).

Adrien Goetz Historien d'art, écrivain, maître de conférences à la Sorbonne. Il vient de publier *L'Histoire du monde en 100 chefs-d'œuvre du Louvre* (Beaux Arts).

Pierre Wat Professeur à Paris-I, auteur de *Naissance de l'art romantique* (Flammarion, 2013).

BANDE DESSINÉE HISTORIQUE

Présidente :
Catherine Salles Agrégée de lettres classiques, éminente spécialiste du monde antique.

Rémi Kauffer Professeur à Sciences po, il vient de publier *Paris la rouge, capitale mondiale des révolutionnaires et des terroristes* (Perrin).

Marion Trévisi Historienne, maître de conférences en histoire moderne au Centre d'histoire des sociétés, des sciences et des conflits à l'université de Picardie-Jules-Verne, à Amiens.

Laurent Vissière Médiéviste, maître de conférences à Paris-IV-Sorbonne et membre du comité éditorial d'*Historia*, il vient de signer, avec Bruno Dumézil, *Épistolaire politique II, authentiques et autographes* (PU Paris-Sorbonne).

LIVRE JEUNESSE HISTORIQUE

Présidente :
Véronique Dumas Journaliste, collaboratrice d'*Historia*, elle est responsable des livres jeunesse et de la gestion du site historia.fr

Annie-Claire Auliard Diplômée de la Sorbonne en histoire de l'art, iconographe à *Historia*.

Séverine Fargette Historienne médiéviste, professeur d'histoire et de géographie.

FILM HISTORIQUE

Président :
Olivier Coquard Docteur en histoire et professeur au lycée Henri-IV, il a signé en 2015 une *Nouvelle histoire de la Révolution française : 1789-1799* (Tallandier).

Yetti Hagendorf Journaliste, collaboratrice d'*Historia*.

Xavier Mauduit Écrivain et journaliste, spécialiste du Second Empire, il est l'auteur, dernièrement, du *Ministère du faste : la maison de l'empereur Napoléon III* (Fayard, 2016).

Sabrina Seyvecou Comédienne, elle a joué dans une vingtaine de films, dirigée, notamment, par Cédric Klapisch ou Emmanuelle Bercot.

JEU VIDÉO HISTORIQUE

Président :
Jean Zeid Journaliste, chroniqueur de jeux vidéo et spécialiste des nouvelles technologies sur France Info.

Guillaume Tutundjian Journaliste spécialisé dans les jeux vidéo et féru d'histoire.

Mathilde Sambre Chroniqueuse à *Historia*, elle conjugue sa formation en histoire de l'art et muséologie et sa passion pour les jeux vidéo.

LE BUG

Président :
Hugues Demeude Journaliste et réalisateur de documentaires.

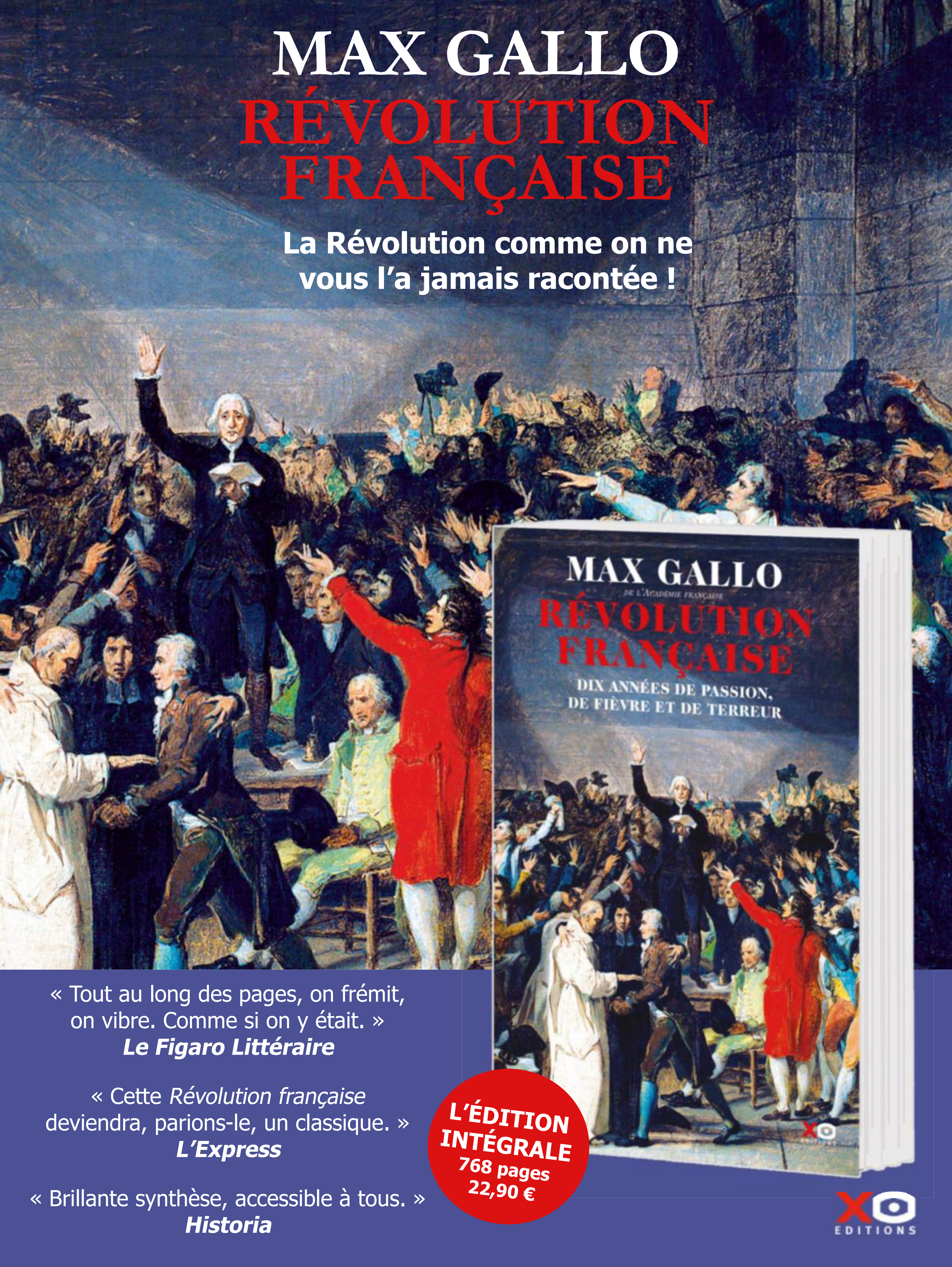
Denis Lefebvre Journaliste et écrivain (*Les Secrets de l'expédition Suez* – Perrin, 2010), spécialiste de l'histoire du socialisme.

Frédéric Guelton Docteur en histoire, il a dirigé le Département de l'armée de terre du Service historique de la Défense.

Éric Pincas Rédacteur en chef d'*Historia*, il est l'auteur de *Qui a tué Neandertal ? Enquête sur la disparition la plus fascinante de l'histoire de l'humanité* (Michalon, 2014), bientôt porté à l'écran sur France 5.

PRIX SPÉCIAL

Éric Pincas
Victor Battaggion
Joëlle Chevé
Isabelle Mity
Élisabeth Couturier
Catherine Salles
Véronique Dumas
Olivier Coquard
Jean Zeid
Hugues Demeude



MAX GALLO
RÉVOLUTION FRANÇAISE
La Révolution comme on ne vous l'a jamais racontée !
MAX GALLO
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
RÉVOLUTION FRANÇAISE
DIX ANNÉES DE PASSION, DE FIÈVRE ET DE TERREUR
« Tout au long des pages, on frémit, on vibre. Comme si on y était. »
Le Figaro Littéraire
« Cette Révolution française deviendra, parions-le, un classique. »
L'Express
« Brillante synthèse, accessible à tous. »
Historia
L'ÉDITION INTÉGRALE
768 pages
22,90 €
XO EDITIONS

LA PALETTE UNIVERSELLE DES ÉMOTIONS

Une déclinaison de la psyché humaine selon les époques, les sociétés et les mentalités. Brillant.



Qu'est-ce qu'une émotion ? Varie-t-elle selon les époques, les cultures, les sensibilités ? Définit-elle le degré d'une civilisation ? Le sujet est si vaste que deux tomes, rédigés sous la direction d'Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello, ont déjà été nécessaires pour couvrir la grande palette des émotions de l'Antiquité à la fin du XIXe siècle. Le deuil est l'une des thématiques les plus éloquentes pour montrer la diversité des manifestations émotives.

Prenons par exemple la réaction d'Achille après que son ami, le « vaillant et généreux » Patrocle, est tué par Hector. Homère décrit son désespoir ostentatoire, avec cris et arrachement de cheveux. Un comportement impensable dans la société bourgeoise occidentale du XIXe siècle, où il est de bon ton dans une telle situation de ne manifester que la plus grande retenue et une économie de gestes et de paroles.

Et que dire du degré de sensibilité de la population à travers les siècles. Si la foule se bouscule sous l'Ancien Régime pour assister aux supplices interminables infligés au condamné, comme au régicide Damiens, tenaillé, brûlé puis péniblement écartelé pendant deux heures et quart sous le règne de Louis XV par des bourreaux maladroits, quelques décennies plus tard, elle ne tolère plus une telle cruauté, réprouvée par l'ensemble de la société.

La signification des émotions, leur forme et leur intensité varient de manière considérable et accompagnent les changements de mentalité. Le Siècle des lumières est dans cette optique un cas d'école, car dès le milieu du XVIIIe apparaît la notion de sensibilité. Voici venu le temps de l'épanchement dans son journal intime et de l'émerveillement devant le spectacle de la nature. La découverte de cette nouvelle interaction entre ses propres états d'âme et les fluctuations atmosphériques annonce une nouvelle ère, celle du romantisme, et les prémices d'une nouvelle science, la psychologie. Le dernier volume de cette trilogie, annoncé pour l'automne 2017, étudiera dans cette continuité la période qui couvre la fin du XIXe siècle à nos jours, marquée à la fois par une hypersensibilité et une extrême violence. Une étude indispensable à quiconque s'intéresse à l'histoire des sociétés et des mentalités. VÉRONIQUE DUMAS

■ **Histoire des émotions**, sous la direction d'Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (Seuil, 580 p., 39,90 € le volume).

Trois couleurs : *Rouge*

Le rouge ne fait pas dans la nuance. Il existe un mauvais rouge, celui de l'orgueil, de la luxure, du sang et de la guerre. Mais l'amour et le sang sont aussi des symboles de vie, et le rouge peut être positif. Chaque couleur a une histoire riche et étonnante, que Michel Pastoureau se propose d'étudier. Dans la lignée de son *Bleu. Histoire d'une couleur* (2000), il a écrit une histoire du *Noir* (2008) et une histoire du *Vert* (2013). Dans cette passionnante exploration de la gamme chromatique, le rouge occupe une place singulière, car il évoque aussi bien les flammes de l'enfer que le sang du Christ. C'est la plus riche des couleurs, et la plus inquiétante. LAURENT VISSIÈRE

■ **Rouge. Histoire d'une couleur**, de Michel Pastoureau (Seuil, 216 p., 39 €).

TOUT L'ART DE L'HISTOIRE DU LOUVRE

Huit siècles du palais muséal explorés en 2 000 pages. Une somme remarquable pour un lieu addictif.

Place du Carrousel, Paris. Les klaxons des voitures retentissent derrière les hautes façades de pierre qui longent la rue de Rivoli. En face des élégants parterres du jardin des Tuileries se dresse, majestueuse et transparente, dans le palais séculaire devenu un symbole du patrimoine culturel français, une pyramide de verre et de métal au pied de laquelle se pressent des centaines de touristes. Vous êtes au Louvre, le plus célèbre musée du monde : 8,6 millions de visiteurs en 2015 pour admirer quelques chefs-d'œuvre : *La Joconde*, la *Vénus de Milo*, la *Victoire de Samothrace*. Il faudrait cheminer des jours durant dans cette immense bâtisse, parcourir ses galeries et ses escaliers, pour comprendre que le Louvre actuel, son architecture et ses formidables collections sont le résultat de huit siècles d'évolution. Depuis trente ans germait le projet d'un ouvrage de référence sur l'histoire du Louvre, ancienne demeure des rois de France puis l'un des musées les plus importants au monde, des origines à aujourd'hui. C'est chose faite avec ce vaste panorama de près de 2 000 pages organisé en trois volumes (deux ouvrages d'analyse chronologique et un dictionnaire thématique), qui s'étend des temps pré-historiques aux dernières transformations du début du



XXIe siècle. Sous la direction scientifique de Geneviève Bresc-Bautier, directrice honoraire du Département des sculptures, 100 auteurs, historiens, conservateurs, spécialistes ont collaboré à cette somme s'appuyant sur l'épopée historique, architecturale et artistique du domaine du palais du Louvre et des Tuileries, cette dernière demeure ayant disparu après l'incendie de la Commune.

L'étude, riche et extrêmement documentée (archives, photographies, plans inédits, dessins, gravures…), permet de considérer les grandes phases d'aménagement qui ont façonné l'édifice et ses décors, de la forteresse médiévale de Philippe Auguste au Museum central des arts inauguré en 1793, du « grand dessein des Bourbons » aux agrandissements de Napoléon III, jusqu'aux travaux du Grand Louvre lancés dans les années 1980 par François Mitterrand et aux problématiques plus contemporaines. Les collections, enrichies, déposées, dispersées au fil des époques, parfois pour faire naître d'autres musées, ont aussi une histoire passionnante. On se perd volontiers dans ce récit aux allures de vaste fresque scientifique, qui associe transversalement l'histoire de l'art, l'histoire des collections et celle des politiques culturelles muséales. Une édition immanquable pour les bibliophiles amoureux du Louvre. MATHILDE SAMBRE

■ **Histoire du Louvre**, ouvrage collectif sous la direction de Geneviève Bresc-Bautier (Fayard, trois volumes reliés sous coffret, 180 €).



Coureurs de Japon

Pour les Occidentaux, le Japon, avec ses traditions et ses coutumes, matérialise l'ailleurs par excellence. Une essence de la pureté esthétique, du zen et de la singularité d'être. Cet archipel fantasmé, où s'imposent dans notre imaginaire les lumières frénétiques de la mégapole tokyoïte comme les cerisiers en fleur au pied du mont Fuji, n'existe pas par sa seule altérité à nos valeurs. Pour peu que l'on se penche sur ce monde complexe se révèle un monde de sens, établi sur une géographie, une histoire et une culture protéiformes. Michael Lucken s'extirpe des préjugés pour livrer, à qui veut comprendre, un monde de sens habité par les symboles et les contrastes. Une synthèse admirable, qui donne les clés du Japon d'hier et laisse deviner celui de demain. M. S.

■ **Japon, l'archipel du sens**, de Michael Lucken (Perrin, 230 p., 27 €).

CES AILES RUSSES QUI FIRENT LA CHASSE À LA LUFTWAFFE

Juin 1941 : les troupes allemandes partent à l'assaut de l'URSS. La Wehrmacht remporte des succès foudroyants. Dans les airs, la victoire est totale aussi, et la Luftwaffe paraît invincible, balayant une aviation soviétique dépassée et peu nombreuse, comme l'écrit un aviateur : « Les Allemands remplissent le ciel sur trois étages pendant que toi, tu décolles sans savoir où te mettre. » L'hémorragie humaine est terrible, et les aviateurs meurent par milliers. Moscou est bientôt menacé, la défaite paraît proche.

Venues de toute l'URSS, des femmes entrent en lice et s'engagent comme aviatrices, bravant les quolibets de leurs camarades de combat. Plus même, alors que la hiérarchie souhaite dans un premier temps les maintenir au sol comme techniciennes, elles intègrent des régiments de chasse, s'imposent et obtiennent, après une formation rapide et bâclée, de piloter des avions et de participer aux combats. La fraternité du feu s'impose, ces femmes suscitent bientôt l'admiration. Elles se battent à l'égal des hommes, elles meurent comme les hommes. Ce livre raconte leur histoire, et leurs histoires. À partir de témoignages, de rapports d'opération, d'archives privées retrouvées, notamment des lettres envoyées à leurs familles, et des journaux intimes qu'elles ont rédigés, nous voyons vivre ces femmes jeunes, si jeunes, 20 ans à peine pour la plupart. Ces documents sont souvent poignants ; par exemple, quand elles sont confrontées à la mort d'une camarade. Nous les voyons au combat, nous volons dans les avions à leur côté, nous survolons avec elles les champs de bataille. Les scènes les plus hallucinantes sont celles qui ont trait à la bataille de Stalingrad – « vision horrible », écrira l'une d'entre elles. Une autre évoque les maisons en flammes, les colonnes interminables de réfugiés traînant leurs baluchons et tirant leurs vaches au bout d'une corde. Cette vision horrible enlève toute pitié de leur cœur. « Désormais, le mot "Allemand" chargera nos fusils », note l'une d'elles. Une autre ajoute : « Un ennemi pareil, il n'y a rien d'autre à faire que de l'exterminer. » Sans état d'âme, elles participent à la reconquête de Stalingrad et de tant d'autres villes russes, repoussant peu à peu les Allemands.


A. POLLICITANTE/ STR / SPUTNIK / AKG-IMAGES

BOMBARDIÈRE. La capitaine Mariya Dolina, héroïne de l'URSS, devant son Petlyakov Pe-2, le 18 août 1945.

Les avions sont au centre de ce livre. Qui les construit ? Des ouvriers de 12 ou 13 ans à peine, « tout maigrichons, le cou aussi fin qu'une tige de tournesol ». Ce pays, perdant des soldats par millions, envoyait dans les usines des enfants nourris d'un quignon de pain et d'une soupe transparente. Le livre de Liouba Vinogradova nous offre aussi une image de ce qu'était l'URSS dans la guerre.

Pour se limiter aux aviatrices, à leur vie de femmes soldats, nous mesurons au fil des pages le poids du parti communiste et des commissaires politiques dans les escadrilles. Le contrôle était bien présent, l'endoctrinement aussi, pour insuffler pendant les rares périodes de repos « un esprit patriotique » par des conférences sur la défaite de Napoléon au siècle précédent ou sur les grands écrivains russes. Contrôle aussi, quand ces femmes osaient parfois se maquiller ou porter des robes confectionnées dans des parachutes allemands. Elles devaient renoncer à toute féminité. Le prix à payer pour devenir des héroïnes et entrer dans la légende. Elles s'appelaient Marina, Galia, Valia, Natacha. Toutes ou presque sont mortes au combat, pour sauver leur pays. **DENIS LEFEBVRE**

■ **Les Combattantes. Les aviatrices soviétiques contre les as de la Luftwaffe**, de Liouba Vinogradova (Éditions Héloïse d'Ormesson, 496 p., 25 €).



Les Tuileries ressuscitées

Dans ce livre inspiré et érudit, le château des Tuileries renaît sous la plume lyrique d'une spécialiste des imaginaires politiques. Quelle place singulière a occupée cette résidence royale : refuge d'enfances royales (Louis XIII, Louis XV), temple du Roi-Soleil aux jardins enchantés, palais des Lumières, antre des rois déchus ensanglanté par la Ire République puis incendié par la Commune, le fantôme des Tuileries, entre aménagement urbain et fantasme de reconstruction, hante les bords de Seine. **JOËLLE CHEVÉ**

■ **La Belle Histoire des Tuileries**, de Juliette Glikman (Flammarion, 347 p., 26 €).



Douze siècles de la Ville éternelle

Fouillé et précis, ce livre retrace douze siècles de l'histoire de Rome, de sa fondation à la fin de l'Empire. L'historienne anglaise a choisi pour titre la formule S.P.Q.R. (*Senatus populusque romanus* – « le sénat et le peuple romain »), par laquelle les Romains définissaient leur État. Mary Beard se sert des découvertes les plus récentes de l'archéologie pour nuancer les affirmations précédentes des spécialistes de la question. *S.P.Q.R.* servira d'ouvrage de référence pour ceux qui aiment l'histoire de Rome. **CATHERINE SALLES**

■ **S.P.Q.R. Histoire de l'ancienne Rome**, de Mary Beard, traduit de l'anglais par Simon Duran (Perrin, 608 p., 26 €).

LES CADAVRES EXHUMÉS DE LA GUERRE D'ESPAGNE



On croit connaître la guerre d'Espagne, une guerre civile qui a ensanglanté le pays de 1936 à 1939, jusqu'à la victoire des putschistes et la fin de la République. Mais on touche ici, par cette « immersion quotidienne dans cette chronique d'actes inhumains », au plus près le mal : fruit d'une enquête sans faille, ce livre précis et rigoureux n'épargne rien ni personne. Paul Preston expose les racines de cette crise : une société brutale, des puissants indignes ne voyant que leur profit immédiat, qui ont produit un prolétariat affamé, sans espoir, déshumanisé. Un espoir se lève en février 1936, avec l'arrivée au pouvoir d'un Front populaire sur fond de divisions. En juillet, Franco lance une attaque foudroyante : des dizaines de milliers de morts, pas seulement chez les combattants. Les civils soupçonnés d'être de gauche, républicains, juifs ou francs-maçons, sont torturés, assassinés, hommes comme femmes. La réaction ne tarde pas : dans les zones républicaines, le peuple et certaines forces politiques s'en prennent aux puissants, à l'Église, si riche. Là aussi, massacres, même si le gouvernement fait tout pour maintenir l'ordre et la justice, empêcher la violence incontrôlée. L'auteur note une grande différence entre ces deux violences : celle des rebelles franquistes est méthodique, pour créer la terreur, asseoir son pouvoir. Les chiffres qu'il produit sont édifiants, et sans commune mesure avec la répression menée en zone républicaine. Franco l'emporte en 1939, mais la répression ne s'arrête pour autant : enfermements dans des camps, tortures, assassinats. Paul Preston conclut sur la constitution de l'ordre nouveau et la réécriture de l'Histoire imposée au peuple espagnol. L'heure n'était plus aux massacres, mais à l'endoctrinement d'un pays. **D. L.**

■ **Une guerre d'extermination. Espagne, 1936-1940**, de Paul Preston (Belin, 2016, 848 p., 29,90 €).

LIBERTINS, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

Ils étaient jeunes, beaux, riches et bien nés ; ils avaient 20 ans à la mort de Louis XV. Le duc de Lauzun, le comte et le vicomte de Ségur, le duc de Brissac, le comte de Narbonne, le comte de Vaudreuil et le chevalier de Boufflers ont aimé, guerroyé, festoyé, fréquenté les salons et les académies dans les quinze dernières années de l'Ancien Régime. À travers eux, Benedetta Craveri dépeint cette époque de « la douceur de vivre » (dixit Talleyrand). Libertins de mœurs, libéraux en idées, les gentilshommes dont elle retrace la vie attendent les réformes et les changements à venir. À tort : leurs destinées aristocratiques vont se fracasser contre la Révolution. Les uns émigrent, les autres subissent la prison ou l'échafaud. Les plaint-on ? Non, parce que l'auteur échoue à donner de la consistance à des personnalités dont la légèreté paraît le trait dominant. Passé 1789, la scène semble être devenue trop grande pour ces acteurs en habits brodés. **THIERRY SARMANT**

■ **Les Derniers Libertins**, de Benedetta Craveri (Flammarion, 580 p., 26 €).



MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE, LE « SEUL HOMME DE LA DYNASTIE »

Elle aura été « l'homme du siècle » ! Tous ses contemporains ont loué sa « virilité », tant elle a démontré des qualités qu'aucune femme n'était censée détenir : l'autorité, la fermeté, la volonté, l'assiduité, la clarté de jugement. Et pourtant, aucune souveraine n'a été plus femme que Marie-Thérèse d'Autriche (1717-1780) : femme d'un seul homme, dont elle fut éperdument amoureuse, et mère de 16 enfants (dix seulement survécurent), dont elle surveilla attentivement l'éducation. Un cas unique, si on la compare à Élisabeth Ire d'Angleterre (1558-1603), la « reine vierge », ou aux tsarines veuves et quasi sans enfants, ses contemporaines de la seconde moitié du XVIIIe siècle.

Élisabeth Badinter analyse cette exceptionnalité à la lumière, notamment, de correspondances très précieuses – et, pour certaines, inédites. Lorsqu'elle monte sur le trône, en 1740, grâce à la pragmatique sanction que son père, l'empereur Charles VI, a fait reconnaître par les autres souverains, tout annonce qu'elle laissera la réalité du pouvoir à son mari, François-Étienne de Lorraine, qu'elle nomme corégent. Il n'a aucune des qualités requises pour régner, mais sa tendresse pour lui, malgré ses infidélités, le lui fera ménager, parfois même aux dépens des intérêts de l'Autriche. Pour autant, elle règne en maîtresse absolue sur ses États, en conjuguant les atouts de sa féminité – une séduction et une douceur dont elle fait des armes diplomatiques redoutables et une humilité qui lui attire tous les soutiens.

Dans la lignée de nombre de princesses Habsbourg, elle n'ignore pas la puissance des larmes et des scènes et ne se gêne pas pour les utiliser à bon escient. Mais c'est surtout par son extraordinaire fécondité qu'elle confère à la dynastie une énergie vitale dont elle était privée depuis près d'un siècle. Elle fait ainsi de sa maternité un principe politique qui l'érige en fondatrice d'une nouvelle lignée, les Habsbourg-Lorraine, dont filles et garçons sont aptes à assurer la pérennité. Elle n'a pas été impératrice, comme l'usage l'a titrée à tort. Seul un homme pouvait endosser cette dignité, coquille vide sur le plan politique mais prestigieuse sur le plan symbolique. Son mari sera empereur, mais elle refuse d'être co-impératrice, c'est-à-dire « épouse de »…

Archiduchesse d'Autriche, « roi » de Hongrie et reine de Bohême, elle ne prend pas de Premier ministre, mais s'entoure de conseillers qui ne se contentent pas de la flatter. Autant de qualités qui lui permettent de s'affirmer face à des monarques aussi redoutables que Frédéric II de Prusse, son pire ennemi. Seule contre tous pendant la guerre de la Succession d'Autriche, elle réussit à faire valoir ses droits et entame un programme de réformes qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait eu le courage de lancer. Profondément pieuse, elle rejette toute guerre offensive – elle ne se remettra jamais d'avoir accepté le partage de la Pologne –, mais elle instaure à Vienne un ordre moral et une persécution contre les protestants et les juifs qui constituent le revers sombre de son règne. De ce point de vue, elle appartient encore à l'âge classique, et non à celui des Lumières.

À la théorie de l'historien américain Ernest Kantorowicz distinguant les « deux corps du roi », l'un mortel et l'autre symbolique et immortel, un troisième s'impose, selon la très stimulante analyse d'Élisabeth Badinter : le corps maternel de Marie-Thérèse, lequel perpétue la lignée. On peut regretter que la souveraine se soit accrochée au pouvoir aux dépens, mais aussi dans l'intérêt de son fils Joseph II, démontrant ainsi que le désir de domination n'a pas de sexe ni de limites. Sauf à être Charles Quint… **J. C.**

■ **Le Pouvoir au féminin. Marie-Thérèse d'Autriche 1717-1780. L'impératrice-reine**, d'Élisabeth Badinter (Flammarion, 368 p., 21,90 €).


MP/LEEMAGE

MATRONE. L'archiduchesse (ici avec quatre de ses 16 enfants) a fondé la lignée des Habsbourg-Lorraine.

UN POLAR SUR UN AIR DE RUMBA



Ancien reporter en Afrique du Sud, voyageur impénitent, professeur d'écriture créative au Labo des histoires, Frédéric Couderc est un romancier populaire qui prend à bras-le-corps des sujets au sein desquels l'homme tente de trouver sa place. *Le jour se lève et ce n'est pas le tien*, au-delà de la référence au film de Marcel Carné, est de toute évidence un rappel appuyé de l'univers des romans de Hemingway. De quoi s'agit-il ? D'une quête généalogique, entreprise par Léonard, un obstétricien de renom qui, partant sur les traces de ses origines, se retrouve à La Havane à l'époque de la révolution castriste. Le lecteur se voit alors entraîné dans un Cuba sous la botte du dictateur Batista, prisonnier des banques américaines, infesté de mafieux et de prostituées, secoué par les guérilleros descendus d'une montagne éclairée par la « clarté de la chère présence du commandant Che Guevara ». Le lecteur retrouve là l'univers de Graham Greene, notamment *Notre espion à La Havane*, mais aussi des grands romans latino-américains. Tout en modernisant la thématique cubaine, Frédéric Couderc agrandit l'espace politique de son roman pour en faire un grand livre intimiste balayé par les vents de l'Histoire. Une réussite. **GÉRARD DE CORTANZE**

■ **Le jour se lève et ce n'est pas le tien**, de Frédéric Couderc (Éditions Héloïse d'Ormesson, 368 p., 20 €).

Staline dans la ligne de mire



URSS, février 1953. Après avoir tué les séides du régime venus l'arrêter, un ex-acteur de théâtre yiddish embarque dans sa cavale un médecin juif et un ingénieur américain séduit par le communiste. Ils vont fomenter un plan pour éliminer Staline et empêcher l'exécution de son projet secret : la déportation des Juifs du pays. Cette politique-fiction prend pour point de départ historique l'arrestation de médecins juifs dans l'entourage immédiat du pouvoir, sur fond de complot et de purges antisémites. L'auteur a puisé dans sa culture natale pour livrer cette farce tragi-comique traversée d'humour juif. **ISABELLE MITY**

■ **L'Acteur qui voulait tuer Staline**, de Paul Goldberg (Sonatine Éditions, 384 p., 20 €).

UN PANTHÉON COULEUR SANG

Elle vous toise et vous nargue de son rire muet sardonique. D'emblée, la figure grimaçante ornant la couverture annonce la couleur : les « histoires vraies » qui suivent n'ont rien d'histoires du soir. De fait, à travers les portraits de personnages qui sont autant de « figures du mal », c'est à une plongée dans la noirceur de l'âme humaine que vous convient les plumes alertes des contributeurs, sous la houlette du rédacteur en chef adjoint d'*Historia*. De l'Antiquité à nos jours, ils défilent chronologiquement, cortège sanguinaire d'hommes et de femmes dont les crimes ont traversé les âges au point de devenir légendaires.

Au panthéon du mal, les femmes n'ont rien à envier aux hommes. Frédégonde, la reine mérovingienne, la comtesse Báthory, la Voisin furent de grandes criminelles, voire des psychopathes. Si le mal est le plus souvent mâle, c'est que les hommes sont investis d'un pouvoir qui leur permet de laisser libre cours à leur goût du sang et démultiplie l'ampleur de leurs forfaits. Massacrer des lignées entières, tel le tyran Ezzelino III da Romano (1194-1259), ou éliminer une partie de la population du pays, à la façon des dictateurs Rafael Leónidas Trujillo (1891-1961) ou Idi Amin Dada, participe alors d'une stratégie politique pour garder la main par la terreur. Sans compter que l'exercice du pouvoir aiguise la paranoïa et la mégalomanie naturelles d'individus souvent médiocres et lâches. Force est de constater toutefois que le passage au XXe siècle a marqué une escalade dans l'abomination. Les représentants des grands totalitarismes du siècle dernier n'y sont en effet pas allés de main morte. Et Caligula et Néron passeraient presque pour de petits joueurs à côté de Heydrich, l'homme aux yeux de loup à l'origine de la Solution finale, Mao



ou Pol Pot… Après tout, la violence n'est-elle pas pour Marx l'accoucheuse de l'Histoire ? Et quand la machine est en marche, rien ne l'arrête.

Les héritiers semblent perpétuer la tradition, à l'image du dirigeant nord-coréen Kim Jong-un. Quant à Oussama Ben Laden, le monde semble désormais impuissant face au djihad mondial qu'il contribua largement à mettre en place. Gageons d'ailleurs que l'actualité poussera le maître d'œuvre à ajouter des chapitres dans la prochaine édition. En attendant, les 21 récits que contient ce livre brossent un tableau kaléidoscopique du mal tout en distanciation, voire en humour, ce qui fait paradoxalement de la lecture de tant d'horreurs un moment de plaisir. **I. M.**

■ **Les Figures du mal. Histoires vraies**, sous la direction de Victor Battaggion (Perrin/Sonatine Éditions, 384 p., 19 €).

DANS LA MÊLÉE SANGLANTE DE TEUTOBOURG

En 9 apr. J.-C., les armées romaines se sont enfoncées en Germanie, et sa conquête semble presque aussi certaine que celle de la Gaule. À la tête de trois légions, Varus pense mater les révoltes qui secouent le pays, mais il tombe dans le piège que lui tend Arminius, un chef chérusque en apparence acquis à la cause romaine mais qui est en réalité le cerveau de l'insurrection. Seul Marcus, un patricien romain, a compris le piège mortel dans lequel va se jeter Varus, mais personne ne veut l'entendre, et il est bientôt impossible d'éviter le désastre. Dans le cinquième opus des *Aigles de Rome*, Enrico Marini montre la décisive bataille de Teutoburg, avec une documentation sans faille. Le dessin est beau; l'œuvre, enlevée. Marini touche véritablement au sommet de son art! L. V.

■ **Les Aigles de Rome (t. 5)**, d'Enrico Marini (Dargaud, 64 p., 14 €).

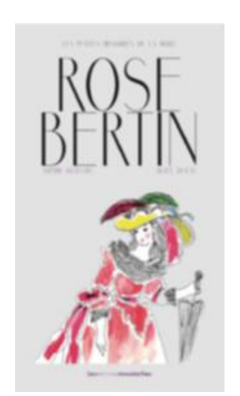


LA FLOTTE TURQUE À L'ASSAUT DU COCON MALTAIS

Au printemps 1565, près de 50 000 Turcs font voile vers l'île de Malte, défendue par une poignée de chevaliers de l'Hôpital, sous le commandement de Jean de La Valette. Pour mettre toutes les chances de son côté, ce dernier cherche à attirer sur place un aventurier très particulier: Tannhauser, un ancien janissaire allemand qui connaît fort bien les Ottomans. Adaptée du roman homonyme d Tim Willocks, *La Religion* relate l'un des sièges les plus épiques du XVIe siècle. L. V.

■ **Tannhauser (« La Religion », t. 1)**, de Luc Jacamon et Benjamin Legrand (Casterman, 80 p., 16,50 €).

PORTRAIT DE LA COCO CHANEL DU XVIIIe SIÈCLE



Rose Bertin, la célèbre marchande de modes de Marie-Antoinette, est l'héroïne de ce roman débutant en août 1778, en pleine canicule. Le Grand Mogol, son magasin parisien situé rue du Faubourg-Saint-Honoré, ne désemplit pas. C'est ici, alors que la saison des fêtes bat son plein, que les dames de la cour, qui rivaliseront d'élégance à Versailles, viennent choisir les étoffes de leurs robes ainsi que les chapeaux et accessoires dernier cri, fabriqués par un bataillon de découpeuses, tailleurs, chapeliers et brodeuses sous la vigilante attention de la directrice des lieux. Mais la renommée de Rose Bertin, qui réussit le tour de force d'alléger la silhouette de ses aristocratiques clientes, dépasse, et de beaucoup, les frontières du royaume. De plus, elle est une costumière de scène renommée que le théâtre et l'opéra réclament. Enfin et surtout, grâce à elle, la reine, qui est enceinte, peut évoluer dans une robe de mousseline légère qui lui assure une totale liberté de mouvement. Une vraie révolution vestimentaire ! Le peintre préféré de Sa Majesté, Élisabeth Vigée-Lebrun, ne manquera pas de l'immortaliser dans cette tenue inédite. Elle fera aussi le portrait de l'inventive créatrice de mode. Une biographie et un abécédaire illustré, qui retrace en lettres et en images le style de l'époque, complètent cette très jolie évocation de l'univers féminin de Rose Bertin, la Coco Chanel du XVIIIe siècle. À partir de 10 ans. V. D.

■ **Rose Bertin**, de Sophie Guillou, illustrations d'Alice Dufay (Les Petites Moustaches, coll. « Les petites histoires de la mode », 152 p., 17,50 €).

ET AUSSI

Les Monstres de la mythologie

La mythologie grecque vue à travers ses monstres. Ce ne sont plus les héros qui sont mis en lumière mais les créatures qui les entourent ou qu'ils affrontent. À partir de 8 ans. **V. D.**

Raphaël Martin et Jean-Christophe Piot, illustr. de Lucas Harari (De La Martinière jeunesse, 64 p., 14,90 €).

De la préhistoire à aujourd'hui

Une chronologie mondiale en pictos, il fallait y penser ! Utile pour mémoriser les grands épisodes de l'Histoire. Un travail à quatre mains signé d'Anne Jonas, libraire et auteur, et de Michaël Leblond, graphiste. **V. D.**

Anne Jonas et Michaël Leblond (DLMJ, 72 p., 14, 90 €).

Les Tops de l'Antiquité

L'Égypte, la mythologie grecque et l'histoire de Rome en 240 pages – grandes dates, lieux clés, dieux essentiels et personnages ? C'est possible grâce à l'habileté de ces auteurs chevronnées. À partir de 9 ans. **V. D.**

Sandrine Mirza et Hélène Montardre (Nathan, 240 p., 12,90 €).

Voyage

AMBOHIMANGA : LE PALAIS RETROUVÉ DES ROIS DE MADAGASCAR

C'est dans ce berceau de la dynastie merina, qui abrite une cité royale et des lieux de culte, que bat depuis trois cents ans la spiritualité malgache.

PAR OLIVIER WEBER

Colline d'Ambohimanga
Ouvert tous les jours
de 9 heures à 16 h 30.
Tél. : (+261) 34 36 435 93.
www.ambohimanga-rova.com

C'est une colline perdue entre l'immense capitale malgache et les hauts plateaux de l'« Île rouge ». Pour y parvenir, il faut quitter les interminables faubourgs de la capitale, emprunter un bout de piste et, surtout, éviter les fondrières. Cité sainte, Ambohimanga est une ville royale qui n'aime pas l'ostentation. Cachée dans les fourrés, elle patiente depuis deux siècles dans l'oubli et l'effritement. De gigantesques ficus et quelques jacarandas vous rappellent que le nid d'aigle se fondait autrefois dans une nature généreuse et déployée comme un bouclier offert par les dieux.

De son sommet, on comprend pourquoi, au XVIIIe siècle, les rois désiraient tant s'approprier l'endroit. On y jouit d'une vue imprenable sur la plaine, indispensable pour découvrir l'arrivée éventuelle d'intrus – à l'époque en char à zébus, à pied ou à cheval. Le palais d'Ambohimanga, au nord de la capitale, cultive le goût du secret et le mythe de la grandeur ancienne.

Ambohimanga, la « Colline bleue » qui se noie dans un décor orangé, ne manque certes pas de charme. Une lumière douce irradie ces hauteurs sacrées, désormais haut lieu de spiritualité, des murailles blanches surgissent, recouvertes d'un crépi de blanc d'œuf – 16 millions de coquilles ont été brisées, précisent les Malgaches –, procédé qui protégerait des balles selon la rumeur, mais que nous n'avons pu vérifier par souci de sécurité.

La communion d'un peuple et d'un lieu

Une porte gigantesque signale l'entrée du site, qu'empruntaient jadis les rois arborant la feuille de ficus – l'équivalent de notre « fleur de lis » pour les souverains malgaches – et les zébus bénis. Lorsque l'adversaire pointait son nez, une quarantaine d'esclaves fermaient le bastion à l'aide d'une pierre monumentale, que l'on aperçoit encore aujourd'hui. Treize autres portes jalonnent



CARTOGRAPHIE : GREGORY PROCH

la cité où les rois se sont succédé, prompts au retranchement lorsque les tribus contestaient leur autorité.

Les visiteurs ne sont guère nombreux, mais les villageois et vendeurs de rue vous rappellent qu'Ambohimanga est le berceau du royaume, le lieu sacré de la dynastie des Merina. Classé depuis 2001 au patrimoine mondial de l'Unesco, il est considéré comme « le symbole le plus représentatif de l'identité culturelle du peuple malgache ». Pénétrer ces lieux, c'est comprendre la formidable puissance d'un roi au nom imprononçable pour nous, Andrianampoinimerina (v. 1745-1810), mais à l'incontestable génie. C'est aussi participer à la communion d'un peuple avec les rites anciens, qui perdurent ici et là, d'une manière parfois spectaculaire.

Il a beau être imprononçable, le nom de ce roi est sur toutes les lèvres. Considéré comme le fondateur de la dynastie merina, il a unifié le pays au cours de son règne de 1787 à 1810. Dans la foulée, il crée Tananarive – aujourd'hui Antananarivo –, en contrebas du palais. Sa demeure fortifiée, le *rova*, n'est pas dénuée de charme. À la recherche de leur passé, soumis aux aléas des révoltes ethniques, les Malgaches ont entrepris des travaux de restauration. Le lieu en avait bien besoin, rongé par les insectes, usé par les eaux, aux flancs battus par les rus de boue lors de la saison des pluies. Du coup, les Malgaches y viennent régulièrement en pèlerinage. Et y célèbrent la splendeur des temps anciens.

Le roi Andrianampoinimerina dormait dans une modeste hutte bâtie en 1788, sur un lit surélevé, dont on peut encore admirer le magnifique pilier maître en palissandre. ›››

STEFAN AUTHIMAGEBROKER - WWW.AGEFOTOSTOCK.COM

STEFAN AUTHIMAGEBROKER - WWW.AGEFOTOSTOCK.COM



YVAN ACKER

CARREFOUR DE CULTURES. L'ensemble est protégé par des fossés, et 14 portails de pierre (1). En son sein, on trouve une place publique, des lieux et des arbres sacrés. La résidence royale (le *rova*) proprement dite comprend deux palais (2), une fosse pour sacrifier les bœufs, des bassins ainsi qu'une case de palissandre noir, le *Mahandrihono*, utilisée à partir de 1788 par le roi Andrianampoinimerina pour espionner ses proches (3). L'organisation du site témoigne des influences austronésienne et africaine.

BODO.ANDRIANAHAGA@GMAIL.COM

SACRIFICES ET ROIS RÉINCARNÉS

À Ambohimanga, les pèlerins qui affluent sont souvent porteurs de volaille ou traînent derrière eux des zébus réticents, tous voués au *sorna*, le « sacrifice ». Sur la grande pierre en forme de cœur qui donne sur le palais, les animaux sont tués afin de convoquer les esprits, pour réaliser un vœu ou simplement pour glorifier le royaume merina. La moindre fête ou bonne nouvelle est ainsi prétexte à une cérémonie sacrificielle, de préférence avec un zébu à tête blanche marqué d'une tache sombre. La viande est ensuite distribuée aux amis, voisins ou villageois lors de festivités, et le sang placé près du palais royal, en direction du nord-est, vers les terres mélanésiennes et l'archipel indonésien, que quittèrent les ancêtres. Ces fêtes syncrétiques symbolisent le renouveau, la jouvence, ainsi que l'attente du lendemain. On peut croiser sur la colline sacrée de jeunes mariés en costume traditionnel, des étudiants fraîchement diplômés en attente de bénédiction, des femmes qui attendent d'être fécondées, des Réunionnais d'origine malgache venus célébrer l'ouverture d'un nouveau commerce. C'est ainsi que le site demeure vivant, sous le regard d'ancêtres considérés comme immortels. Les cérémonies sont devenues si fortes que, parfois, des convives ou des princes venus de contrées éloignées entrent en transe et déclarent être la réincarnation de l'un des souverains de la dynastie merina. Vêtu de rouge, le souverain provisoire devient dès lors l'intermédiaire entre le dieu créateur et le peuple, habillé de blanc. Les collines se couvrent aussitôt d'un chant émouvant, qui semble rebondir sur les roches ocre et sur les pages de l'histoire tumultueuse de Madagascar, en une complainte qui est d'abord celle de l'espérance… O. W.

››› La poutre fut ramenée de la côte orientale par, dit-on, 2 000 esclaves. Le roi vit alors dans l'obscurité d'une pièce unique dotée de peu d'ouvertures… et dans la fumée, destinée à chasser les insectes. Désireux d'unifier son pays, il convoque les princes des tribus, les marie à des filles du coin ou aux siennes, puis feint de lever le camp. En fait, il se cache sous le toit de la maison, sur une petite planche de bois accessible par des marches taillées dans la poutre, afin d'écouter ce que trament les caciques en pourparlers avec sa favorite. Celle-ci les laisse se confier sans retenue, s'épancher, maudire le roi au besoin… lequel n'en perd pas une miette. Lorsque le souverain est las d'espionner ses alliés obligés ou vassaux en devenir, il jette discrètement à son épouse un petit caillou. La séance est levée, les invités peuvent disparaître, parfois au sens propre, et le roi redescendre incognito de sa vigie.
Pour parvenir à ses fins, il encourage le mariage politique. Lui-même a 12 femmes, originaires d'autant de contrées. Un chiffre fétiche qui correspond aussi aux 12 collines sacrées alentour. Mais le roi ne tolère qu'une seule épouse dans son sérail, les autres étant reléguées dans leur tribu d'origine. Il dirige à distance, prend soin de son palais, menacé un temps par les cyclones, et

RUE DES ARCHIVES/TALLANDIER

EN POINTE. Andrianampoinimerina lance le processus d'unification.

VOTRE SÉJOUR

Partir

Des vols Air France ou Air Madagascar relient Paris à Antananarivo (à partir de 800 €). Il faut compter environ dix heures de vol. Il n'y a qu'une heure de décalage avec la France. Depuis la capitale, il est facile de rallier le site d'Ambohimanga (à 21 km au nord) par minibus (quelques euros) ou en taxi (10 à 12 € l'aller). Il faut compter sur place au minimum une demi-journée. Si vous voulez prendre le temps de visiter les collines historiques aux alentours, une journée entière s'impose. Mieux vaut partir tôt le matin, afin d'éviter les embouteillages de la capitale et de profiter de la vie naissante dans les villages et faubourgs. Le palais est ouvert de 9 heures à 17 heures. Prix de l'entrée : 10 000 ariarys (environ 3 €) – plus le guide, à négocier. Intéressant musée dans le palais. Au retour, faire une halte au marché artisanal de la route-digue, près d'Ivato, l'un des meilleurs de la région.



DR

Le Palissandre Hôtel, un pied-à-terre les pieds dans l'eau.

Se loger

Antananarivo regorge d'hôtels, même si les structures d'accueil manquent encore à l'échelle du pays pour accueillir touristes et routards. Parmi

renforce les murailles. On craint aussi l'incendie car les forêts des environs sont denses. On creuse des fossés, on amène de l'eau dans une grande citerne que seules peuvent alimenter des filles vierges, afin de ne pas polluer ce que boit le maître des lieux. Peu à peu, l'enceinte devient ainsi la « Colline sacrée » (*Vohitra Vasina*).

À marche forcée vers la monarchie absolue

Fin artisan de l'union des ethnies, un brin paranoïaque, Andrianampoinimerina ne peut achever son œuvre. C'est son fils, Radama Ier, qui reprend le flambeau. Préféré par le père à son frère aîné, fort de ses expéditions punitives à peine adolescent contre un fief félon au sud de Tananarive, il monte sur le trône à 18 ans, en 1810, et, fort des préceptes paternels, s'attelle à la tâche d'une entente entre les peuples de Madagascar, par une poigne de fer s'il le faut. En dix-huit ans de règne, le Roi-Soleil malgache parvient à ouvrir le pays, à pacifier la côte, convoitée par les marchands, à attirer les étrangers. Sa cour n'est pas nombreuse. Il s'entoure de quelques conseillers et sait trancher après avoir écouté. Les principautés insoumises veulent profiter de son inexpérience et ruent dans les brancards.

Mais Radama Ier tient bon, envoie ses soldats mater les rebelles. Stratège, bon meneur d'hommes, intelligent, il est surtout obsédé par le leitmotiv du père : « Faire de la mer la limite de son royaume. » À user tour à tour de la force et de la persuasion, il y parvient ! La grande île s'unifie. On vient de loin prêter allégeance dans sa nouvelle citadelle de Tananarive, à 20 kilomètres d'Ambohimanga. Pour faire taire les récalcitrants, le jeune roi va s'appuyer sur… l'ennemi étranger. Convoitée, l'île l'est particulièrement par les Français et les Britanniques. Radama Ier choisit ces derniers pour signer un pacte en 1817, avec le gouverneur de Maurice, le baronnet Robert Townsend Farquhar, ravi de contrer les Français et qui croit trouver en outre un vivier d'esclaves pour les plantations de la Couronne. Mais le roi, plus habile, le devance et exige que l'aide britannique s'accompagne d'un arrêt de la traite des Noirs, y compris de la part des autres pays européens. Bien joué : la perfide Albion doit s'incliner, et Radama Ier est reconnu comme le roi de tout Madagascar.

Les contrées à peu près pacifiées à la sagaie, le roi peut s'atteler à son grand dessein : moderniser le royaume. Là encore, il cherche des alliés et choisit les missionnaires protestants. Il ouvre des ›››



ADOC-PHOTOS

GRÂCES. Radama Ier, fils d'Andrianampoinimerina, ouvre sa terre aux influences occidentales pour asseoir son pouvoir.

les hôtels luxueux, le Carlton, l'ancien Hilton, mais qui est un peu isolé le soir, dans le quartier du lac Anosy. Résider dans la ville haute est préférable pour profiter de l'ambiance et visiter « Tana ». Parmi les autres hôtels de catégorie supérieure, le Palissandre Hôtel, le Louvre Hôtel, le Colbert. Des hôtels abordables et de charme sont aussi envisageables : la résidence Lapasoa, dans une maison traditionnelle, le Sakamanga et Le Manoir, dans une demeure ancienne.

Se restaurer

La cuisine malgache est excellente et variée. Ne pas hésiter à essayer la viande de zébu, souvent tendre et délicieuse. Fruits de mer et poissons abondent, les manières de les cuisiner aussi (crevettes sautées à l'ail, espadon à la noix de coco, etc.).On peut déguster plusieurs plats malgaches de qualité pour moins de 10 €, et parfois moins encore. Dans la partie haute d'Antananarivo, des restaurants proposent des menus mélangeant plats occidentaux et malgaches, tels le Rossini, le Viko Viko, la Villa Vanille, aux plats très portés sur la vanille, comme son nom l'indique, ou le Sakamanga, qui offre une carte alléchante avec tournedos de zébu, mérou au safran, foie gras maison et desserts au chocolat de Madagascar… La cuisine métissée est souvent très inventive, avec notamment une farandole d'épices et de sauces.


YVAN ACKER

DERNIERS FEUX. La résidence de la reine Ranavalona III (1861-1917) – ultime reine de l'île (de 1883 à 1897) – est parfaitement conservée.


YVAN ACKER

››› écoles, y compris dans son palais, latinise la langue dominante, le merina. Des bibles sont introduites mais le roi parvient à empêcher de son vivant la conversion des sujets – une prouesse. Les pertes dans son armée s'avèrent énormes, au gré des batailles et des répressions. Il demande encore l'appui de l'Empire britannique, qui lui octroie trois conseillers, le Jamaïcain Brady, mulâtre qui a survécu aux plantations, le déserteur français Robin, ancien grognard de Napoléon qui a fui La Réunion, et un Britannique, officier de l'armée des Indes, James Hastie. Bon prince, Radama les promeut aussitôt généraux. Infatigable, le jeune monarque légifère à tour de bras, met en place un système d'imposition, interdit aux roitelets de l'île de traiter avec les puissances étrangères. « Radama Ier a marqué définitivement l'histoire de Madagascar, souligne l'historien Julien Rakotonavo. Il a unifié, mais surtout pacifié, et contribué à ouvrir le pays aux cultures extérieures. » La guerre à outrance cependant fatigue… et le bon roi meurt à 36 ans, de diverses maladies tropicales et aussi, un peu, d'alcoolisme.

C'est son épouse et cousine Ravalona Ire (v. 1788-1861) qui prend le pouvoir – « dans un bain de sang, avec l'appui des grandes familles et de la bourgeoise, déjà toute-puissante », précise l'historien. Triomphant de ses rivaux, meurtrière du frère du roi et prétendant au trône, elle pénètre dans la nouvelle capitale en palanquin, précédée de son armée. La nouvelle souveraine s'avère nettement moins bienveillante à l'égard du peuple. Elle déteste les étrangers et les Malgaches convertis au christianisme, considérés comme des traîtres à la patrie et des « vendeurs de la terre ancestrale ». À tel point qu'elle en fait jeter quelques-uns du haut d'une falaise, histoire de montrer de quoi elle est capable. Elle gagne un surnom, la « Reine sanglante ». La montagne aussi : « Falaise de la vérité ».

Calmer les ardeurs nationalistes

Elle a beau régner en souveraine absolue, couper des têtes, éliminer rivaux et beaux-frères, fermer en partie le pays, Ravalona Ire demeure un symbole dans l'imaginaire collectif malgache. Comme les autres monarques, elle fut enterrée dans l'enceinte du palais d'Ambohimanga. Mais, en 1897, bien après sa mort, lors de la colonisation française, le général Gallieni ordonna de transférer les dépouilles à Tananarive afin de calmer les ardeurs nationalistes. L'idée était également de montrer que « la France désormais est la seule souveraine de Madagascar ».

Porter la « Couronne aux sept sagaies » équivalait à embrasser drames et malédiction. En restaurant l'enceinte du palais et sa cour aux sacrifices, la Grande Île a redonné à la dynastie ses lettres de noblesse. Et à ce site longtemps oublié une aura un peu plus sacrée. ◆

Au menu

PAR PATRICK RAMBOURG

L'HUÎTRE : DU CUIT AU CRU

Peu ragoûtant, le mollusque bivalve constitue pourtant l'une des perles de la culture gastronomique française. À condition de bien le déguster !

En 1941, l'Américaine Mary Frances Kennedy Fisher écrit dans sa *Biographie sentimentale de l'huître* (en anglais, *Consider the Oyster*) : « Il n'y a qu'une façon, et une seulement, de déguster la portugaise et l'huître européenne plus rare (*Ostrea edulis*), pense un Français […]. Il faut ouvrir le mollusque à la température du dehors, pendant la saison froide, mais sans jamais le réfrigérer outre mesure, et le sortir aussitôt de sa coquille rugueuse et irrégulière, pendant que ses franges noires vibrent encore et se recroquevillent sous le choc de l'air frais. Il faut l'avaler d'un coup, mais pas trop vite, puis il faut aspirer à même la coquille sa bonne eau salée. »


LEE/LEEMAGE

TOP CHEF. Alexandre Dumas les aime arrosées d'un peu citron ou en omelette.

De nos jours, c'est la manière la plus courante de manger l'huître en France. Cela n'a toutefois pas toujours été le cas, car on s'est longtemps méfié de la consommation du coquillage cru et vivant. En 1555, le naturaliste et médecin Pierre Belon rappelle, dans *La Nature & diversité des poissons*, que les huîtres crues ont la chair glutineuse et molle et qu'elles engendrent des humeurs salées. Une cinquantaine d'années plus tard, l'auteur anonyme du *Thresor de santé* explique qu'elles sont difficiles à digérer « si on les avale crues avec leur eau » et conseille de les cuire dans leur écaille sur les charbons, « avec beurre & poivre pulvérisé ». Mais c'est le suc salé de l'huître qui rend la digestion difficile, dit-il.

Neutraliser une excessive humidité

C'est pourquoi il avantage plutôt la cuisson bouillie « avec des correctifs » : le mollusque est décoquillé, lavé, puis bouilli avec du beurre, des épices et des raisins de Corinthe. À mi-cuisson sont ajoutés marjolaine, thym, persil, sarriette, oignons,

LA STAR DES REPAS DE FÊTE

Le triomphe de l'huître crue n'a pas fait disparaître l'huître cuisinée. Au moment des fêtes de fin d'année, revues culinaires et chefs présentent de nombreuses recettes. Michel Guérard propose des « huîtres chaudes en feuilles vertes », Georges Blanc de la « soupe d'huîtres aux cèpes et mousserons », Pierre Gagnaire, un « chaud-froid d'huîtres creuses, tartines de seigle au beaufort », où le mollusque est décoquillé, mélangé avec du foie gras, le jus du coquillage cuit avec du vin blanc et une échalote, puis de la crème Chantilly et du cresson. Le *Larousse gastronomique* de 1996 présente quelques autres recettes : « huîtres chaudes de l'île de Ré » de Jean et Paul Minchelli, « huîtres plates au champagne » de Gérard Boyer, avec une julienne de légumes et une sauce crémée montée au beurre, « huîtres en nage glacée » de Guy Savoy *(ci-contre)*. De nos jours, Olivier Roellinger (Les Maisons de Bricourt, à Cancale) présente dans son « menu au gré du vent et de la lune », une « huître grillée sur le feu de bois, noisettes fraîches et acidulée de pommes pas encore mûres »… Toutefois, la préparation peut être plus simple, comme lors des fêtes d'huîtres, notamment en Normandie, où le coquillage est apprêté à la manière des escargots, avec du beurre persillé, pour le plus grand bonheur des amateurs.


DR

DEUX ADRESSES

Aux Pesked,
59, rue de Légué, Saint-Brieuc (22). Tél. : 02 96 33 34 65.

Domaine de Rochevilaine,
Pointe de Penlan, Billiers (56). Tél. : 02 97 41 61 61.

safran et verjus. Toutefois, l'auteur considère que les huîtres les plus saines sont celles qui sont « rôties » à la poêle pour enlever leur « excessive humidité ». Le fait de préparer l'huître est ici perçu comme un moyen de neutraliser ses désagréments supposés. Mais le coquillage est aussi cuisiné par goût.

Dans les recettes de la fin du Moyen Âge, l'huître est généralement proposée en civet, comme dans les ouvrages de la Renaissance, où on la présente aussi frite, à l'étuvée, ou en écaille (cuite dans sa coquille). Les recettes d'huîtres sont de plus en plus nombreuses et de plus en plus diversifiées dans les ouvrages culinaires des XVII[e] et XVIII[e] siècles: tourte d'huîtres, beignet d'huîtres, omelette aux huîtres, ragoût d'huîtres, etc. Le chef Pierre François de La Varenne (*Le Cuisinier françois*, 1651), confectionne ce dernier en les fricassant au beurre avec des oignons, du persil, des câpres et de la chapelure. Les recettes alliant les huîtres décoquillées et la viande sont la nouveauté des siècles modernes: « chapon aux huîtres », « canard aux huîtres », etc.

Cette importance des huîtres cuisinées n'empêche pas qu'elles soient consommées crues, comme en témoigne *Le Déjeuner d'huîtres* (1735), du peintre Jean-François de Troy *(lire encadré « Bulles iodées »)*. Elles arrivaient à Paris en charrette ou par bateau, immergées dans de l'eau salée. Au Siècle des lumières, le discours médicinal sur les huîtres s'inverse par rapport à celui tenu à la Renaissance. Désormais, on considère les huîtres cuites comme plus difficiles à digérer que les huîtres crues.

Il devient l'objet de tous les soupçons…

Mais surtout, la suspicion s'installe progressivement à l'égard de l'huître cuisinée: un doute plane sur sa fraîcheur. Bientôt, la cuisine de l'huître devient une hérésie: « Anathème, cent fois anathème aux barbares qui les font cuire, fussent-ils d'ailleurs les plus renommés entre les gastronomes ! » écrit en 1839 un membre de l'Académie royale de médecine. Pour Alexandre Dumas, « l'huître se mange habituellement de la façon la plus simple du monde, elle s'ouvre, on la détache, on exprime sur elle quelques gouttes de citron et on la gobe ». Dans les livres de recettes, l'huître se fait dès lors plus rare. La question de la fraîcheur interpelle: « l'huître n'est fraîche que vivante », écrit Joseph Favre dans son *Dictionnaire universel de cuisine pratique* (1905).

Cela devient une garantie sanitaire et une valeur gustative. Pour Escoffier, il est désormais d'usage de la servir sur de la glace pilée. On prend aussi l'habitude de la présenter sur un lit d'algues: elle retrouve ainsi son environnement marin – ce qui rassure aussi le mangeur sur la fraîcheur du coquillage qu'il consomme. ◆

CHAMPAGNE

PAR GÉRARD MUTEAUD


DEAGOSTINI/LEEMAGE

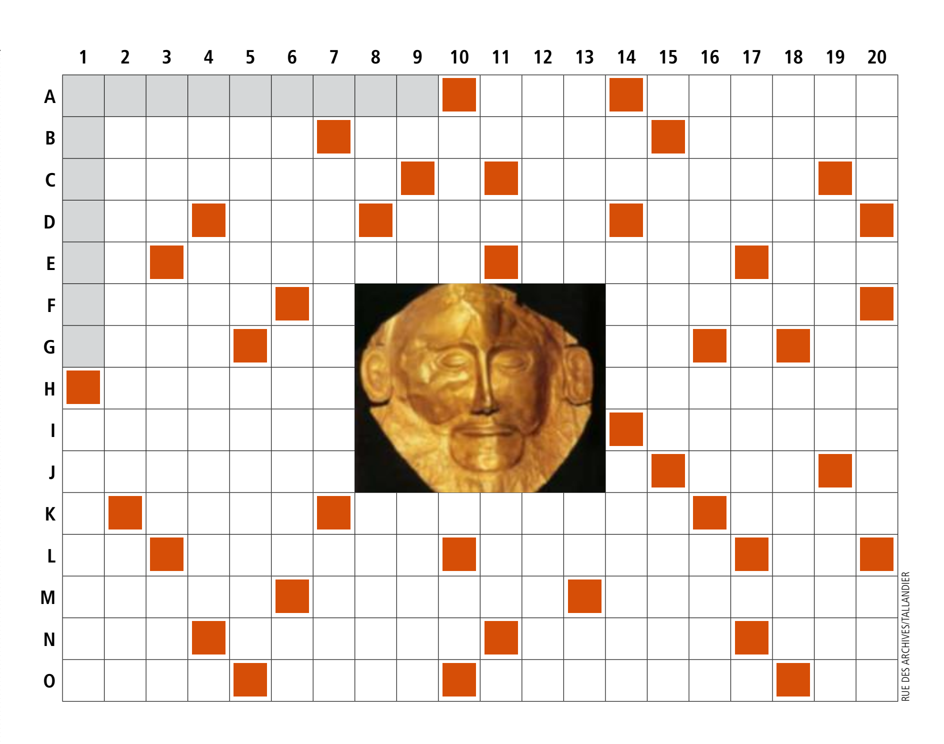
BULLES IODÉES

Le tableau de Jean-François de Troy *Le Déjeuner d'huîtres* (*ci-dessus*, 1735), connu de tous les gourmets, l'est encore plus des amateurs de vin de Champagne. Cette peinture de genre, qui représente un repas d'« après-chasse » où les convives festoient joyeusement, fait la part belle à cette boisson nouvellement mise au point à la fin du XVII[e] siècle par le moine cellérier de l'abbaye d'Hautvillers dom Pérignon. Au centre du tableau, un personnage empoigne un flacon de forme ronde dont il vient de faire sauter le bouchon à l'aide d'une lame. Au XVIII[e], on sabrait déjà le champagne. Réservée à l'élite, la boisson effervescente aux vertus aphrodisiaques fait le bonheur des cours européennes, en France, en Angleterre et bientôt dans la Russie impériale. Dès la fin du XVIII[e], l'éclosion du champagne fait le succès de quelques familles de négociants-propriétaires: Heidsieck, Perrier-Jouët, Bollinger, Cliquot-Ponsardin, Ruinart, Pommery… L'association huître-champagne n'est pas une hérésie. Le goût iodé du mollusque s'accorde avec des vins tranchants et incisifs, comme le chablis, le pouilly-fumé et le muscadet. C'est le cas aussi avec un jeune champagne tendu et minéral où le chardonnay domine. Mais un vieux champagne extra-brut à la vinosité plus affirmée et aux notes de pain grillé est aussi à la fête avec des spéciales de claire et des huîtres plates de Belon, au délicat goût de noisette.

■ **Notre sélection:** Agrapart & Fils terroirs extra-brut blanc de blancs; Pol Roger pure extra-brut; A.R Lenoble brut nature.

Mots croisés

PAR PASCAL WION



RUE DES ARCHIVES/TALLANDIER

HORIZONTALEMENT : **A.** Personnage en illustration. Ancienne capitale de l'Arménie. Empereur romain qui succéda à Nerva en 98. **- B.** Cours d'Anglais. Ils furent les premiers, avant les Achéens, à envahir la Grèce. Prêtre et apologiste espagnol du Ve siècle. **- C.** Peintre paysagiste hollandais (1628-1682). Architecte grec qui participa à la construction du Parthénon. **- D.** Fabricant français de jeux de cartes. Saison des amours. Lettre grecque. Selon Rouget de Lisle, nous entrerons dans la carrière quand ils n'y seront plus. **- E.** Accord de Yalta. Empereur romain qui accéda au pouvoir en 306. Fabuliste grec. Le douzième du nom fut pape de 1939 à 1958. **- F.** Ils n'ont jamais pu quitter le sol australien. Un des cadeaux apportés par les mages à Jésus. **- G.** Capitale gauloise qui portait le nom d'Agendicum à l'époque romaine. Déclaration de peste. Vaut de l'argent. Son roi a inspiré Édouard Lalo. **- H.** Île natale de la poétesse grecque Sappho. Compositeur danois (1865-1931). **- I.** Décidés ou élucidés. Édouard III d'Angleterre y anéantit la flotte de Philippe VI de Valois en juin 1340 (L'…). **- J.** Être asservi. Antilope d'Afrique. **- K.** Affluent de la Seine qui prend sa source en Belgique. Célèbre danseur russe (1889-1950). Maréchal de France qui fut nommé ministre de la Guerre en 1867. **- L.** Point roturier. Physicien français qui inventa l'électroscope (1700-1770). Ville d'Émilie-Romagne. Cité champenoise. **- M.** Philosophe français dont le vrai nom était Émile Chartier (1868-1951). Auteur d'un célèbre éloge. Frère d'Antigone et de Polynice. **- N.** La France leur a offert la Liberté. Cité biblique qui connut une fin sulfureuse ! Peintre maniériste français de l'école de Fontainebleau (1521-1599). Armée clandestine. **- O.** Père de San-Antonio. Princesse indienne. Détendis ou relâchas. Dans les intentions de César.

VERTICALEMENT : **1.** Dynastie à laquelle appartient ce personnage. Le maréchal Pétain lui succéda à la présidence du Conseil en juin 1940. **- 2.** Alexandre le Grand y fut vainqueur des Perses en 331 av. J.-C. Muse d'Aragon **- 3.** Économiste franco-égyptien spécialiste des problèmes du tiers-monde. Compositeur roumain (1881-1955). Coule dans les Alpes bernoises. **- 4.** Fourré ou enfilé. Un Italien qui a fait ses coups en duce. **- 5.** Prêtre biblique qui restaura la religion juive après l'exil de Babylone. Emblèmes de l'héraldique. **- 6.** Évêché de Bossuet. Architecte français qui a fait beaucoup de tours autour du monde ! Celui du Rhin a inspiré Wagner. **- 7.** Écimasse. Zeus se transforma en cygne pour la séduire. **- 8.** Oui ouï à la cour du roi de France. Fils d'Agrippine. **- 9.** Captive des Japonais. Langue de félibres. Ville du Japon. **- 10.** Division administrative de l'Égypte ancienne. Ça donne à réfléchir. **- 11.** Lanterne dans les arbres. Imagerie médicale. **- 12.** Point culminant du Jura. Ce qu'était Geli Raubal pour Adolf Hitler. **- 13.** Peuple de Machu Picchu. Le samarium des chimistes. Intime de Capone. **- 14.** Patron d'un jour. Sultanat du Moyen-Orient. Glissera sur le tapis. **- 15.** Ancienne région d'Apulie dont la principale ville était Tarente. Endoctrinement ou désinformation. **- 16.** Palmier dont les bourgeons sont comestibles. Théologien allemand qui fut un ardent défenseur de l'Église romaine (1486-1543). Déculottée devant Napoléon. **- 17.** Philosophe français promoteur du libéralisme (1905-1983). Eut une réponse de Normand quand le roi de France lui proposa de signer un traité. **- 18.** Charpentier célèbre. Ville d'Italie où saint Benoît fonda son premier monastère vers l'an 500. **- 19.** Pièce de Plaute. Bonaparte le nomma consul provisoire. Victoire de Napoléon sur l'armée russe en 1807. **- 20.** Bâtiment du Moyen Âge. Biologiste américain auteur de travaux sur la génétique (1903-1996). Cardinal d'Alsace. ◆

SUDOKU

Cette année-là a lieu le couronnement de Charles le Simple, le roi de France qui, plus tard, concédera au Viking Rollon un territoire qui deviendra la Normandie.

5					2	8		9
8		3		7		4		
	2						5	
2		5		6		1	7	8
	3		1		4	9		
6				5			4	
		2	6		1			
3	8			4		7		6
	5		9	8		3	2	1

SOLUTION DU N° 839 : 1543

SOLUTION DU N° 839

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20
A	E	L	A	G	A	B	A	L	■	A	P	O	L	L	I	N	A	I	R	E
B	M	A	X	I	M	I	L	I	E	N	■	M	A	I	N	E	■	N	E	Y
C	E	C	O	■	B	■	L	A	C	E	N	A	I	R	E	■	E	T	A	■
D	S	O	U	B	I	S	E	■	U	T	A	H	■	E	S	S	L	I	N	G
E	E	R	M	I	T	A	G	E	■	O	T	A	N	■	D	U	■	F	I	A
F	■	D	■	A	I	L	E							A	E	■	H	A	M	M
G	J	A	U	R	E	S	■							L	C	D	■	D	E	E
H	A	I	■	R	U	A	S							B	A	A	S	A	■	L
I	G	R	O	I	X	■	U							I	S	L	Y	■	C	I
J	G	E	N	T	■	U	R							■	T	A	L	I	O	N
K	E	■	A	Z	I	N	C	O	U	R	T	■	U	T	R	I	L	L	O	■
L	R	A	S	■	L	E	O	C	H	A	R	E	S	■	O	L	A	■	P	S
M	■	L	S	D	■	S	U	H	L	■	O	■	I	N	■	A	■	L	E	E
N	P	E	I	■	P	C	F	■	A	R	I	A	N	I	S	M	E	■	R	A
O	C	A	S	T	R	O	■	A	N	N	E	D	E	B	E	A	U	J	E	U


FAITES
LE MUR!
INTERDITE
POLICE NATIONALE - ZONE I
arte
Ouverture permanente
ici Barbès - © LesFilmDuPoisson
LE PASSE-MURAILLE
VENDREDI 16 DÉCEMBRE À 20.55
Un téléfilm de Dante Desarthe avec Denis Podalydès



DR

AUX ORIGINES DU PEUPLE DES PRÉCAIRES

Le chômage de ceux qui ne travaillent pas du tout, 3,4 millions d'hommes et de femmes, semble reculer ces derniers mois. Exact. Mais le chômage de ceux qui travaillent un peu mais insuffisamment pour survivre, les catégories B et C de Pôle emploi, continue de croître et de gonfler le peuple des quelque 3,3 millions de « travailleurs précaires ».

Ce terme de « précaire », qui était quasi inusité au XIXe siècle et dans la première moitié du XXe, nous vient en ligne directe du Moyen Âge. Très exactement du mot latin *preces*, la « prière ». La *precaria*, c'est la requête par laquelle le vassal demandait au seigneur de lui consentir un don suffisant, mais toujours révocable, pour assurer sa survie. Le précaire est donc un quémandeur, un obligé qui dépend de la grâce qu'on lui accorde ou non à titre temporaire. Un « bien précaire », au haut Moyen Âge, c'est une terre octroyée à titre viager. À durée déterminée. Dans son très tonique et fort bien documenté roman historique *Godescalc, le moine du destin* (Alma éditeur), Ariel Suhamy, philosophe de son état, fait remarquer que les princes carolingiens justifient très astucieusement la précarité des dons à leurs vassaux en mettant en avant le modèle biblique : « La terre elle-même n'est-elle pas accordée comme en location par Dieu ? » Bref, en cas d'infidélité du vassal ou de mort, le bien revient illico au suzerain. Le terme « précaire » a certes beaucoup voyagé au cours des siècles mais le halo qui pèse sur ce statut volatil et réversible est identique : la fragilité, l'incertitude et un sentiment de « désaffiliation », selon le mot de l'historien du travail Robert Castel.



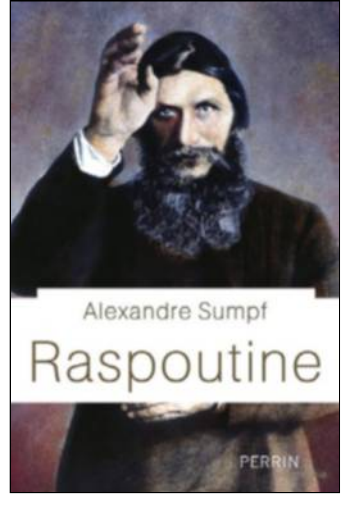
> 'PRÉCAIRE' VIENT DU LATIN *PRECES*, LA 'PRIÈRE'. LA *PRECARIA*, C'EST LA REQUÊTE PAR LAQUELLE LE VASSAL DEMANDAIT AU SEIGNEUR DE LUI CONSENTIR UN DON POUR ASSURER SA SURVIE

Là où la condition d'un salarié est d'abord régie par un contrat et un droit à la protection, celui du travail, forgé au XIXe siècle, le précaire voit son statut marqué par l'imprévisibilité et la dépendance à l'égard de ses employeurs ou de l'État providence. Du coup, la forte injonction de Tite-Live voilà deux mille ans sonne étonnamment juste à nos oreilles : « Ne pas implorer un secours comme une grâce *(precariam)* mais le réclamer comme une dette. » ◆

PERRIN, LE MEILLEUR DE L'HISTOIRE



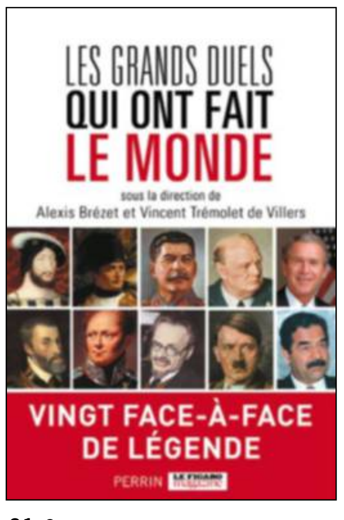
26 €



23 €



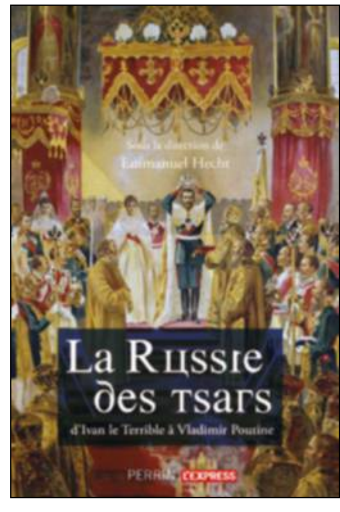
25 €



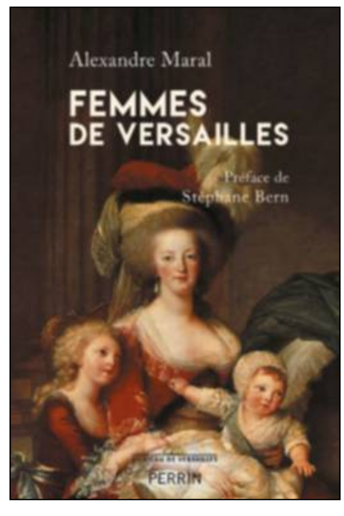
21 €



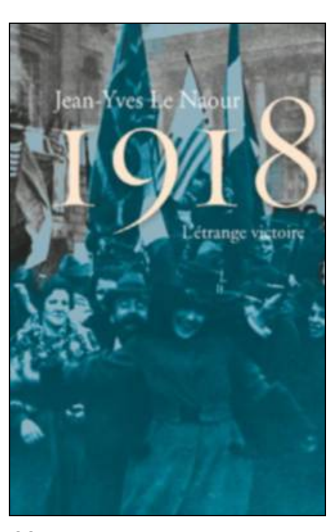
21 €



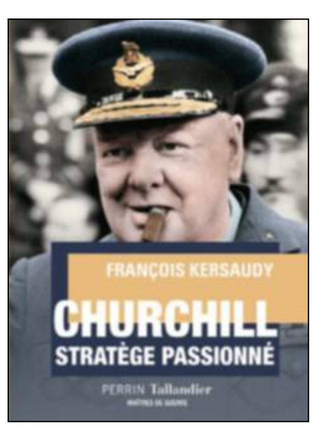
21,90 €



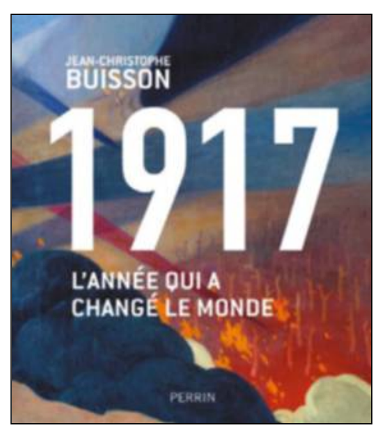
23 €



23 €



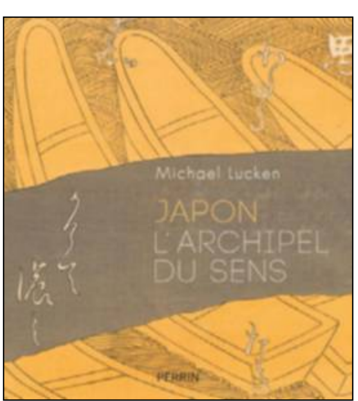
24 €



24,90 €



29,90 €



24,90 €

Retrouvez-nous sur    et sur www.editions-perrin.fr